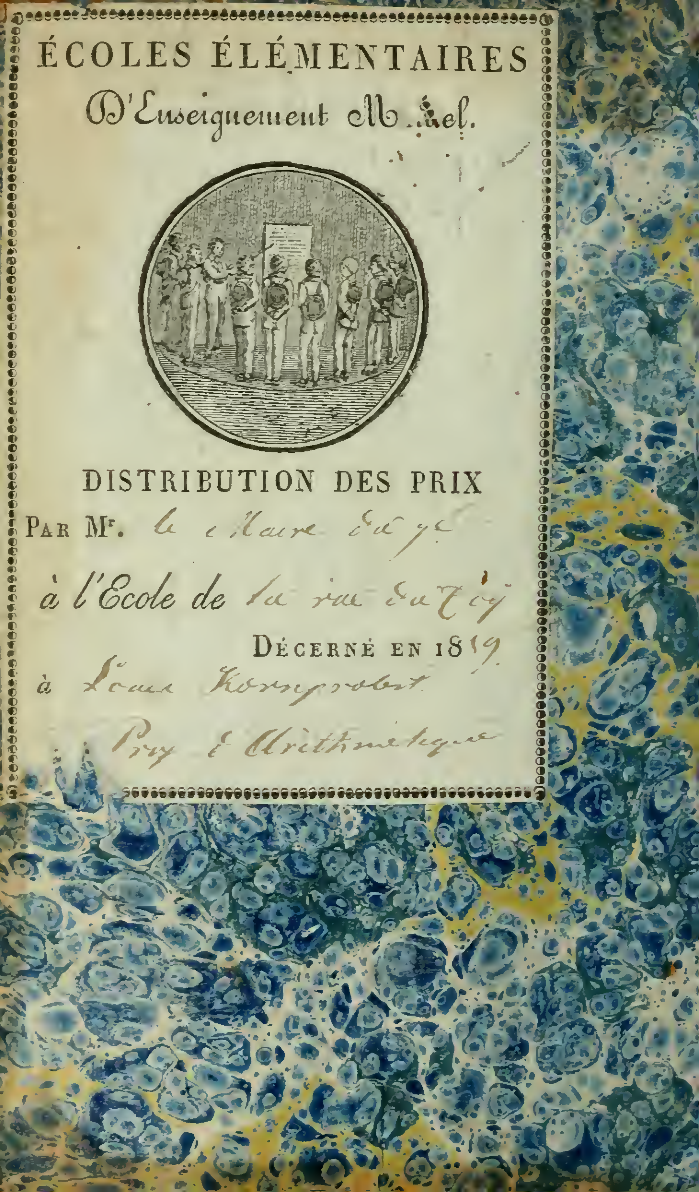




ÉCOLES ÉLÉMENTAIRES

D'Enseignement Mutuel.

DISTRIBUTION DES PRIX

PAR Mr. le Maire du 9e

à l'Ecole de la rue du Roy

DÉCERNÉ EN 1819.

à Louis Kornprobst

Prix d'Arithmétique


E Maunoir Koechlin
Genève Mars 1897

SIMON DE NANTUA.



IMPRIMERIE DE FAIN, PLACE DE L'ODÉON.

SIMON DE NANTUA,

OU

LE MARCHAND FORAIN,

Ouvrage qui a obtenu le prix fondé par un Anonyme, et proposé par la Société pour l'instruction élémentaire ;

En faveur du meilleur livre destiné à servir de lecture au Peuple des villes et des campagnes.

Par M. L. P. DE JUSSIEU.

Je fais des vœux, mes amis, pour que vous soyez sages et heureux.
(Chap. XXXVIII.)

(La Société a ajouté une médaille d'or au prix qu'elle décernait à cet ouvrage.)

À PARIS,

CHEZ L. COLAS, IMPRIMEUR-LIBRAIRE
DE LA SOCIÉTÉ POUR L'INSTRUCTION ÉLÉMENTAIRE,
Rue du Petit-Bourbon-Saint-Sulpice, N. 14.

Et à partir du 1er. octobre,
Rue Dauphine, N°. 32.

1818.

A MONSIEUR

LE DUC

DE LA ROCHEFOUCAULD,

PAIR DE FRANCE.

MONSIEUR LE DUC,

VOUS vous êtes rendu l'organe de cet ami du bien public, de qui la générosité a fondé le prix que cet ouvrage a eu le bonheur d'obtenir. Il était naturel, Monsieur le Duc, que j'eusse le désir de faire hommage de ce travail à celui qui en fut ainsi le premier auteur. Quoiqu'il ait voulu se couvrir d'un voile que j'ai dû respecter, mes vœux sont cependant remplis, puisque vous me permettez, Monsieur le Duc, d'attacher à mon ouvrage un nom que la France et l'Europe révèrent,

que l'on est accoutumé de voir inscrit en tête de toutes les institutions utiles, et qui est en possession de la reconnaissance nationale.

C'est à la classe intéressante à laquelle vous avez consacré tant de soins, que ce livre est destiné : quand elle y verra votre nom, Monsieur le Duc, elle sera convaincue que l'on s'est occupé de son bonheur, et elle écoutera avec plus de confiance quelques leçons utiles. Si cet ouvrage enfin peut réussir à opérer un peu de bien, ce sera encore vous qui l'aurez produit, en daignant agréer ce faible hommage d'une reconnaissance infinie.

Je suis avec respect,

MONSIEUR LE DUC,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

L. P. DE JUSSIEU.

EXTRAIT

Du programme adopté par la Société pour l'instruction élémentaire, dans sa séance du 20 février 1817.

Une personne anonyme ayant fait offrir à la Société une somme de mille francs, pour former un prix qui serait adjugé à un ouvrage destiné à l'usage du Peuple et qui remplirait le mieux les conditions que cet anonyme a indiquées, la Société accepte cette offre et arrête ce qui suit.

La Société décernera un prix de mille francs au meilleur ouvrage élémentaire, où seraient tracés avec simplicité, précision et sagesse, les principes de religion chrétienne, de morale, de prudence sociale, qui doivent diriger la conduite des hommes dans toutes les conditions, et les instruire des devoirs que leur imposent les qualités de père, de fils, de mari, de citoyen, de sujet, de maître, ou d'ouvrier; qui leur démontrerait l'influence positive sur leur bonheur de l'accomplissement de tous ces devoirs; qui leur ferait sentir les avantages pour la France du principe sacré de la légitimité, et des bienfaits de la charte constitutionnelle; qui les pénétrerait enfin de la nécessité de la soumission aux lois, pour que chacun puisse jouir complètement des biens de la liberté et de la propriété.

. . . .

Cet ouvrage ne doit pas excéder 250 pages d'impression, ni en contenir moins de 200, et il doit être divisé en courts chapitres.

Le prix sera décerné dans une assemblée publique de la Société, fixée au 28 février 1818.

Signé, l'abbé GAULTIER.
Baron DE GÉRANDO.

EXTRAIT

Des registres des procès verbaux de la Société pour l'instruction élémentaire.

Séance générale du 28 février 1818.

M. le duc de Doudeauville lit un rapport sur le concours ouvert pour le meilleur ouvrage de morale à l'usage du Peuple, et la distribution du prix obtenu conformément au vœu de l'Anonyme qui en a déposé les fonds. Le prix a été décerné, à l'unanimité, à l'ouvrage intitulé *Simon de Nantua*, dont l'auteur est M. L. P. de Jussieu. Un second ouvrage ayant paru à la Société digne d'estime, M. le rapporteur, au nom de la commission spéciale, propose qu'une médaille d'or soit accordée à l'auteur connu pour être M. Renouard fils, aussi bien qu'à M. de Jussieu, auquel est décerné le seul prix dont disposait la Société.

Pour copie conforme :

Le secrétaire général,

Signé baron DE GÉRANDO.



Il avait de bons yeux & de bonnes oreilles; il avait vu beaucoup de pays, beaucoup de gens, et entendu beaucoup de choses.

Ch. I.

M. del.

SIMON DE NANTUA,

OU

LE MARCHAND FORAIN.

CHAPITRE PREMIER.

Ce que c'est que Simon de Nantua.

« PIERRE qui roule n'amasse pas mousse, » dit un vieux proverbe que j'ai souvent entendu répéter par mon grand-père. C'est comme qui dirait que l'on ne s'enrichit guère à changer de place et à courir le monde. Aussi le père Simon de Nantua, qui voyageait depuis quarante ans de foire en foire, avec un cheval chargé de deux gros paniers remplis de marchandises, n'était-il pas devenu bien riche à ce métier. Mais il y avait gagné l'expérience qui vaut de l'or : car il avait de bons yeux et de bonnes oreilles ; il avait vu beaucoup de pays, beaucoup de gens et entendu beaucoup de choses. Sa mé-

moire était excellente, en sorte qu'il se souvenait très-bien de tout cela; et, comme la nature l'avait doué d'un sens droit et d'un esprit juste, il pouvait donner à chacun de bons conseils. Il ne les épargnait en effet à personne, et n'avait pas de plus grand plaisir que la conversation; peut-être même aurait-il pu passer pour un peu bavard. Cela n'empêchait pas que ceux qui l'écoutaient ne s'en trouvassent fort bien: car on peut dire, que celui qui écoute emploie souvent mieux son temps que celui qui parle. Ce n'est pas que Simon de Nantua employât mal le sien en parlant; puisqu'au contraire, il ne disait que des choses sensées, dont chacun pouvait faire son profit, et que d'ailleurs, avant de se mettre à parler lui-même, il avait longtemps regardé et écouté.

Quoiqu'il ne fût pas bien riche, son petit commerce lui avait cependant procuré les moyens d'élever une famille assez nombreuse, et de vivre lui-même aisément. Or, comme ses désirs n'allaient pas au-delà, il était parfaitement heureux, et on l'entendait souvent dire: qu'il n'y a de vrai pauvre que celui qui désire plus qu'il ne peut avoir. Il continuait de travailler

de courir les foires, malgré son âge déjà avancé, parce qu'il disait encore : qu'il n'est pas de plus grands ennemis du bonheur et de la santé, que l'oisiveté et la paresse. Aussi le père Simon se portait-il à merveille, avec sa tête chauve et le peu de cheveux blancs qui restaient à l'entour de ses oreilles. Sa figure était toujours riante, et ses joues colorées et bien nourries faisaient plaisir à voir. Il portait fort lestement son gros ventre et marchait droit, en s'appuyant sur son bâton de voyage.

Simon de Nantua avait été destiné par son père à l'état ecclésiastique, en sorte qu'il avait fait, dans sa jeunesse, quelques études. Mais par la suite, ne s'étant point senti assez de vocation pour remplir dignement les fonctions de cet important ministère : ma foi, dit-il, mon père a été porte-balle ; eh bien ! je veux l'être aussi : il y a toujours quelque avantage à suivre modestement la profession de son père. — Néanmoins Simon eut sans cesse à se louer, dans le cours de sa vie, de l'instruction qu'il avait acquise. Il voyait mieux toutes choses et discernait avec plus de jugement. Le goût qu'il avait conservé pour la lecture,

lui procurait de temps en temps un agréable et utile délassement : quelquefois même il s'est avisé d'écrire ses propres réflexions, quand ses affaires lui en ont laissé le loisir.

Cette instruction fut le seul héritage que lui légua sa famille. Mais cet héritage vaut mieux que beaucoup d'argent ; car il procure les moyens d'en gagner, tandis que l'ignorance ne conduit qu'à le perdre. Il le savait bien, le père Simon, et il ne cessait de demander à tous ceux qu'il rencontrait : — Envoyez-vous vos enfans à l'école ? Ayez soin de les y envoyer, c'est le plus précieux cadeau que vous puissiez leur faire. S'ils ne savent rien, ils auront toujours besoin des autres, et ils seront souvent dupes.

Vous allez me demander comment je connais si bien le père Simon. Le voici : je passai l'année dernière à Nantua, où je le rencontrai par hasard, chez un fabricant de couvertures de laine, avec lequel j'avais affaire. Sa conversation me parut si remplie de bon sens, et tout ce qu'il me raconta de ses tournées me sembla si intéressant, que je conçus l'idée d'en faire une avec lui. Justement il se disposait à partir pour Saint-Claude, petite ville assez com-

merçante du département du Jura, où il désirait se trouver le 6 de juin, pour la foire qui s'y tient à cette époque. Je lui proposai de faire route ensemble : il ne demanda pas mieux, et ce qui fut dit fut fait. De Saint-Claude je le suivis plus loin, et nous fîmes de compagnie une partie de notre tour de France. Je m'en félicite; car je crois avoir profité des conseils de mon compagnon de voyage. Mais, comme je voudrais ne pas être le seul à en tirer parti, je m'en vais, mes amis lecteurs, vous raconter ce que j'ai pu retenir de ma tournée.

CHAPITRE II.

Simon de Nantua va à la foire de Saint-Claude, où il rencontre des marchands, des charlatans, des joueurs, et des diseurs de bonne aventure.

Il y avait beaucoup de monde à la foire de Saint-Claude; les uns vendaient, les autres achetaient, et tous néanmoins se plaignaient de la difficulté des temps.

Dès que Simon de Nantua parut, il fut bien vite entouré d'une foule de personnes qui le connaissaient. Comme sa réputation

de probité était bien établie, il eut promptement vendu les marchandises qu'il devait vendre, et acheté celles dont il avait besoin ; car les affaires ne sont pas longues avec les gens qui sont connus pour ne jamais tromper et pour ne pas se laisser tromper non plus. Nous nous promenâmes ensuite dans la foire. Le père Simon s'arrêtait à tous les groupes. — Vous voilà, père Simon ! lui disait-on. Eh bien ! comment vont les affaires ? — Eh ! mais, fort bien, répondait-il ; vous savez que je suis toujours content et que je ne me plains jamais. — Vous êtes heureux, père Simon, de penser ainsi, car les temps sont bien durs ; on ne fait pas d'affaires, et les contributions sont fortes. — Je sais bien, dit Simon de Nantua, que le pays n'est pas riche et qu'il a beaucoup de charges : mais vous m'avouerez que, si je ne le savais pas, je ne pourrais guère m'en douter, d'après ce que je vois ici. Voilà beaucoup de marchands qui me paraissent vendre assez bien leurs marchandises. Je suis seulement fâché de voir que ceux qui étalent des brimborions s'en défassent plus facilement que ceux qui vous offrent des choses utiles. Vous venez

d'acheter des bagues et des joyaux pour votre femme; et, quand le froid sera venu, il vous manquera peut-être une bonne couverture de laine : et puis, vous direz que vous ne pouvez pas l'acheter, parce que vous avez votre douzième d'impôts à payer. Je vous entends déjà murmurer contre le Maire, comme si c'était sa faute; et contre le Gouvernement, comme s'il pouvait payer les dettes de l'Etat sans votre secours. Au lieu de murmurer et de vous plaindre, ne feriez-vous pas mieux de travailler et d'être économes? Le travail chasse la misère, et c'est l'économie qui l'empêche de revenir.

Quand je retournai à Nantua de mon dernier voyage, je ne trouvai plus, dans nos manufactures, que des hommes, des femmes et des enfans qui s'avisaient de parler politique et de critiquer tout ce qui se faisait. Pendant ce temps-là, les métiers se reposaient et la misère arrivait bon train. — Parbleu! leur dis-je, vous faites là de belles choses, et vous prenez un joli chemin pour diminuer vos charges! Continuez à ne rien faire, et vous aurez bientôt le plaisir de voir vos voisins s'enrichir à vos dépens et se moquer de vous.

Ils ont compris cela, ont recommencé à travailler avec ardeur, et voilà qu'ils ne se plaignent plus. Faites-en de même, mes amis, et vous ne sentirez pas le poids de vos charges. Il n'y en a pas de plus grandes que celles que l'on s'impose soi-même par l'oisiveté et la dissipation.

N'est-ce pas votre fils que j'aperçois là-bas, jouant à cette petite loterie, où l'on perd son argent, quoique l'on gagne à tout coup? Comment souffrez-vous cela? Vous ne savez donc pas, père Didier, qu'il n'est point d'habitude plus dangereuse à contracter que celle des jeux de hasard? Il existe une loi fort sage, qui défend ces sortes de jeux, et vous favorisez ceux qui lui désobéissent en les faisant gagner! Savez-vous ce que c'est qu'un joueur? C'est un homme qui commence par perdre l'argent qui est à lui, ensuite celui des fous qui lui en prêtent, et qui finit par voler son père, quand il n'a plus de crédit.

Et vous, père Guillaume, si je ne me trompe, c'est votre fille qui se fait dire sa bonne aventure par ce pèlerin? Il lui parle à l'oreille, avec un grand tuyau de fer-blanc, et Dieu sait ce qu'il lui dit. Voulez-vous que je vous le répète? Nous

verrons comme vous serez content de la bonne aventure de votre fille. « Ma chère » enfant, vous êtes en âge d'être mariée ; » mais il vous manque une dot pour trou- » ver un mari. Avant peu vous aurez cette » dot, et tous les garçons de la ville vous » rechercheront. Mettez à la loterie les » numéros que vous rêverez d'ici à huit » jours, et vous deviendrez la plus riche » des filles du pays. Alors...... » Que dites-vous donc là vous-même, père Simon! interrompt le bon homme Guillaume. — Ce que je dis! Eh! je répète les jolies instructions que le pèlerin donne à votre fille. Vous verrez comme elle dormira cette nuit, et comme son ouvrage sera bien fait demain. — Mais, je n'entends pas cela, père Simon; je sais fort bien que la loterie est une ruine pour ceux qui font la folie d'y mettre, et que tous ces rêves sont autant de sottises auxquelles il n'y a que les imbéciles qui se fient. — Vous avez raison, père Guillaume; mais, puisque vous pensez que c'est une folie que de croire aux rêves, vous devez penser également que c'en est une d'ajouter foi aux prédictions des diseurs de bonne fortune. Le désir de voir réaliser ce qu'ils ont

annoncé fait quelquefois faire des choses dont on se repent. Je vous en avertis, il est dangereux de les consulter, et pour les jeunes filles surtout.

Le bon homme ne se le fit pas dire deux fois, et courut chercher sa fille au plus vite.

Dans ce moment, Simon de Nantua aperçoit un bon villageois qui portait à la main un petit paquet enveloppé de papier gris. — Que venez-vous donc d'acheter-là ? dit le père Simon. — C'est un remède excellent contre le mal de dents et les indigestions. — Qui vous a vendu cela ? — Cet homme que vous voyez, qui porte un chapeau galonné et qui tient une trompette. —Eh ! mon ami, vous venez d'acheter une mauvaise drogue, et c'est un charlatan qui vous l'a vendue. Gardez-vous bien d'en faire usage; car il ne faut jamais se fier à ces sortes de remèdes, que distribuent des gens qui n'ont aucunes connaissances en médecine. Est-ce que vous n'avez pas assez de bon sens pour comprendre que le mal de dents et une indigestion ne sont pas la même chose, et ne demandent pas le même remède ? Tous ces gens-là sont des em-

poisonneurs, qui se moquent de vous en recevant votre argent. J'en ai rencontré un qui vendait des boulettes de mie de pain, sous le nom de *pilules contre la colique*, et qui riait de tout son cœur en les faisant payer fort cher aux nigauds qu'il amusait par ses belles paroles. Le remède d'un charlatan est plus dangereux que le mal. Allez, mon ami, quand vous aurez mal aux dents, voyez le dentiste; et, pour ne pas avoir d'indigestion, soyez sobre et ne buvez pas, car on en meurt quelquefois.

Quelle singulière chose! ajoutait Simon de Nantua : on se plaint de la misère du temps, et l'on trouve de l'argent pour se procurer des bagatelles, pour jouer, pour se faire dire sa bonne aventure et pour acheter des drogues qui ne sont bonnes à rien!

CHAPITRE III.

Simon de Nantua va au bal, parle sur l'intempérance, et raconte une histoire à ce sujet.

Nous quittâmes Saint-Claude le lendemain, qui était un dimanche, et nous arrivâmes, vers le soir, dans un petit village où l'on dansait. Comme le père Simon passait par là tous les ans, il y était bien connu; aussi tout le monde parut content de le voir : on quitta même un instant la danse pour s'empresser autour de lui; mais bientôt on se remit à sauter joyeusement.

La présence de M. le maire, magistrat fort aimé de ses administrés, ne gênait en rien les amusemens de ces bons villageois. Il y avait de jeunes garçons et de jeunes filles qui se conduisaient avec beaucoup de décence, et tout se passait le mieux du monde. Seulement, lorsque nous entrâmes, pour nous rafraîchir, dans une espèce de cabaret, nous vîmes un jeune homme qui s'était laissé aller à boire avec excès, et dont la raison était tout-à-fait perdue. Dans cet état, il tenait des pro-

pos fort déplacés; à tel point que M. le Maire, en ayant été averti, le fit conduire en prison par deux hommes de la garde nationale. Nous entendîmes avec plaisir ce magistrat adresser, au marchand de vin, des observations sages et modérées, sur le tort qu'il avait eu de laisser boire ce malheureux jeune homme au-delà de ses forces.

Vous voyez, mes amis, dit ensuite Simon de Nantua, combien l'intempérance est un vice honteux et déshonorant! Voilà un garçon qui ne reparaîtra pas sans rougir devant vous, qui me semblez tous bons et honnêtes. Heureux encore que la prudence de M. le maire l'ait mis promptement hors d'état de faire toutes les sottises auxquelles il pouvait se livrer ! car il aurait pu lui en arriver autant qu'à ce pauvre diable de Philippe, qui aurait été un honnête homme, s'il n'eût pas eu la passion du vin, et qui est aujourd'hui aux galères, pour avoir bu avec intempérance. — Oh ! père Simon, racontez-nous donc l'histoire de ce Philippe, dirent les jeunes garçons. — Très-volontiers, mes amis, et vous la redirez à votre camarade, afin qu'il tâche d'en faire son profit.

HISTOIRE DE PHILIPPE.

Philippe, continua Simon de Nantua, est le fils d'un honnête boulanger, que j'ai connu à Valence. Il a été élevé par son père dans de bons principes, et il a lui-même un excellent cœur et nombre de qualités estimables. Mais il ne faut qu'un seul vice pour rendre beaucoup de vertus inutiles. Ce pauvre Philippe en est la preuve. Il avait contracté de bonne heure l'habitude de boire avec excès, en sorte qu'il était rarement en état de faire son ouvrage. Le travail l'ennuyait aussi, parce qu'il trouvait plus de plaisir à vider un verre qu'à pétrir du pain. Il aurait cependant pu continuer l'état de son père, et vivre honorablement dans une agréable aisance. Mais sa passion était plus forte que toute autre considération, et de plus, les mauvaises connaissances qu'il avait faites au cabaret achevaient de le détourner de ses devoirs.

Enfin, un jour qu'il s'était enivré avec un jeune soldat, dont le corps était en garnison à Valence, celui-ci lui conseilla de s'engager, en l'assurant que rien n'était préférable à la profession de soldat, qu'on n'y avait rien à faire, et qu'on pouvait se

divertir depuis le commencement du jour jusqu'à la fin. Philippe, enthousiasmé du tableau que lui fait son camarade, va sur-le-champ signer son engagement, sans penser au chagrin qu'il causera à sa famille. Il ne tarda pas à être puni d'avoir à ce point oublié ce qu'il devait aux auteurs de ses jours.

Le voila enrôlé et faisant tous les matins l'exercice. Ce n'était pas le plus beau du métier, et Philippe commençait à trouver que son camarade ne lui avait pas parlé des inconvéniens de la profession. Un jour que le malheureux avait bu dès le matin, avec deux ou trois autres mauvais sujets du régiment, il se présenta à l'exercice dans un état fort peu décent. Le voilà qui ne sait où il en est, et qui fait manquer toutes les manœuvres, parce qu'il voit double, qu'il va de travers, et qu'il marche sur les pieds de ses voisins. Le sergent veut le faire sortir des rangs, et le prend par le collet. Philippe ne trouve pas cela bon, tire son sabre et blesse le sergent. Aussitôt on l'arrête, on le conduit en prison; il est jugé et condamné à mort, pour avoir levé le sabre contre son supérieur.

Le sergent était un brave homme, qui supplia son colonel d'implorer la clémence

du roi en faveur du malheureux Philippe, et le roi a bien voulu commuer la peine; en sorte que Philippe se trouve aujourd'hui condamné aux travaux forcés à perpétuité. Je vous laisse à penser quelle est la douleur des parens de ce jeune homme! Il n'était pas fait pour le déshonneur. Mais sait-on jusqu'où l'on peut aller, quand on se laisse conduire par l'intempérance? Je ne vois rien de plus digne de pitié qu'un homme qui s'expose à perdre la raison et à se rendre l'égal des animaux. Il me semble plus à plaindre qu'un fou, car l'ivresse est une vraie folie, et je serais bien honteux de m'être rendu fou par ma faute.

Lorsque le père Simon eut fini de parler, il y avait un jeune homme qui pleurait.— Qu'avez-vous donc, mon enfant? dit Simon de Nantua. — C'est votre histoire qui me donne un bien grand regret, répondit le jeune homme; car, si le pauvre George s'est enivré, j'en suis la cause, et c'est moi qui l'ai défié à boire. Je ne me serais jamais consolé, s'il lui était arrivé un malheur comme à Philippe. — Eh! bien, reprit Simon de Nantua, je pense que vous ne vous amuserez plus à de semblables jeux. Vous voyez que la moindre chose qui en

puisse résulter, c'est de se faire du mal et d'aller coucher en prison.

CHAPITRE IV.

Simon de Nantua est indigné contre ceux qui maltraitent les animaux.

Nous cheminions tranquillement sur la route de Besançon, lorsque, dans un endroit où le grand chemin tournait, nous entendîmes des juremens effroyables et des coups de bâton, qui retentissaient jusqu'à nous, quoique nous ne vissions encore rien. En arrivant au détour de la route, nous aperçûmes une charrette énormément chargée, et attelée seulement de deux chevaux. Celui du brancard s'était abattu et, comme apparemment les coups de fouet n'avaient pas suffi pour le relever, le charretier s'était armé d'un bâton de cabestan, et frappait à coups redoublés sur les flancs du pauvre animal, qui ne se relevait pas pour cela davantage.

Êtes-vous fou? s'écria Simon de Nantua, vous voulez donc tuer cette malheureuse bête! — Non, morbleu! dit le roulier en

jurant toujours; il ne me manquerait plus que cela! Mais le coquin qui me fait damner depuis une heure est capable de me jouer le tour de crever au bout. — Eh! ma foi, à sa place je n'y manquerais pas, reprit Simon de Nantua; car j'aimerais mieux être mort dix fois que de servir un maître tel que vous. Je lui souhaite de tout mon cœur, pour son bonheur et pour votre punition, de ne pas se relever de là. Nous allons pourtant vous donner un coup de main; mais c'est bien par pitié pour votre cheval et non par intérêt pour vous. — Que ce soit par la raison que vous voudrez, je ne vous demande que de m'aider à sortir d'embarras, répondit le brutal.

Nous nous efforçâmes en effet de soulever le brancard, et, pendant ce temps, quoi que pût dire le père Simon, le cheval recevait autant de coups de pieds dans le ventre que le charretier articulait de gros jurons. Le pauvre animal se remit enfin sur ses jambes, en faisant un dernier effort: mais ce ne fut pas pour long-temps. Il était essoufflé et paraissait souffrir de tout son corps. Le sang sortait de plusieurs plaies que lui avait faites le bâton. Au premier coup de fouet, il veut faire un pas, chan-

celle, tombe de nouveau, et pour cette fois il est inutile de chercher à le relever, car il vient d'expirer.

La colère et la douleur du roulier s'exhalent alors en épouvantables juremens. — Que vais-je devenir? il faut que je sois rendu demain à Besançon : je suis responsable de l'arrivée des marchandises que je porte. Voilà déjà un cheval perdu, et je vais perdre encore le fruit de mon voyage, si je n'arrive pas à temps... Ah! coquin! scélérat de cheval! — Ceci est excellent, dit Simon de Nantua; vous tuez votre cheval et vous vous plaignez de lui! que vouliez-vous qu'il fît de plus que de mourir à votre service? Ceux qui sont cruels envers les animaux, et qui, oubliant que ces êtres sentent et souffrent comme nous, les maltraitent sans utilité, devraient penser au moins qu'il faut ménager le serviteur dont on a besoin. — Tout cela est fort bon; mais comment ferai-je à présent pour continuer ma route? — C'est ce que je ne sais pas; et tout ce que nous pourrons faire pour vous, ce sera de vous envoyer des chevaux du plus prochain village. Prenez patience en attendant; réflechissez à ce qui vient de vous

arriver, et tâchez de ne pas tuer aussi votre second cheval. Adieu.

Tout en nous éloignant, nous l'entendions jurer encore. Le père Simon était indigné et ses yeux brillaient sous ses sourcils blancs, en me parlant de ce que nous venions de voir. J'ai toujours remarqué, me dit-il, que les hommes qui traitent les animaux avec cruauté sont de méchantes gens. Celui qui voit souffrir sans peine un cheval ou un chien n'est pas éloigné d'être insensible aux souffrances de son semblable ; et, quand on s'accoutume à faire du mal aux bêtes, on en fera bientôt aux hommes. Il y a des pays où la cruauté envers les animaux est considérée comme un délit et punie par les lois. Ceci me paraît fort sage. Mais chez nous où cet usage n'existe pas, je voudrais que l'opinion publique s'élevât au moins d'une manière efficace contre ce genre de barbarie, et qu'un homme fût couvert de honte pour avoir maltraité sans nécessité un cheval ou un chien, de même que pour avoir frappé tout être plus faible que lui qui ne sait ou ne peut pas se défendre. Je me tromperais fort, si l'homme que nous venons de voir n'était aussi lâche qu'il est cruel. Mais au reste n'en parlons plus, puis-

qu'il s'est trouvé sitôt puni de sa brutalité par les suites de cette brutalité même.

CHAPITRE V.

Simon de Nantua fait sentir les avantages des écoles où les enfans s'instruisent entre eux par l'enseignement mutuel, et raconte l'histoire du chevalier Paulet.

En arrivant à Besançon, nous nous logeâmes, pour y passer deux nuits, dans une petite auberge bien modeste, à l'entrée de la ville. L'hôtesse de cette auberge avait trois enfans; deux garçons, dont l'aîné n'avait pas moins de onze ans, et une petite fille de sept à huit ans. Simon de Nantua, qui a toute sa vie eu beaucoup de penchant et d'affection pour les enfans, eut bientôt captivé les bonnes grâces de ceux-ci, en jouant avec eux toute la soirée, devant le feu de la cuisine. Mais, comme il ne perdait jamais de vue les choses utiles, il s'avisa de demander à l'aîné s'il savait lire et écrire. L'enfant répondit, avec un peu de honte, qu'il ne savait rien de tout cela. Le père Simon ne s'amusa pas à augmenter sa confusion, car il sentait bien que c'était la

faute des parens, et non celle du petit bon homme, s'il était encore si ignorant. Mais il appela la mère et lui dit : Madame Bertrand, est-ce que vous ne songez pas à faire apprendre à lire à vos enfans?

Madame BERTRAND.

Mais, père Simon, j'ai voulu faire apprendre quelque chose à l'aîné, et j'ai été forcée d'y renoncer, parce qu'il ne comprenait rien à ce que son maître lui montrait.

SIMON DE NANTUA.

Eh bien! mère Bertrand, c'est que son maître n'y entendait rien lui-même. Mais pourquoi ne l'envoyez-vous pas à l'école, aussi-bien que son frère?

Madame BERTRAND.

Parce que je pense qu'ils n'y apprendront pas davantage.

SIMON DE NANTUA.

C'est ce qui vous trompe, mère Bertrand. Vous avez ici des écoles *d'enseignement mutuel*, dans lesquelles il est impossible de ne pas apprendre.

Madame BERTRAND.

J'en ai bien entendu parler, mais je ne sais pas trop ce que c'est.

SIMON DE NANTUA.

Ce sont des écoles où les enfans s'enseignent les uns aux autres, tout naturellement, à lire, à écrire et à compter; où l'on apprend l'évangile, le catéchisme et tout ce qu'il faut que des enfans sachent pour devenir dociles, soumis, bons chrétiens et bons sujets.

Madame BERTRAND.

Eh! bien, oui; mais j'ai entendu dire que cette méthode venait d'Angleterre; je vous avouerai que cela a été un peu cause que je n'ai pas eu grande envie de la connaître.

SIMON DE NANTUA.

D'Angleterre! eh! mon Dieu, voilà ce que c'est que de ne pas savoir les choses. Tout au contraire, ma chère madame Bertrand, ce sont les Anglais qui l'ont prise chez nous, et je vais vous conter comment cela est arrivé.

Il n'y a pas moins de quarante ans, qu'il y avait à Paris un brave militaire retiré qu'on

appelait le chevalier Paulet. Cet homme respectable ne possédait qu'une fortune très-bornée, qu'il consacrait cependant à faire le plus de bien possible. Un jour, en se promenant dans le bois de Vincennes, il rencontra un pauvre enfant couvert de haillons et dans l'état le plus misérable qu'on pût voir. Ce petit malheureux versait des larmes et paraissait tout-à-fait abandonné. Le bon chevalier, touché de compassion et poussé par un mouvement de cette charité chrétienne, qui commande de secourir son semblable, conçut aussitôt le projet de recueillir chez lui et d'adopter ce petit infortuné. Il l'emmena en effet dans sa maison, et commença immédiatement à lui servir de père et d'instituteur. Il n'y avait pas encore long-temps que le chevalier se vouait à ce soin charitable, lorsqu'un jour son élève lui amena deux de ses compagnons, aussi dépourvus qu'il l'était dans le bois de Vincennes. « Mon bienfaiteur, dit-il avec une confiance toute ingénue, faites pour eux ce que vous avez fait pour moi. » L'excellent homme n'eut ni la force ni la volonté de résister ; il les reçut. Il en arriva d'autres, il les reçut encore et sa maison devint bientôt l'asile des pauvres orphe-

lins. Mais comment faire pour instruire tous ces enfans ? La fortune du Chevalier pouvait à peine suffire pour les entretenir; il ne fallait pas songer à payer des maîtres. Heureusement l'amour du bien est ingénieux; il inspira au chevalier la plus heureuse idée. « Il faut, dit-il, que ces enfans s'instruisent entre eux. Tenez, mes amis, voici des livres et des modèles d'écriture. Les plus intelligens montreront aux autres ce qu'ils apprendront, et je ferai tout ce que je pourrai pour vous aider. » Ce plan réussit on ne peut mieux. C'était un spectacle charmant que de voir cette réunion d'enfans tous animés du désir de s'instruire et d'une honorable émulation. Les plus habiles, qui saisissaient le mieux les leçons, les répétaient aux autres : cette manière de travailler en commun donnait à l'étude un charme tout particulier qui la transformait en un véritable amusement. Aussi les élèves du Chevalier firent-ils de rapides progrès. Bientot l'institution fit du bruit. On en parla comme d'une petite merveille. Le bon roi Louis VXI voulut la connaître ; il la vit et lui accorda un secours de 30,000 francs sur sa cassette. Ce fut ensuite à qui pourrait y être admis en payant. Cela

a duré jusqu'à la révolution, époque où l'établissement fut renversé. Pendant ce temps les Anglais se sont emparés de la méthode du chevalier Paulet, et lui ont donné le nom de *méthode de Lancaster*. Mais nous venons de la reprendre,et elle a été encore bien perfectionnée depuis ce temps.Le Roi veut aujourd'hui qu'elle soit établie partout en France, et que tout le monde sache lire et écrire dans son royaume. Ainsi, ma chère madame Bertrand, c'est déjà désobéir au Roi que de ne pas faire instruire vos enfans.

Madame BERTRAND.

Ah! père Simon, je ne veux pas désobéir au Roi.

SIMON DE NANTUA.

Je le crois bien! et d'autant plus que si le Roi fait ouvrir des écoles pour que vous puissiez y envoyer vos enfans, c'est qu'il sait très-bien que l'instruction est nécessaire à leur bonheur. Celui qui ne sait rien a toujours besoin des autres et reste dans la dépendance de tout le monde.

Les affaires ne sont bien faites, mère Bertrand, que lorsque chacun est en état de

faire les siennes soi-même. Vous devez le savoir. Votre mari ne sait ni lire, ni écrire, ni compter; si vous n'étiez pas là, comment irait votre maison? heureusement vous pouvez tenir vos comptes vous-même et vous êtes sûre de n'être pas trompée. Pouvez-vous ne pas apprécier cet avantage, et vous endormir sur la nécessité de le procurer à vos enfans? Quand ils sauront lire, écrire et compter, eh bien! en attendant qu'ils soient d'âge à gouverner leurs propres affaires, ils vous aideront à administrer les vôtres; ils vous soulageront de tout ce fardeau dans votre vieillesse. Ajoutez à cela qu'ils seront accoutumés au travail et à l'ordre, qu'ils ne seront pas joueurs et fainéans, qu'ils auront reçu des principes de religion et de probité. Quand vous les aurez rendus instruits, honnêtes et laborieux, vous n'aurez pas de peine à les placer; ils seront propres à tous les états et on les recherchera. Si, au contraire, vous les laissez ignorans et oisifs, ils contracteront des vices et vous donneront du chagrin. Mère Bertrand, il faut absolument que, dès demain, vos deux fils aillent à l'école d'enseignement mutuel, et c'est moi qui veux les y conduire.

Madame BERTRAND.

D'après ce que vous me dites, je ne demande pas mieux, père Simon, et je m'en rapporte à vous.

CHAPITRE VI.

Simon de Nantua conduit à l'école des enfans qui perdaient leur temps.

Le lendemain matin, Simon de Nantua et moi, nous prîmes chacun un des jeunes garçons par la main, pour nous rendre avec eux à l'école d'enseignement mutuel. La mère Bertrand nous y accompagna avec sa fille, car elle était curieuse de voir ce dont lui avait parlé le père Simon. Un enfant nous ouvrit la porte, et le maître s'empressa de recevoir les deux nouveaux élèves que nous lui amenions.

Au moment de notre arrivée, on chantait le *Domine, salvum fac Regem*, et la classe commença tout de suite après. Nous vîmes là environ deux cents enfans, qui obéissaient tous aux gestes d'un de leurs camarades, placé sur l'estrade du maître, en qualité de *moniteur général*; et chaque

banc obéissait ensuite à son moniteur particulier. Tous travaillaient ensemble. Les commençans traçaient des lettres dans du sable; les autres écrivaient sur l'ardoise, sous la dictée du moniteur; enfin, les plus avancés écrivaient sur le papier d'une manière surprenante. Nous remarquâmes, sur le visage de tous ces enfans, une expression de gaieté franche et ouverte, un air de contentement qui faisait plaisir à voir, et qui prouvait bien que l'étude n'a pour eux rien de pénible et de repoussant. La mère Bertrand fut enchantée et remercia beaucoup mon compagnon de voyage. Les enfans paraissaient déjà impatiens d'être dans les bancs pour faire les exercices avec les autres. Mais, lorsque l'on passa à la lecture, et que tous les élèves firent une petite évolution pour aller aux demi-cercles devant les tableaux, nos deux petits garçons ne purent plus retenir l'expression de leur impatience et de leur joie.

Eh bien! dit Simon de Nantua à notre hôtesse, pensez-vous que votre fils, qui ne pouvait rien apprendre, puisse apprendre ici quelque chose? — Je ne lui ai jamais vu tant de bonne volonté. — Je le crois bien; et savez-vous pourquoi? C'est que

l'habit est fait à sa mesure, c'est-à-dire, qu'il ne le gènera pas et le laissera libre dans tous ses mouvemens. Tenez, mère Bertrand, nos enfans sont plus heureux que nous n'avons été. Tout cela n'existait pas de notre temps. Ce n'était pas en jouant qu'on nous apprenait à lire, et je crois bien que je conserve encore quelques cicatrices des coups que j'ai reçus de mon pédant. Avouez que ce serait mal à nous de laisser nos enfans dans l'ignorance et l'oisiveté, et de négliger tous les moyens qu'on nous offre pour les en retirer. Ce sont de si grands maux que l'ignorance et l'oisiveté! c'est un terrain sur lequel naissent et croissent tous les vices. Si vous connaissez quelques personnes qui négligent l'éducation de leurs enfans, mère Bertrand, dites-leur cela, dites-leur qu'elles en seront fâchées un jour, et vous leur rendrez un grand service.

Il était convenu que les deux petits garçons entreraient dès l'après-midi du même jour à l'école, et nous nous retirions, lorsque la petite fille, qui n'avait encore rien dit, mais qui avait ouvert des grands yeux pendant tout le temps de la classe, demanda enfin à sa mère si elle ne pourrait

pas aussi venir à l'école avec ses frères.

Les petites filles ne vont pas à l'école des garçons, dit Simon de Nantua; mais il y en a une autre pour elles, où elles apprennent à lire, à écrire et à compter, et de plus à coudre de toutes les façons possibles. Il faut prier ta Maman de t'envoyer à celle-là.

LA PETITE FILLE.

Oh! tu m'y enverras, n'est-ce pas, Maman?

Madame BERTRAND.

Oui, ma fille. Ma foi, père Simon, je vous ai véritablement une grande obligation.

CHAPITRE VII.

Simon de Nantua met d'accord deux plaideurs.

Simon de Nantua avait à faire à Semur, et, pour nous rendre dans cette ville, nous devions passer par Dijon. Avant d'arriver à cette capitale de l'ancienne Bourgogne, nous nous arrêtâmes un soir dans une auberge, où il y avait déjà plusieurs personnes qui y étaient arrivées avant nous.

Simon de Nantua, qui aimait la compagnie, proposa de souper tous ensemble, en payant chacun son écot. Sa proposition fut généralement acceptée, et l'on se mit gaiement à table, pour manger une excellente soupe aux choux, du lard et des pommes-de-terre.

Au moment de notre arrivée, il y avait dans la cuisine deux hommes qui se disputaient avec beaucoup de vivacité. Ils ne cessèrent point, même lorsqu'on fut à table, et continuèrent leur discussion la bouche pleine. — Je te répéterai, disait l'un, ce que je t'ai déjà dit cent fois; il y a plus de trente ans que je laboure ce triangle et je ne connais que cela. — Eh! morbleu! disait l'autre, il y a plus de trente ans que tu as tort de le labourer, puisqu'il ne t'appartient pas. — Comment! il ne m'appartient pas! — Non, et je te le ferai bien voir. J'ai mes titres, et le cadastre te prouvera que ce morceau de terre dépend de ma propriété. — Je me moque du cadastre, et je labourerai, comme j'ai fait jusqu'à présent. — Tu ne laboureras pas. — Je labourerai. — Nous plaiderons. — Soit. Tu perdras; il y a prescription. — C'est ce qu'il

faudra voir. — A la bonne heure. — Il y a un tribunal à Dijon.

Ah ça, dit Simon de Nantua, avez vous bientôt fini? Et sommes nous ici pour brailler ou pour manger? — C'est un frippon, qui veut s'emparer de mon bien, répond une des parties. — C'est un drôle, dit l'autre, qui jouit du mien depuis trente ans, et qui ne veut pas me le rendre. Tous les ans, il avance un peu plus le sillon sur ma propriété. — Et vous voulez plaider pour cela? reprit Simon de Nantua; combien peut valoir ce coin de terre? — Mais, environ cinq cents francs. — Ah! cela vaut bien en effet la peine d'en dépenser douze ou quinze cents, pour savoir à qui il appartiendra. — Comment! douze ou quinze cents francs! — Au moins, ajoute Simon de Nantua. Il me paraît que vous ne savez pas bien ce que c'est qu'un procès. On ne se fait pas rendre justice gratis, dans ce monde. Il en coûte fort cher pour avoir raison, et encore plus pour avoir tort. Quand on plaide, il faut payer l'avoué, le greffe, l'enregistrement, le timbre; et tout cela va très-vite, quoique le procès aille fort lentement. Lorsque ensuite il est fini, celui qui a perdu n'en-

tend pas raison ; il appelle, et il faut recommencer à perdre son temps et son argent. Il y a un proverbe qui dit : qu'à la fin d'un procès, un plaideur s'en va en chemise et l'autre nu : c'est-à-dire, que l'un a beaucoup perdu, et que l'autre est ruiné. Rien n'est plus vrai, mes amis. Que Dieu me préserve de mettre jamais le pied dans la maison de la chicane! c'est un vrai puits perdu, tout y entre et rien n'en sort. Si quelqu'un voulait me forcer à plaider, je crois que je lui abandonnerais plutôt la moitié de ce que je possède ; car, au moins, il me resterait l'autre moitié, et de plus mon repos et mon sommeil, auxquels je tiens beaucoup. Tenez, si vous m'en croyez, arrangez-vous et ne plaidez pas. — Mais, père Simon, ce n'est pas moi qui veux plaider ; c'est lui qui est processif comme un Normand, et qui ne veut pas entendre raison. — Eh ! pas du tout ; c'est lui au contraire qui est menteur comme un Gascon, et qui fait semblant de ne pas savoir que le quartier est à moi. — Processif comme un Normand, menteur comme un Gascon, voilà des mots, dit Simon de Nantua, qui ne signifient rien du tout ; et c'est mal à propos insulter des

hommes qui valent bien ceux des autres provinces. Les Normands ne sont pas plus processifs, ni les Gascons plus menteurs, que ceux de votre pays. Le Normand hésite long-temps à dire, *oui* ou *non*, cela peut bien être; mais aussi, quand une fois il le dit, c'est bien dit, et l'on peut y compter. Cela vaut mieux que de parler légèrement, et de n'être pas sûr soi-même de ce qu'on affirme, ou de ce qu'on promet. On est plus tranquille sur un cheval entêté, que sur un cheval quinteux. Il est plus prudent de rester en place, que de marcher sans savoir où l'on va. Le Gascon est fin et rusé; mais, aussi, il est spirituel, actif, ingénieux; il sait fort bien se tirer d'un mauvais pas, et raccommoder une mauvaise affaire. Il n'y a pas de mal à cela, quand ce n'est pas aux dépens des autres Par exemple, si nous en avions un ici, je gage qu'il vous donnerait quelque bon moyen pour terminer votre différend sans plaider. Il vous dirait, je suppose : Vous croyez tous deux avoir raison, eh bien! tirez au sort plutôt que de plaider; car le jeu ne vaudrait pas la chandelle. Cela ne vous coûtera rien, et celui qui perdra aura encore plus gagné que si la justice lui eût

donné gain de cause. Si vous ne voulez pas vous en rapporter au sort, eh bien! partagez en bons voisins, et sans payer d'experts ; cultivez ensuite avec soin votre terre, tâchez d'en doubler le produit; tout sera profit : et buvez un coup là-dessus. — Je crois, ma foi! qu'il a raison, dit l'un des plaideurs. Qu'en penses-tu, maître Pierre? Tiens, faisons comme il dit : notre argent sera mieux placé sur un hectare de plus, que dans la caisse de l'enregistrement. — Eh bien! soit, maître Jacques, j'y consens, à ta santé! mais cela n'empêche pas que le terrain ne fût bien à moi. — C'est ce dont je ne conviendrai pas. — Eh! là, là, dit Simon de Nantua, allez vous recommencer? Gare à l'enregistrement, et aux grosses de l'avoué! — Allons, allons, soit, n'en parlons plus; c'est une affaire entendue.

Sur ce, les parties s'embrassèrent, et toute la compagnie alla se coucher, en disant : C'est un drôle d'homme que ce père Simon; mais il faut convenir qu'il est de bon conseil.

CHAPITRE VIII.

Conversation de Simon de Nantua avec un mendiant, et bonne leçon pour les orgueilleux et les fainéans.

Nous ne fîmes que passer à Dijon, et nous partîmes de suite pour Semur. Il y avait quelques heures que nous cheminions sur la grande route, lorsque nous fûmes accostés par un jeune homme d'assez bonne mine, mais fort mal vêtu, qui vint nous demander la charité. Simon de Nantua le regarda d'abord attentivement, et ensuite: — Oh! oh! mon ami, lui dit-il, vous faites là un vilain métier à votre âge. Comment donc! vous êtes grand et fort; ne pourriez vous travailler, au lieu d'attendre ainsi, sur les grands chemins, les voitures publiques et les piétons, pour les importuner? Savez vous que cela est honteux, quand on a des bras pour gagner sa vie?

LE MENDIANT.

Je n'ai pas d'ouvrage, mon bon Monsieur.

SIMON DE NANTUA.

Et quel métier savez-vous faire?

LE MENDIANT.

J'en sais plusieurs.

SIMON DE NANTUA.

Tant pis! il vaut mieux n'en savoir qu'un et le bien savoir, que d'en connaître mal trente-six. C'est peut-être parce que vous en savez trop que vous n'en faites aucun. Quel était l'état de votre père?

LE MENDIANT.

Mon père était cordonnier à Nanci.

SIMON DE NANTUA.

Et pourquoi n'avez-vous pas suivi sa profession?

LE MENDIANT.

C'était bien son désir, et il avait même commencé à me montrer son état; mais cela ne me plaisait point. J'ai appris ensuite à être tisserand, vannier, charpentier; tout cela me répugnait, et je ne voulais pas être artisan.

SIMON DE NANTUA.

Par fierté, peut-être? Et que vouliez-vous donc faire?

LE MENDIANT.

Je voulais être commis chez un négociant, clerc de notaire, ou placé dans quelque bureau. J'ai quitté Nanci avec cette espérance, pour aller à Paris. Mais je n'ai pu réussir à rien de ce que je désirais. J'ai eu le malheur de perdre mon père, après avoir mangé le peu d'argent qu'il m'avait donné, en se gênant beaucoup. Enfin, je me suis vu sans ressources et réduit à demander l'aumône, comme je fais.

SIMON DE NANTUA.

Voilà où conduisent la vanité de rougir de sa condition, et la présomption de vouloir en sortir, quand on n'a pas assez de talens pour cela. Si vous eussiez sagement continué l'état de votre père, mon ami, vous eussiez hérité de ses pratiques, et vous seriez aujourd'hui un honnête artisan, libre et indépendant. Toutes les professions sont honorables, quand elles sont utiles et qu'on les exerce avec probité. Il n'y a d'humiliant que ce qui est malhonnête ou inutile. Aucun état ne déshonore un homme; mais un homme déshonore parfois son état. Celui qui veut

monter plus haut qu'il ne peut, risque à tout moment de tomber plus bas qu'il n'était. N'est-ce pas une grande folie que de lâcher ce qu'on a dans la main, pour saisir ce qui est à cent pas de nous. Tenez, ce sont de vilaines choses que l'orgueil, l'ambition et la vanité ; elles nous font faire des sottises, et se chargent elles-mêmes de nous en punir. Celui qui rougit de faire ce qu'a fait son père, n'a pas un trop bon cœur : il en portera la peine tôt ou tard, et il sera bientôt forcé de rougir honteusement de lui-même. Vous avez reçu cette terrible leçon; mais comment se fait-il que vous ne soyez pas retourné à quelque métier honnête, plutôt que de vous livrer à celui que vous faites ? Il y a peut-être bien un peu de paresse dans votre fait. Prenez garde; c'est un vice qui mène loin. Il vous a déjà conduit à mendier sans honte ; il peut insensiblement entraîner jusqu'à être criminel sans remords. Un homme oisif et fainéant, est un être inutile sur la terre : il ne sert ni à lui, ni aux autres, et quand il quitte la vie, il ne fait que débarrasser le monde. Dieu nous a tous placés ici bas pour travailler, et pour nous servir les uns les autres. Sa providence veille sur

tous. Il a voulu qu'il y eût des riches, qui occupassent les pauvres et qui les fissent vivre. Mais il a donné aux riches bien des soucis, afin qu'ils ne fussent pas plus exempts de peine et de travail que les autres; car il voit tous les hommes d'un même œil et ne fait pas de distinction entre ses enfans. Il faut avoir confiance en lui et respecter ses décrets. Il veut que chacun se trouve bien à la place qu'il lui a assignée, et Dieu sait mieux que nous ce qu'il nous faut. Fions-nous à sa sagesse, et ne murmurons jamais. La religion est là, pour nous donner courage et consolations. Venez avec nous à Semur, mon ami; je vous ferai entrer à la manufacture de draps; et, si vous vous conduisez comme un bon chrétien et un honnête garçon, vous verrez que la Providence aura soin de votre sort.

Simon de Nantua prêchait quelquefois un peu durement : mais, quand cela lui arrivait, son sermon était toujours suivi, comme vous voyez, par quelque acte d'humanité qui en faisait oublier la sévérité.

CHAPITRE IX.

Simon de Nantua inspire de la résignation et fait concevoir des espérances à un vigneron découragé.

Bonjour, mon vieux, dit Simon de Nantua à un bon vigneron qui travaillait sur la lisière de sa vigne. Eh bien ! cela va-t-il comme vous voulez cette année? — Il s'en faut, répondit le bon homme en secouant tristement la tête.

SIMON DE NANTUA.

Comment donc cela, mon ami?

LE VIGNERON.

Eh ! vous voyez bien que la vigne a coulé, et qu'il n'y aura pas de fruit. Voilà la seconde année que la récolte manque, et je vois d'ici ma femme, mes pauvres enfans et moi, mourant tous de faim. Je n'ai plus de courage, et je ne sais pas ce qu'il faudra faire.

SIMON DE NANTUA.

C'est un bien grand malheur que celui qui vous arrive, mon brave camarade, et je vous plains de tout mon cœur. Mais ce

n'est pas en se laissant décourager que l'on remédie au mal. Il ne faut pas, comme on dit, jeter le manche après la coignée. Toutes les fois que l'homme veut lutter contre le malheur, il est sûr d'être le plus fort. Celui qui sait souffrir avec résignation, attendre avec patience, travailler avec constance et fermeté, ne succombe jamais à la mauvaise fortune. Dieu a dit : *Aide-toi, je t'aiderai.* Vous allez me répondre que vous avez fait tout ce que vous avez pu, et qu'il ne dépend pas de vous d'empêcher que la saison vous enlève votre récolte. J'en conviens : et c'est précisément pour cela que vous devez trouver l'aide dont vous avez besoin. Ne vous découragez donc pas. Un honnête homme, un homme laborieux ne meurt jamais de faim, ni lui, ni ses enfans. Les cultivateurs sont les soutiens de l'état; quand à leur tour ils ont besoin de lui, l'état vient à leur secours. Soyez tranquille, le Roi veille sur vous, il diminuera vos charges, et, s'il le faut, il vous fournira les moyens d'attendre pour récolter l'année prochaine. Du cœur et de la force ! Le malheur est comme les lâches; il poursuit ceux qu'il voit trem-

bler, et s'enfuit quand on l'attend de pied ferme.

LE VIGNERON.

Je n'ai point manqué de courage jusqu'à présent; mais c'est qu'il s'use au bout du compte.

SIMON DE NANTUA.

Oh ! oh ! s'il s'use comme cela, c'est qu'il n'est pas de bonne trempe. Il faut qu'il dure jusqu'au bout, car l'instant où il vous quitte est peut-être celui où vous alliez n'en plus avoir besoin. Allons, mon brave ami, résignation, patience et fermeté ! Comptez avec cela sur la Providence et sur le Roi; et, quand vous serez tiré de là, rappelez-vous que je vous l'ai prédit. Adieu, mon vieux.

LE VIGNERON.

Bon voyage, et grand merci de vos conseils, mon bon Monsieur.

CHAPITRE X.

Sensibilité de Simon de Nantua, et bons conseils qu'il donne à l'occasion d'un décès et d'un inventaire.

Nous voilà arrivés à Semur. Nous n'y fûmes pas plus tôt, que Simon de Nantua conduisit notre jeune homme à la manufacture de draps, pour le présenter au Propriétaire. Il n'est pas besoin de dire que, d'abord, il avait eu le soin d'examiner scrupuleusement les papiers de cet inconnu, pour s'assurer de ce qu'il était : car Simon de Nantua avait trop de prudence et de sagesse pour s'en rapporter aux paroles d'un aventurier. Présenté par Simon de Nantua, qui jouissait de beaucoup de considération et de confiance, ce garçon ne pouvait manquer d'être admis, à moins qu'il ne se trouvât pas une seule place. Il le fut donc, après avoir bien promis de se conduire comme on pouvait le désirer, et de travailler avec ardeur.

En sortant de la manufacture, Simon de Nantua voulut aller voir de suite un ancien ami qui devait, en grande partie, sa fortune aux bons conseils de Simon. Cet ami était

un marchand mercier, établi depuis quinze ans à Semur, où il avait fait d'assez bonnes affaires. Il en faisait encore tous les ans avec Simon de Nantua, qui logeait ordinairement chez lui, en passant par cette ville. Nous nous rendîmes ensemble au domicile de ce brave homme. Mais qu'on se figure la douleur de mon compagnon, lorsqu'en y arrivant, nous trouvons toute une famille dans les larmes, et nous apprenons que le pauvre Germain venait d'expirer à la suite d'une maladie de quinze jours. La femme du défunt, son fils, ses filles et son gendre ne purent qu'embrasser, en sanglottant, le triste Simon, que cette nouvelle venait d'attérer, comme s'il eût été le frère de Germain. Ce tableau avait quelque chose de si déchirant, la douleur de la famille était si vraie, si touchante, celle de Simon de Nantua paraissait si grave, si profonde, que je ne pus moi-même retenir mes larmes, quoique je ne connusse pas celui qui était l'objet de tout ce deuil.

Après avoir payé ce premier tribut à la mémoire de son ami, Simon de Nantua pensa aux intérêts de toute la famille. Il n'était pas de ces hommes qui, lorsqu'ils

voient souffrir les gens, se sauvent au lieu de leur porter secours, sous prétexte qu'ils ont le cœur trop sensible pour supporter l'aspect de la douleur. Il ne pensait pas que ce fût une sensibilité bien louable et bien utile, que celle qui fait oublier toutes choses à celui qui l'éprouve, et ne le conduit point à secourir ses semblables.

Simon de Nantua appela à part le gendre de Germain et lui dit : Mon cher Dumont, où en sont les affaires? — En bon état, à ce que j'ai pu voir. — Tant mieux : et dis-moi, je te prie, pourquoi les scellés ne sont pas encore apposés sur la caisse, le magasin et les papiers de ton beau-père? — Mais, croyez vous qu'il soit absolument nécessaire de faire ces frais-là? Nous ne nous disputerons certainement pas entre nous, et nous n'avons que faire de la justice. — Voilà qui est fort mal raisonné, quoique ce soit le raisonnement d'un honnête homme. Il ne faut jamais négliger en rien les formalités prescrites par les lois. Ceux qui font ces lois y réfléchissent; les mûrissent long-temps, et nous devons penser que, s'ils les adoptent, ils ont vu qu'elles étaient nécessaires. Car enfin ils en savent plus que nous là-dessus. Voilà

un chef de famille qui meurt ; son bien va être divisé : il faut que tout cela soit bien clair, et que jamais il ne puisse y avoir lieu au moindre soupçon de part ou d'autre. Un bon moyen pour être toujours unis, c'est de n'avoir point d'intérêts à discuter; car c'est l'intérêt qui brouille la plupart des familles. De plus, ton beau-père était dans le commerce; il a conséquemment des créanciers et des débiteurs, et il y aura une petite liquidation à faire; or, il est important que tout cela ait lieu dans les formes légales. Faire un inventaire, dans les cas pareils à celui-ci, est un devoir, duquel on s'écarte rarement sans avoir sujet de s'en repentir. Les lois sont faites pour nous protéger tous et pour assurer nos droits : si nous refusons leur protection, et qu'il nous arrive malheur, à qui devrons-nous nous en prendre ? Allons, c'est à toi, mon cher Dumont, à te mêler de tout cela. Il faut, sans plus tarder, avertir le juge de paix et se mettre en règle.

CHAPITRE XI.

Grande satisfaction qu'éprouve Simon de Nantua en trouvant que ses bons avis ont fructifié.

Simon de Nantua, qui ne séjournait dans chaque endroit qu'autant qu'il y avait à faire, et qui aimait à mettre son temps à profit, n'avait pas compté passer plusieurs jours à Semur. Mais il y fut retenu par l'événement dont nous avions presque été témoins, et il ne voulut pas quitter brusquement la famille désolée de son ami. Nous passâmes auprès de ces bonnes gens la moitié d'une semaine. Simon de Nantua leur fut très-utile, et leur donna d'excellens conseils pour les dispositions qu'ils avaient à faire; mais il s'efforça surtout, par ses discours pleins de raison et de sensibilité, de leur inspirer de la résignation et du courage. Enfin, au bout de quatre jours, nous quittâmes Semur et nous prîmes le chemin de Bar-sur-Aube. Simon de Nantua était triste et ne parlait plus autant que de coutume. Il poussait de temps en temps de profonds soupirs, et paraissait regretter vivement l'ami qu'il

venait de perdre. Cependant, comme il avait une âme aussi forte que sensible, il reprit peu à peu son air ordinaire et sa forme de conversation accoutumée.

Nous nous arrêtâmes le soir dans un petit village, dont je ne me rappelle pas le nom, où il connaissait quelques personnes. Il paraît qu'il était particulièrement aimé dans ce pays-là, car ce fut une joie aussitôt qu'on le vit. Les jeunes garçons et les jeunes filles surtout étaient enchantés de son arrivée. — Ah! il nous racontera quelque histoire de ses voyages, disaient-ils; il est si drôle quand il conte ces choses-là, et il est si bon enfant! Eh bien, père Simon, qu'avez-vous fait, depuis que nous ne vous avons vu? Avez-vous appris quelque chose de nouveau que vous puissiez nous dire? — Oui, vraiment, mes amis, j'ai appris des choses qui vous intéresseront, car je puis vous donner des nouvelles de deux personnes de ce village, que j'ai rencontrées dans ma dernière tournée, et qui m'ont fait part de leurs aventures: je vous conterai cela après souper; mais dites-moi d'abord, vous-mêmes, si les choses vont bien ici depuis que j'y ai passé? On avait bon be-

soin de se corriger sous plusieurs rapports. Je me rappelle y avoir vu de jeunes filles qui faisaient les coquettes et qui avaient beaucoup plus de vanité qu'il ne convient. Il y avait aussi de jeunes garçons qui, au lieu de s'occuper à quelque chose d'utile le dimanche, après avoir rempli leurs devoirs de chrétiens, s'en allaient au cabaret jouer aux cartes, perdre leur argent et s'enivrer. Je n'ose pas dire qu'il y avait même des pères qui ne leur donnaient pas un trop bon exemple; mais je me souviens cependant d'en avoir vu un rentrer chez lui la tête fort échauffée par le vin, et maltraiter rudement sa pauvre femme. — Ah! père Simon, dit une jeune fille, vous ne verrez plus rien de semblable dans le pays. On a suivi vos conseils et ceux de notre bon curé. Nous ne savons pas encore tous lire malheureusement, et nous le regrettons beaucoup; mais M. le curé et M. le Maire nous ont promis que bientôt il y aurait ici une école, où nous pourrions aller nous instruire le dimanche. En attendant, mon frère qui a appris à lire au régiment, quand il était caporal, nous fait la lecture le dimanche soir; et c'est la même chose dans presque toutes les mai-

sons du village. Vous voyez bien ces livres sur cette table? ce sont l'*Évangile*, la *Doctrine chrétienne*, l'*Imitation de Jésus-Christ*, et deux ou trois autres, qui renferment des histoires comme vous en racontez et de bons conseils comme vous en donnez. Je vous assure, père Simon, que nous sommes devenus beaucoup plus raisonnables depuis que nous nous occupons comme cela, et nous nous amusons aussi bien davantage.

— Je suis tout-à-fait ravi de ce que vous me dites, et voilà une grande satisfaction pour moi, dit Simon de Nantua. Continuez, mes amis, et vous vous en trouverez de mieux en mieux. Surtout, quand il y aura une école du dimanche dans ce village, ne manquez pas de la suivre grands et petits. Vous devez être bien reconnaissans envers votre Maire et votre curé, des soins qu'ils prennent pour vous procurer les moyens de vous instruire, car c'est un grand cadeau qu'ils vous font. J'aime à voir que vous le sentez, et que vous en parlez comme je viens de l'entendre. Je ne saurais vous dire quel plaisir j'éprouve à vous trouver dans ces bonnes dispositions. Mais, mes amis, ce n'est pas tout de se

proposer le bien, il faut persévérer à le faire. Une bonne résolution est le premier pas, et le premier pas est toujours le plus difficile. Voyez donc comme il serait fou de retourner en arrière, quand on n'a plus qu'à marcher devant soi dans un beau chemin tout tracé. Il est cependant vrai qu'il y a des gens très-forts pour projeter de belles choses, et tout aussi prompts à en abandonner l'exécution. Ces gens-là sont des insensés et il se faut garder de les imiter. Si petite que soit une tâche, on ne la remplit pas sans persévérance : c'est une vertu nécessaire à la pratique de toutes les autres. On entend souvent dire, *je ferai*, et l'on ne voit pas toujours faire; pourquoi? c'est que ceux qui le disent n'ont pas de persévérance. Il est bien peu d'hommes qui n'aient ressenti des mouvemens de vertu; mais quel mérite y a-t-il à cela, si ces mouvemens brillent et disparaissent comme l'éclair? le mérite consiste à suivre la bonne route, quand une fois on la tient. C'est ce que vous ferez, mes amis, je l'espère. Vous y êtes dans cette bonne route : marchez-y tout droit sans vous détourner, et vous êtes sûrs d'arriver..... où? au bonheur, qui suit partout la vertu.

CHAPITRE XII.

Simon de Nantua raconte l'histoire d'une fille laborieuse et d'une fille dissipée.

Je vous ai promis, dit Simon de Nantua après le souper, de vous donner des nouvelles de deux personnes de votre pays, et je vais le faire d'autant plus volontiers, que leur histoire pourra vous servir de leçon, à vous autres jeunes filles.

Vous vous rappelez bien Catherine Gervais et Colette Michaud? Vous savez qu'elles ont quitté toutes deux le pays pour aller se placer en maison à Paris. Je les ai rencontrées dans cette ville, et j'ai su par elles-mêmes ce qui leur est arrivé depuis leur départ du village. C'est ce que je vais vous répéter.

HISTOIRE DE CATHERINE GERVAIS.

Vous savez tous, continua Simon de Nantua, que Catherine Gervais était une bonne fille, qui n'était pas jolie et qui n'avait pas la moindre prétention, mais beaucoup de sagesse, de piété et d'amour du travail. Aussi, lorsqu'elle partit pour

Paris ; son unique pensée fut-elle de travailler de son mieux, pour gagner de l'argent et pouvoir être utile à son vieux père qui était infirme. En arrivant dans la grande ville, elle se présenta dans une maison où elle était recommandée par votre Maire, et de plus elle pouvait montrer un bon certificat de M. le curé de ce village. On l'admit volontiers sur de pareilles recommandations, d'abord pour laver la vaisselle et faire de gros travaux dans la maison. Catherine n'était ni fière ni dégoûtée, et faisait sans murmurer tout ce que lui commandaient même les autres domestiques, en sorte que chacun l'aimait. Comme elle avait grande envie d'apprendre à faire la cuisine, elle pria le cuisinier de la maison de lui montrer comment il s'y prenait, et de vouloir bien lui donner quelques instructions : le chef s'y prêta de tout son cœur, et, dans un assez court espace de temps, Catherine devint une fort bonne cuisinière. Tout est facile à qui a de la bonne volonté. Du reste, Catherine était sage ; elle continuait de remplir avec une grande exactitude tous ses devoirs de piété, et le curé de la paroïsse la connaissait très-bien.

Lorsqu'elle se sentit en état de remplir une place plus difficile, mais plus lucrative, elle alla trouver sa maîtresse, et lui dit : « Madame, je suis bien reconnaissante de la bonté que vous avez eue de me recevoir chez vous ; je vous ai l'obligation de savoir quelque chose, et d'être en état de gagner ma vie. Je voudrais ne pas vous quitter; mais j'ai un vieux père qui a besoin de mes secours et il faut que je travaille pour lui. Je puis maintenant être placée comme cuisinière, dans une maison moins considérable que la vôtre : serez-vous encore assez bonne pour me recommander aux personnes qui pourraient me prendre? Je n'ai pas voulu chercher une place avant de vous avoir demandé mon congé. »

La dame fut touchée de la délicatesse et des bons sentimens de Catherine; elle lui promit de la recommander, et de la garder dans sa maison jusqu'à ce qu'elle trouvât à se bien placer. Catherine alla voir le curé pour lui demander sa protection. Or, il se trouva que le curé connaissait précisément une bonne dame âgée, qui avait besoin d'une gouvernante; et, comme il connaissait aussi les bonnes qua-

lités de Catherine, il pensa qu'il ne pouvait mieux faire que de la donner à cette dame. Catherine entra en effet chez elle, et la voilà devenue ce qu'on appelle à Paris, *cordon bleu*, c'est-à-dire, cuisinière en chef. Sa maîtresse est très-contente de ses soins et de ses attentions. Elle gagne assez d'argent; et, si elle n'avait pas eu le malheur de perdre son père, comme vous le savez, elle pourrait bien lui donner de l'aisance aujourd'hui. Ajoutez que la vieille dame, sans doute, ne l'oubliera pas dans son testament; mais Catherine a un trop bon cœur pour penser seulement à cela, et pour faire un semblable calcul.

Et la pauvre Colette? dit une jeune fille; elle était si gentille, si aimable! Qu'est-elle devenue de son côté?

Ah! dit Simon de Nantua, en secouant la tête, c'est ce que nous allons voir.

HISTOIRE DE COLETTE MICHAUD.

Colette Michaud, reprit Simon de Nantua, était fort jolie, comme vous venez de le dire; mais malheureusement elle le savait trop bien, et surtout elle aimait beaucoup trop à se l'entendre dire. Elle n'avait pas l'ombre de piété, et n'allait à

l'église que quand il lui était impossible de faire autrement. Son occupation de toute la semaine était de penser à la manière dont elle s'habillerait le dimanche, pour aller à la danse. Elle avait peur de noircir sa peau ou de durcir ses mains, en sorte qu'elle n'aimait à travailler ni dans les champs, ni à la cuisine. Le peu d'ouvrage qu'on la contraignait à faire était mal fait; parce qu'au lieu d'y apporter de l'attention, elle repassait dans son esprit tous les complimens qu'elle avait reçus des jeunes garçons. Sa grande envie était d'aller à Paris, car elle avait entendu dire qu'on s'y amusait beaucoup, et elle pensait que la ville lui convenait plus que le village. Elle tourmentait sa mère à ce sujet; mais la bonne femme, qui savait bien tous les dangers que courrait sa fille, ne voulait pas y consentir. Cependant, ne sachant plus que faire de cette petite évaporée, la mère Michaud se décida enfin à l'envoyer à Paris, dans une maison que lui indiqua M. le curé, et où il la recommanda fortement, avec prière de veiller sur elle le plus qu'il serait possible. Il donna à Colette, au moment de son départ, les avis les plus sages et les plus paternels; mais

c'étaient autant de paroles perdues : l'étourdie n'écoutait pas et ne songeait qu'au bonheur d'aller à la ville. Pauvre Colette ! Elle arrive : elle est placée en qualité de bonne d'enfans. La malheureuse n'y entendait rien : elle laissait crier les enfans, ne prenait pas garde qu'ils montaient sur les meubles, qu'ils pouvaient tomber et se blesser. Elle n'avait aucun soin de les débarbouiller, de les tenir propres. Comme au village enfin, Colette ne s'occupait toujours que de sa personne. Venait-il à l'hôtel quelque domestique étranger, elle allait bien vite se montrer à l'antichambre, et chercher des complimens. Mais bientôt elle eut le malheur d'en recevoir de la part de jeunes gens de distinction, et sa fierté devint révoltante à l'égard des autres domestiques. Elle prit même des airs impertinens vis-à-vis de sa maîtresse, qui, plus d'une fois déjà, l'avait trouvée fort insolente.

Enfin, un jour qu'elle avait mené promener les enfans dans un jardin public qu'on nomme le *Luxembourg*, et au milieu duquel il y a un grand bassin, elle laissait courir seuls les deux enfans, et s'amusait à causer avec un jeune homme qui

l'avait accostée. Tout à coup on entend des cris affreux : un enfant est tombé dans le bassin ! La pauvre fille perd connaissance. Heureusement un passant saute dans l'eau et en retire le petit garçon qui s'était cru perdu.

Mais je vous laisse à penser la manière dont Colette fut reçue par la mère. Elle eut ordre de quitter la maison le jour même; et la voilà ne sachant où aller, seule dans Paris, sans appui, sans recommandations pour se placer. Il y avait de quoi faire des réflexions : mais est-ce que Colette était capable d'en faire de sages? « Je ne veux plus être bonne d'enfans, dit-elle, cela est trop fatigant et trop désagréable. Je veux me placer comme femme de chambre dans quelque grande maison. C'est une place charmante; j'en ai vu qui sont aussi bien mises que leurs maîtresses, et moi je serais plus jolie que la mienne. Je ne sais à qui m'adresser; c'est égal, je vais me mettre dans les Petites-Affiches. »

Je n'ai pas besoin de vous dire, mes amis, qu'il est bien fâcheux de n'avoir pas d'autre recommandation que les Petites-Affiches; mais il y a des gens qui ne sont

pas difficiles, et pour bonnes raisons. Collette trouva donc à se placer en qualité de femme de chambre; mais ce fut chez une femme bien peu respectable, et auprès de laquelle elle eut devant les yeux plus de mauvais exemples qu'il n'en fallait pour achever de la perdre.

Je ne veux pas, jeunes filles, vous raconter en détail le reste de l'histoire de Colette. Ce récit vous ferait frémir, mais vos oreilles ne sont pas faites pour l'entendre. Qu'il vous suffise de savoir qu'elle est sortie de cette maison, où elle avait eu le malheur d'entrer, perdue de mœurs et de réputation, et que son unique ressource a été le plus infâme et le plus horrible métier. Quelque temps elle osa espérer pouvoir ainsi être heureuse dans le sein du vice. Mais la main de Dieu s'apprêtait à la frapper. Bientôt ses charmes sont flétris, la maladie et la misère la saisissent comme une proie à dévorer. Tout est fini pour elle; plus de ressources; le remords, la honte, la souffrance, la terreur, sont tout ce qui lui reste. Je n'ose, je n'ose vous peindre l'état hideux dans lequel j'ai rencontré cette infortunée. Pâle, défaite, défigurée, mendiant un pain destiné à soute-

nir la plus misérable existence. La malheureuse enfin n'a plus qu'un vœu à former, qu'une dernière espérance à concevoir, c'est d'obtenir un asile, pour y rendre le dernier soupir, dans l'hôpital où l'on recueille les femmes perdues.

Tout le monde gardait un morne silence à la fin de ce récit, et des larmes roulaient dans les yeux de la plupart des auditeurs. La jeune fille qui avait parlé la première de Colette, dit enfin : Ah pauvre Colette! voilà donc pourquoi on n'a plus entendu parler d'elle! il faut bien nous garder de rien dire de cela à la mère Michaud. Elle est bien malheureuse, mais il vaut mieux encore qu'elle croie sa fille morte, que de savoir ce qu'elle est en effet.

Voyez, mes enfans, reprit Simon de Nantua, voyez la différence qu'il y a pour le bonheur, entre une conduite honnête et laborieuse, et une conduite étourdie et dissipée. Voyez encore combien la beauté est un déplorable avantage, lorsqu'on y attache trop de prix. La beauté du visage n'a de valeur, qu'autant qu'elle est l'image de la beauté de l'âme. Souvenez-vous de l'histoire de Colette, et pensez souvent à celle de Catherine.

CHAPITRE XIII.

Simon de Nantua fait une proclamation sur les avantages et l'histoire de la vaccine.

En entrant dans la ville de Bar-sur-Aube, Simon de Nantua s'arrêta brusquement dans une maison, sur le seuil de laquelle était assise une petite fille. Je ne savais d'abord quel pouvait être le motif de l'indignation que je voyais dans les yeux de mon compagnon de voyage ; mais je m'aperçus bientôt que l'enfant qu'il regardait avait le visage couvert de plaques rouges, et je devinai la pensée de Simon de Nantua. Celui-ci entre et demande la mère. — Cet enfant est à vous! dit-il. — Oui, monsieur. — Eh bien! vous auriez mérité de le perdre. — J'en ai eu assez de peur ; la malheureuse a été à deux doigts de la mort. — Dites que vous avez failli la tuer. Comment! vous avez des bureaux de vaccination, et vous attendez que la petite vérole vienne menacer les jours de vos enfans! savez-vous......

Pendant que Simon de Nantua parlait, nous entendîmes un tambour qui rappe-

lait dans la rue. — Qu'est cela ? dit le père Simon. — C'est apparemment pour donner un avis de la mairie. — Ah ! ah ! bon ! prêtez moi votre enfant.

Il emporte, en parlant ainsi, la petite convalescente, et va se placer avec elle à coté du tambour. Les passans s'étaient arrêtés, pour écouter ce qu'on avait à leur annoncer, et formaient un cercle dans le milieu de la rue. Aussitôt que le tambour eut fini son roulement, l'orateur de la mairie s'apprêta à prononcer son discours; mais Simon de Nantua, à qui l'impatience fit oublier les règles de la politesse, lui coupa la parole en s'écriant :

« Habitans de Bar-sur-Aube ! voyez cette petite fille; elle vient d'avoir la petite vérole, elle a été sur le point de mourir, elle portera toute sa vie les marques de la maladie qui l'a défigurée. Que penseriez-vous d'une mère qui, ayant du pain dans sa maison, laisserait mourir de faim son enfant ? Que pensez vous d'une mère qui laisse son enfant exposée au danger d'un mal souvent mortel, quand elle a à coté d'elle tous les moyens de prévenir ce mal ? une si coupable négligence mériterait un grave hâtiment. La bienfaisance du gouver-

nement a établi partout des bureaux de vaccination ; vous pouvez tous faire vacciner vos enfans, et ceux qui se refusent à le faire, soit par obstination, soit par négligence, sont coupables envers eux-mêmes, envers le gouvernement, envers toute la société. Ils compromettent l'existence de la génération naissante, en fournissant des alimens à un mal contagieux. Voulez-vous conserver vos enfans ? Ou bien aimez-vous mieux vous exposer, soit à les perdre, soit à les voir défigurés, peut être même aveugles, car cette infirmité si redoutable est le plus souvent une conséquence de la petite vérole ! Ah ! croyez moi, ceux d'entre vous qui négligent une précaution, devenue un devoir sacré, s'en repentiront un jour. Quand le mal est venu, il n'est plus temps de le prévenir. S'il trouve la porte ouverte, il entre, et une fois entré, il fait ses ravages. Il y a des gens qui ne doutent de rien et qui disent : *Nous verrons quand nous y serons*. Ces gens-là sont des fous. L'homme qui a du bon sens voit de loin et se tient sur ses gardes. Le bonheur ne vient pas tout seul, il veut que l'on coure après lui ; mais le malheur ne se fait pas chercher et vient de lui-même. Quand

vous bâtissez votre maison, ne prenez-vous pas toutes vos précautions pour que le feu ne puisse pas s'y mettre ? Vos enfans vous sont-ils moins chers que votre maison ? Ne voulez-vous pas aussi faire ce qu'il faut pour les préserver d'un mal qui peut vous les enlever ? Savez-vous combien la petite vérole tuait d'enfans, avant la découverte de la vaccine ? Sur sept qui étaient atteints du mal, il en périssait au moins un, et il y en avait à peine un ou deux qui ne gardassent aucune trace fâcheuse de la maladie. Dans votre ville seulement la petite vérole devait enlever chaque année une douzaine d'enfans au moins. Ce sont autant de victimes que la vaccine doit sauver aujourd'hui. Mais j'en vois quelques-uns parmi vous, qui ont l'air de secouer la tête et de se défier du préservatif. Ne voilà-t-il pas de beaux docteurs, pour s'imaginer qu'ils en savent plus que les médecins de tous les pays ? Vous auriez peut-être plus de confiance aux drogues de quelque charlatan qui vous ferait de beaux discours ! Ce n'est pas pour avoir votre argent que je vous parle, moi : C'est pour votre bien, et voilà tout. C'est parce que j'ai un peu couru le monde et que j'ai

vu ce qui se passe dans les autres pays. Vous ne savez peut-être pas ce que c'est que la vaccine ? Eh bien, je vais vous apprendre comment elle a été découverte.

Il y avait en Écosse un médecin nommé Jenner, qui avait beaucoup observé les ravages de la petite vérole, et qui cherchait depuis long-temps quelque moyen pour adoucir une calamité si funeste à l'espèce humaine. Il n'avait rien pu découvrir, lorsqu'il s'aperçut que les bergers du pays, et il y en a beaucoup en Écosse, gagnaient quelquefois des boutons semblables à ceux qui viennent au pis des vaches. Il interrogea ces bergers, et il apprit que ceux qui avaient eu cette maladie ne gagnaient jamais la petite vérole. Dans le même temps un Français nommé Rabaud, habitant de Montpellier, avait fait la même observation, et en avait parlé à un docteur anglais qui la communiqua lui même au médecin écossais. Celui-ci fit aussitôt des expériences d'après lesquelles il reconnut que les observations de M. Rabaud et les siennes étaient fondées. Alors il fit connaître cette découverte, et tous les médecins confirmèrent par d'autres expériences celles que Jenner avait faites. On a été

jusqu'à faire coucher, pendant plusieurs nuits, un enfant vacciné avec un autre enfant très-malade de la petite vérole, et le mal ne s'est point communiqué. Il y a ensuite des gens qui disent que la vaccine donne d'autres maladies. Les imbéciles croient cela: mais ce sont des contes. Elle empêche d'avoir la petite vérole et voilà tout. C'est un bienfait si grand que tout le monde devrait savoir le nom de l'écossais Jenner, et celui du français Rabaud, pour les répéter sans cesse avec reconnaissance, dans tous les pays de la terre.

Je vous disais que tous ceux qui ne font pas vacciner leurs enfans s'en repentiront. Tenez, voilà ce que j'ai vu dans un de mes voyages. Une femme avait deux enfans, mais il y en avait un des deux qu'elle aimait avec une préférence très-marquée. Cette préférence est toujours coupable dans le cœur d'une mère; elle offense la nature: aussi Dieu punit cette mère. Elle consentit à faire vacciner celui de ses enfans qu'elle aimait le moins, mais elle craignit d'exposer l'autre à l'influence d'un préservatif dont elle ignorait les précieux effets. Qu'arriva-t-il? La petite vérole vint à régner dans le canton. L'enfant

préféré était sans défense contre le mal; il en fut atteint et y succomba. L'autre ne fut point attaqué, et vit encore. Habitans de Bar-sur-Aube! Prenez garde d'imiter cette malheureuse mère, doublement coupable et bien cruellement punie! Voilà ce que j'avais à vous dire.

Simon de Nantua avait excité une grande attention. L'adjoint de la mairie l'avait écouté lui-même d'un air tout étonné, et n'avait pas voulu interrompre son discours. Lorsque Simon eut cessé de parler, il se tourna vers l'adjoint: Monsieur, lui dit-il, je vous demande pardon de la liberté que j'ai prise, mais j'ai cru bien faire en disant ce que j'ai dit. — Vous avez si bien fait, répondit l'adjoint, que je n'ai plus rien à dire moi-même, car ma proclamation n'avait pas d'autre objet que d'annoncer aux habitans que la petite vérole menaçait le pays, et de les engager à se prémunir contre le mal. Vous avez parlé plus énergiquement que je ne l'eusse peut-être fait, et je vous en remercie. — Monsieur, il n'y a pas de quoi; cela est parti du cœur, et je souhaite que chacun profite de l'avis.

CHAPITRE XIV.

Simon de Nantua contemple avec émotion le tableau que lui offre un ménage heureux et vertueux.

Quand la foule se fut retirée, un homme d'une quarantaine d'années s'approcha de nous et dit à Simon de Nantua : Père Simon, regardez-moi donc ! est-ce que vous ne me reconnaissez pas? — Eh ! Dieu me pardonne ! je crois que c'est mon jeune ami Bernard. — C'est lui-même. — Ma foi, mon ami, sais-tu que depuis dix-huit ans tu es furieusement changé et que tu as pris la barbe noire. Embrassons-nous donc. C'est une bien grande joie pour moi de te revoir. — Et pour moi donc ! père Simon. Je passais là dans l'instant, et c'est votre voix que j'ai reconnue d'abord, tandis que vous parliez à tout ce monde. Vous êtes donc toujours le même? — Toujours, mon ami, on ne change plus guère à mon âge. Mais toi, que fais-tu donc dans ce pays? — Je vous conterai cela : mais venez vous reposer chez moi ; j'espère bien que vous ne chercherez pas d'autre logement. — De tout mon cœur. — Monsieur est avec vous?

— Oui, c'est mon compagnon de voyage, et nous ne nous séparons pas. — Tant mieux, j'en suis enchanté.

Nous voilà tous trois, bras dessus, bras dessous, nous rendant à la maison de Bernard, et le cheval de Simon de Nantua suivant son maître par-derrière, comme aurait fait un chien. — Est-ce que tu serais marchand de vin? dit Simon de Nantua, en voyant la maison de son ami. — A votre service, répond celui-ci. — Il me paraît que tu n'as pas fait de mauvaises affaires, et tout ceci a fort bonne apparence. — Mais je suis assez content de mon sort. Je n'ai jamais oublié les conseils que vous m'avez donnés autrefois à Nantua, et il faut aujourd'hui que je vous en remercie, car je m'en suis bien trouvé. Voulez-vous voir ma femme? — Tu es marié? — Oui vraiment, et j'ai même de la famille. Vous allez voir tout cela.

Bernard nous présenta en effet à sa femme, qui était une personne d'une trentaine d'années, fraîche et fort avenante. Elle avait auprès d'elle deux petits enfans, que le père Simon embrassa, presque les larmes aux yeux. Lorsque nous fûmes un peu reposés et qu'on nous eut fait rafraîchir,

Simon de Nantua dit à Bernard : çà, mon ami, conte-moi un peu ce qui s'est passé depuis que je n'ai entendu parler de toi, et comment tu te trouves aujourd'hui dans une position si heureuse? — Très-volontiers, père Simon, et c'est bien le moins que je vous doive.

Vous vous rappelez, continua Bernard, tous les bons conseils que vous me donnâtes, lorsque je fus obligé de partir pour l'armée. Je m'en suis souvenu, et il ne s'est guère passé de jour, où je n'aie eu l'occasion de les mettre à profit. Je n'avais pas beaucoup de goût pour l'état militaire, mais j'avais de l'honneur et avec cela on n'est jamais un mauvais soldat. Je n'étais pas, il est vrai, de ces téméraires, qui ne doutent de rien et qui se croient plus forts qu'une armée; mais je faisais mon devoir, et, lorsque mon tour arrivait, j'étais prêt et je ne quittais jamais mon poste. Comme j'avais appris quelque chose et que j'écrivais assez bien, je fus distingué. Le quartier-maître me prit avec lui pour lui servir de secrétaire. Il me fit ensuite nommer fourrier. J'en remplis les fonctions avec probité; cela fut remarqué, et au bout d'un an, j'obtins le grade de sergent. J'é-

tais aimé des soldats, parce que je les traitais avec douceur, et que je me rappelais avoir été leur égal. J'étais estimé par mes officiers, parce que je savais obéir, que j'étais fidèle à mes devoirs et très-ami de la discipline. J'ai fait ainsi la guerre pendant sept ans, et je serais sans doute officier aujourd'hui, sans une blessure grave, qui me força à demander mon congé et à quitter le service. J'en fus fâché : non pas que je regrettasse la profession à laquelle il me fallait renoncer, mais parce que je ne voyais pas trop ce que je pourrais faire pour exister. Allons, me dis-je, courage, Bernard ; tu n'as pas mal mérité, tu ne dois pas être mal traité. Avec quelque argent que j'avais eu la prudence d'amasser, je pris la route de Paris. En passant à Bar-sur-Aube, le hasard fit que j'entrai dans cette maison pour me rafraîchir. Tandis que je buvais un verre de vin, le maître de la maison, qui était un bon Français, et qui ne voyait pas un soldat blessé au service de son pays sans s'intéresser à lui, me fit quelques questions : Je lui répondis ; il en fit de nouvelles Je lui contai toute mon histoire et lui avouai l'embarras où j'allais me trouver, dès que

mes fonds seraient épuisés. Après m'avoir regardé un instant fixement, il me dit : Camarade, j'ai besoin d'un commis pour m'aider dans mon commerce; voulez vous rester chez moi ? — Pourquoi pas, Monsieur? — Eh bien ! touchez là ; vous n'irez pas plus loin.

Me voilà installé chez M. Antoine. Je n'eus pas plus de peine à m'y bien conduire que je n'en avais eu à le faire au régiment. Il me prit en affection, et finit par me regarder comme son fils.

Il y avait quatre ans que j'étais chez lui, lorsqu'il m'appela un jour dans son cabinet et me dit : Mon cher Bernard, je suis content de toi, et tu sais combien je te suis attaché. Je commence à me faire vieux, et je ne veux pas attendre plus long-temps pour assurer le sort de ma fille. J'ai bien vu que vous ne vous regardez pas de travers tous les deux ; je veux que tu l'épouses et que tu prennes mon commerce. — Mais, monsieur Antoine, songez-vous que je ne suis qu'un pauvre diable.... — Allons, je le veux. Vas-tu me désobéir aujourd'hui? — Oh ! mon cher bienfaiteur ! — C'est bon, c'est bon, je te charge d'annoncer cela à Marianne.

Je sautai au cou du bon Antoine, et je courus chercher Marianne, à qui cette nouvelle ne fit guère moins de plaisir qu'à moi. Nous fûmes mariés; je pris la direction des affaires, et je n'ai pas à me plaindre de celles que j'ai faites. J'aurais peut-être pu devenir plus riche, mais peut-être aussi serais-je un peu brouillé avec ma conscience, et cela fait qu'on ne dort pas si bien. Le ciel m'a donné deux enfans que voilà; je lui en rends grâce tous les jours. Ils aiment bien leur père et leur mère, et ils seront bons fils. J'ai soin de leur éducation, père Simon, et je n'oublie pas que je dois tout à celle que j'ai reçue dans mon enfance. Enfin, depuis que je suis établi, ma bonne femme et moi, nous n'avons éprouvé qu'un seul chagrin; ç'a été la perte de notre excellent père. Il y a deux ans qu'il nous a été enlevé, et nous n'y pensons pas que nos yeux ne se mouillent. Voilà, mon vieil et digne ami, l'histoire de cet orphelin auquel vous avez donné des avis si paternels, et qui est bien heureux de vous montrer qu'il a su en profiter.

A la fin de ce récit, Simon de Nantua ne se possédait pas de joie. Il embrasse le

père, la mère, les enfans; c'était un spectacle tout-à-fait attendrissant. Je n'ai pas besoin de dire comment nous fûmes traités dans cette maison. Simon de Nantua se félicita d'avoir, à Bar-sur-Aube, des affaires qui l'y retinrent plusieurs jours. J'en fus également charmé; car il n'est rien de plus doux selon moi que le spectacle que présentent un bon ménage et de bonnes gens.

CHAPITRE XV.

Diverses rencontres que fait Simon de Nantua sur la grande route, et bons conseils qu'il donne sur différens sujets.

Je néglige toujours, mes chers lecteurs, de vous parler des affaires de mon compagnon de voyage. Mais c'est que je pense qu'elles doivent moins vous intéresser que ses discours. En général ses opérations sont bientôt faites; il vend, il achète, selon l'occasion, et ses marchés sont conclus sans longues discussions. C'est même alors qu'il parle le moins, parce qu'il a pour principe, en fait d'affaires, qu'à l'homme bien avisé il ne faut que peu de

paroles. Ainsi, toutes les fois que je vous dis : Nous arrivâmes dans une ville ou dans un village ; c'est que Simon de Nantua y avait quelque chose à faire. Et quand je vous dis : Nous partîmes de tel endroit; c'est-à-dire que le père Simon avait terminé ses opérations.

Après avoir fait de tendres adieux à l'excellente famille de Bernard, nous quittâmes Bar-sur-Aube, pour nous diriger du côté de Châlons-sur-Marne. Simon de Nantua n'avait, je crois, jamais tant parlé que pendant les trois journées que nous employâmes à ce trajet. Il ne rencontrait pas un passant sur la route qu'il ne lui adressât la parole.

Eh! l'ami, vous allez gagner une fluxion de poitrine, dit-il à un jeune villageois qui arpentait à grands pas le chemin; où courez-vous donc si vite et surtout si paré? Allez-vous voir votre prétendue.— Ah! vraiment oui, il est bien question de prétendue! Je cours à la ville m'informer, et chercher quelque moyen pour obtenir un délai d'un créancier qui veut faire vendre les meubles de mon père.— Peste! si j'étais votre créancier, et que je vous visse arriver avec cet habit de beau

drap, ces souliers minces et cette chemise fine, vous ne m'inspireriez pas grand'pitié. Comment donc! en vous voyant passer, je vous aurais pris pour le plus riche fermier de votre village. — Oh! mon Dieu non, nous ne sommes pas riches, et peut-être bientôt serons-nous encore plus pauvres. — Voulez-vous que je vous dise pourquoi cela, dit Simon de Nantua; c'est que vous avez voulu paraître ce que vous n'étiez pas. Vous m'avez tout l'air d'avoir imité la grenouille, qui s'enflait pour se faire aussi grosse que le bœuf. La grenouille creva, mon ami, et j'ai grand peur qu'il ne vous en arrive autant. Allez vite, et si vous vous tirez de ce mauvais pas, souvenez-vous ensuite du proverbe que vous savez bien, et qui veut dire, qu'il ne faut pas chanter plus haut que la bouche.

Bonjour, la nourrice. Votre enfant crie bien fort. Eh! je le crois! le voilà emmaillotté comme dans un étui. Oh! si j'étais sa mère, vous ne le garderiez pas long-temps, pour le martyriser ainsi. Dites-moi un peu quelle grimace vous feriez, si l'on vous enveloppait de la sorte? Le pauvre enfant n'a pas d'autre ressource

que de crier, lui. Je voudrais qu'il criât tant que vous en fussiez assourdie. Ne voyez-vous pas que cette pauvre petite créature, privée de respiration et de mouvement, ne peut pas croître et se développer librement? Pourquoi vos enfans sont-ils malingres et maladifs? C'est parce que vous les empêchez ainsi de se fortifier. Est-ce que les animaux emmaillottent leurs petits? Aussi vous ne rencontrez pas d'animaux contrefaits ou poitrinaires. Je sais bien qu'il est plus commode d'arranger un enfant comme un paquet, afin de pouvoir le laisser crier, sans s'inquiéter de lui: on se dispense ainsi de le soigner. Le motif et la chose sont aussi barbares l'un que l'autre! On renonce partout à cette coutume meurtrière, et ceux qui s'obstinent à la conserver encore, sont bien entêtés, bien stupides ou bien méchans.

Salut, mon brave! où avez-vous perdu ce bras? — A la campagne de 1814. — Ah! et comment donc avez-vous été blessé? — Un biscayen m'a cassé le poignet; mais j'étais à mon poste, et je ne l'ai quitté que lorsqu'on m'a emporté. Et puis, on m'a coupé le bras, et me voilà. — Vous avez dû souffrir beaucoup? — Ce n'est rien que

cela. La plus grande souffrance était de ne pouvoir plus me battre, tandis que l'ennemi marchait sur la terre de mon pays. — Vous avez sans doute une pension? — Oui, monsieur. — Et vous êtes content? — Très-content. J'ai ma croix d'honneur, ma petite pension, je possède un coin de terre que je tiens de mon père, et qui me suffit pour vivre. J'ai lu dans l'histoire que les guerriers romains retournaient au soc après les batailles; je suis fier d'en pouvoir faire autant, et je ne dois pas me plaindre, quand je vois qu'il me reste un bras pour conduire la charrue, et pour le donner encore à la patrie, si elle en avait besoin. Ma foi, je ne regrette rien, je ne désire rien pour moi, et je n'ai plus de vœux que pour mon pays. — Et moi, j'unis les miens aux vôtres, et j'en fais en même temps pour votre bonheur. Respect à vous, mon brave militaire et honnête citoyen.

Tiens; c'est vous, monsieur Raymond! — Ah! bonjour, père Simon. — Vous n'êtes donc plus dans la brigade de Nantua? — Non; depuis l'année dernière, je suis dans ce pays-ci. — Je me félicite bien de cette rencontre. Quels hommes conduisez-vous donc-là? — Ce sont des déser-

teurs. — Des déserteurs ! Ces gens-là parlent-ils français ? — Oui, vraiment ; ils le sont aussi. — Allons donc, cela est impossible : un soldat français ne quitte pas ses drapeaux et ne renonce pas au service de son pays et de son Roi. N'est-ce pas, messieurs, que vous n'êtes point Français ?

Les déserteurs n'osèrent répondre, et ce nom de Français, dont ils étaient indignes, leur fit baisser les yeux.

Comment donc êtes-vous là ? reprit Simon de Nantua, (en s'adressant à un soldat en uniforme, qui marchait à côté d'un déserteur, et qui paraissait accablé de chagrin). Vous ne me semblez pas être des leurs. — Des leurs ! dit le soldat en relevant la tête avec indignation ; moi, déserteur ! non, non, monsieur. — Eh ! que faites-vous ici, mon camarade ? — Un de ces malheureux était mon ami d'enfance ; nous étions compagnons d'armes, et j'aurais donné pour lui ma vie. Son crime, dont je ne puis concevoir la cause, m'a mis au désespoir. Forcé de ne plus l'estimer, je n'ai pu cependant cesser de l'aimer, et j'ai voulu lui en donner une dernière preuve, en lui faisant la conduite jusqu'à sa destination. On connaissait mon

amitié pour lui, en sorte que j'ai obtenu une permission de mon colonel. — Voilà qui est très-bien ; mais ne craignez-vous pas que cette démarche vous fasse tort ? être l'ami d'un déserteur ! — Tort ! pour ma paye, oui; mais pour l'honneur, non. On me connaît, Monsieur, et j'ai fait voir que je suis bon soldat. — Je n'en doute pas, mon camarade ; avec des sentimens comme les vôtres, on n'est jamais capable d'une action basse. Tenez, prenez ceci pour votre malheureux ami. — Je l'accepte pour lui, Monsieur, parce que je ne suis qu'un pauvre soldat ; mais, si j'étais riche, je ne l'accepterais pas, et il n'en aurait pas besoin. — Allez, vous êtes un brave homme, et je voudrais que toute l'armée fût composée de gens comme vous. — Ah ! soyez tranquille, je ne suis pas le seul qui ait bon cœur, et il y en a qui valent mieux que moi. — Adieu, père Simon, dit le brigadier Raymond, en se remettant en route : bon voyage. — Je vous le souhaite pareil, monsieur Raymond. A revoir.

Un peu plus loin, Simon de Nantua s'adressa à un cultivateur qui travaillait dans les champs sur le bord de la route. — Dites-

moi donc, l'ami, pourquoi cette terre est-elle en friche ? — Eh ! Monsieur, il faut bien qu'elle se repose! —Comment, qu'elle se repose ! Vous figurez-vous que la terre soit paresseuse comme les hommes, et qu'elle ait besoin de repos? C'est un préjugé, mon ami ; et pendant que votre terre ne vous rapporte rien, elle ne gagne pas de quoi produire davantage, et elle n'en paye pas moins l'impôt. Savez-vous lire ? —Non, Monsieur.—Tant pis : je vous aurais engagé à lire ce qu'on écrit tous les jours sur l'agriculture. Vous auriez trouvé là de bonnes instructions, qui auraient pu vous mettre en état d'augmenter le produit du terrain que vous cultivez. Vous croyez, vous autres, qu'il ne peut y avoir rien de meilleur que ce que vous avez toujours pratiqué, comme si l'on ne faisait pas sans cesse des découvertes utiles. Si vous vouliez écouter les conseils qu'on vous donne, vous feriez souvent de meilleures affaires. Avez-vous des enfans ? — Oui, j'ai un fils. — Sait-il lire ? — Non. — Eh bien ! envoyez-le à l'école. Ensuite il vous lira des livres d'agriculture, et, si vous avez le bon esprit de suivre les conseils que vous y trouverez, vous serez bien-

tôt content de ne vous être pas entêté à la routine. Il y a des hommes qui s'occupent de votre bien, sans que vous vous en doutiez; mais ils perdent leur temps et leur peine, si vous ne voulez pas les écouter. Il serait pourtant de votre intérêt et même de votre devoir de le faire. Car enfin, si vous êtes bon Français, vous devez désirer ce qui peut nous rendre plus riches et plus puissans que les autres peuples. Ce sont les productions de notre sol qui peuvent faire notre richesse. Mais le sol ne produit pas de lui-même; il veut être aidé par l'industrie. Il faut donc que vous soyez industrieux, pour que votre pays et vous soyez riches.

Je ne finirais pas, mes chers lecteurs, si je voulais vous répéter tout ce que Simon de Nantua dit à chacun de ceux que nous rencontrâmes sur la route, et nous n'arriverions jamais, si je m'arrêtais à chaque instant, comme nous le fîmes alors.

CHAPITRE XVI.

Simon de Nantua arrive dans un château, et s'indigne de l'ingratitude des valets envers leurs maîtres.

A QUELQUES lieues de Châlons, Simon de Nantua voulut s'arrêter dans un très-beau château, où il avait coutume de vendre, à son passage, quelques articles de toile, de mousseline, de batiste et autres. Cette terre est une propriété magnifique, dont les maîtres ont un grand train de maison et beaucoup de domestiques.

On nous fit entrer dans l'office, où Simon de Nantua commença à déployer ses marchandises, pour faire voir ce qu'il avait de plus nouveau. Les gens du château achevaient leur déjeuner, et ils continuèrent leur conversation sans se presser.

Je ne sais, dit une femme de chambre fort élégante, ce qu'a madame aujourd'hui. Elle est, depuis ce matin, d'une humeur insupportable.

LE VALET DE CHAMBRE.

Je le sais bien ce qu'elle a, moi. C'est la suite de la querelle que lui fit hier soir M. le comte, au sujet de sa fille.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Ah! c'est que monsieur ton maître est un brutal.

LE VALET DE CHAMBRE.

Je ne dis pas non : mais c'est quaussi madame ta maîtresse est une mère bien indifférente et qui est fort heureuse d'avoir des gens pour soigner ses enfans.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Tout ce que tu voudras. Elle ne me traite pas assez bien pour que je prenne la peine de la défendre.

LE VALET DE CHAMBRE.

Va! je t'abandonne aussi mon maître. Depuis le jour où il a perdu ses vingt mille francs au jeu chez M. le duc, je n'ai eu de sa part que des duretés. Un joueur enragé!....

LA FEMME DE CHAMBRE.

Oui : et c'est nous qui endurons ainsi toutes les conséquences des sottises de nos maîtres.

LE MAITRE D'HOTEL.

Et moi, croyez vous que je n'en ai rien à souffrir?

LE VALET DE CHAMBRE.

Oh ! vous, vous en avez aussi le profit; je sais là-dessus à quoi m'en tenir.

LE MAITRE D'HOTEL.

Oui : parce que tu m'as volé quelque chose de mes bénéfices.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Est-ce qu'on peut voler aux gens ce qui ne leur appartient pas?

LE VALET DE CHAMBRE.

Dis-moi donc? Cette pauvre marchande de modes est-elle enfin parvenue à faire régler son mémoire?

LA FEMME DE CHAMBRE.

Ah, bien oui! madame n'ose seulement pas en parler à M. le comte. C'est énorme! A propos, et le pauvre architecte comment s'en tire-t-il?

LE VALET DE CHAMBRE.

Doucement! les dettes de jeu passent avant tout cela.

Simon de Nantua, que ce colloque impatientait, ne put s'empêcher de s'écrier enfin : Eh! de quoi diable vous mêlez-vous?

LA FEMME DE CHAMBRE.

Comment! de quoi nous nous mêlons! Je vous trouve bien impudent ; et de quoi vous mêlez vous, vous-même, monsieur le porte-balle?

LE VALET DE CHAMBRE.

Voilà un homme fort insolent.

SIMON DE NANTUA.

Il y a en effet beaucoup d'insolence à cela. Pensez-vous m'humilier en m'appelant *porte-balle?* Et vous figurez-vous que je ne vaille point autant que vous? Si mes habits ne sont pas si beaux et si élégans, j'ai l'avantage de ne servir personne, entendez vous? Et je dis tout franc ce que j'ai sur le cœur à ceux qui le méritent. Voilà une conversation bien édifiante que je viens d'entendre! que Dieu me préserve d'être grand seigneur, s'il faut être ainsi exposé à nourrir chez soi des ingrats qui vous calomnient et qui vous volent. Ah! ne vous fâchez pas, car ce que je dis est la vérité. Ne venez-vous pas de vous vanter de vos propres friponneries et de faire d'indécentes plaisanteries sur le compte de vos maîtres? Et cela en

présence d'un étranger, sans égard, sans retenue. Sur quoi, je vous prie, vous permettez-vous de juger leur conduite, et d'en parler avec une pareille impertinence? Vous ont-ils confié leurs secrets? connaissez-vous les motifs qui les font agir? êtes-vous sûrs de ce que vous croyez avoir vu et de ce que vous dites? et quand bien même cela serait, quand vous vous seriez aperçus de quelque chose de répréhensible, votre devoir serait encore de vous taire. Les personnes qui vous permettent d'habiter chez elles, qui vous nourrissent, qui payent vos services, n'ont-elles pas des droits sacrés à votre respect, à votre fidélité, à votre discrétion, à votre reconnaissance? ne devez-vous pas les servir, et prendre leurs intérêts en toute occasion? C'est avec de tels sentimens et une telle conduite que vous pourriez honorer l'habit que vous portez et vous faire estimer dans votre état. Il n'est personne qui voye avec indifférence un de ces vieux serviteurs, qui n'ont jamais été fripons, ni ingrats, mais qui ont servi leur maître de cœur, et qui sont, en quelque sorte, devenus de la famille dans le sein de laquelle ils ont passé leur vie. Je puis vous le dire :

j'ai vu il n'y a pas long-temps une femme, qui, après avoir élevé les enfans d'une famille respectable, a eu la douleur, au bout de trente années de services dans cette maison, de voir tomber son vieux maître dans l'enfance, à la suite d'une attaque de paralysie. Eh bien! je l'ai vue cette vénérable créature, ne pas quitter une minute, ni le jour, ni la nuit, la chambre de son maître, pendant cinq années qu'il a vécu encore dans cet état. N'existant plus elle-même que pour lui, lorsqu'elle sentait ses forces défaillir et qu'elle succombait à la fatigue, elle se jetait à genoux : « Mon Dieu! disait-elle, je ne vous demande qu'une grâce; accordez-moi assez de force pour servir mon bon maître jusqu'à la fin. » O bonne Fanchon! ta vertu sublime, ton dévouement si rare, trouvent une digne récompense dans l'affection et la reconnaissance des enfans de ton maître, et surtout dans la conscience de ce que tu as fait... Mais je vous dis des choses que vous ne pouvez pas comprendre, et je vous vois sourire. Adieu, je ne reste pas avec des gens comme vous; et si vous ne voulez pas de ma marchandise, je n'en suis pas embarrassé.

CHAPITRE XVII.

Simon de Nantua passe la nuit dans un corps-de-garde, où il trouve l'occasion de dire de bonnes choses au sujet de la garde nationale.

Je ne sais comment Simon de Nantua fit son compte ; mais lui, qui était ordinairement si prévoyant et qui mesurait si bien son temps, se trouva en défaut cette fois-ci. Nous nous arrêtâmes si souvent en route pour causer avec l'un et avec l'autre, que nous fûmes surpris par la nuit avant d'arriver à Châlons.

Irons-nous coucher à la ville, dit Simon, ou passerons-nous la nuit dans quelque auberge sur la route? — Bon, lui dis-je, il fait beau ; continuons de marcher jusqu'à Châlons ; nous n'avons plus que deux petites lieues. — Eh bien ! soit.

Nous étions un peu fatigués, et nous ne marchions pas vite ; en sorte qu'il était près de minuit quand nous fûmes à Châlons, chose qui ne nous était jamais arrivée. Tout était fermé dans la ville, et nous ne savions où nous adresser pour trouver un logement.

Voici, me dit Simon de Nantua, qui est fort désagréable. Moi, qui m'avise de donner des conseils aux autres, je viens de faire une véritable étourderie. Il s'agit de la réparer. Je ne veux pas coucher à la belle étoile, et risquer de nous endormir à côté de mes marchandises; car il n'y a pas de ville, grande ou petite, qui ne renferme son contingent de filous. Savez-vous ce qu'il nous faut faire? — Non. — Eh bien? suivez-moi.

Il me conduit à l'hôtel de ville, où il y avait un poste de garde nationale. — Qui vive! crie le factionnaire. — Amis; je voudrais parler à l'officier du poste.

L'officier est averti et vient nous reconnaître. Simon de Nantua lui expose notre situation, lui fait voir nos papiers, et demande la permission de passer la nuit dans le corps-de-garde. Cela ne souffrit pas la moindre difficulté. Le cheval et les paniers furent consignés à côté de la guérite, et nous entrâmes dans le corps-de-garde, dont je ne vous ferai point la description, attendu que tous ces lieux-là se ressemblent, et qu'il est peu de personnes aujourd'hui qui n'en aient vu au moins un.

On nous offrit très-poliment une place

sur le lit de camp, mais nous remerciâmes; Simon de Nantua, parce qu'il aimait mieux une place dans la conversation; et moi, parce que je suis malheureusement de ceux qui n'ont pas la faculté de dormir au corps-de-garde. Nous restâmes donc autour de la table, avec les gardes nationaux, dont quelques-uns jouaient à différens jeux, d'autres buvaient une goutte d'eau-de-vie, et d'autres fumaient. Un de ces derniers ôtait de temps en temps la pipe de sa bouche et jurait, en disant: « Quel chien de métier! ils feront bien ce qu'ils voudront, mais c'est la dernière fois que je monte la garde. » — Que dites-vous donc là, camarade? dit Simon de Nantua. Vous ne voulez plus monter la garde! vous ne parlez pas sérieusement sans doute? — Comment je ne parle pas sérieusement! — Eh! non; vous êtes trop bon citoyen pour cela, j'en suis sûr. Si chacun en disait autant tout de bon, où serait la sûreté publique? — Que m'importe? je n'ai pas de propriétés à garder. — Je vous disais bien que vous ne parliez pas sérieusement, puisque voilà encore que vous plaisantez. — Je ne plaisante point. — Eh! si, vous dis-je; vous ne me ferez pas croire

que vous regardiez comme étrangères à vous, les propriétés de vos concitoyens, non plus que les monumens publics, et toutes les choses qui font la richesse de votre pays. Vous êtes Français enfin. — Oui, je suis Français. — Eh bien! vous ne le seriez pas si vous refusiez de partager, avec tous les citoyens, un service honorable et utile à la tranquillité de l'État et des individus. Ne voilà-t-il pas un bien grand malheur que de passer, de loin en loin, une nuit au corps-de-garde? Eh! mon Dieu, si c'était pour votre plaisir, vous ne vous en plaindriez pas. Allons, ne murmurez donc plus ainsi, si vous voulez que l'on croie à votre patriotisme. Lorsque toute une nation se soumet à une tâche nécessaire au bien général, celui qui s'y refuserait aurait bien à rougir. Vous voyez mon front chauve et le peu de cheveux blancs qui me reste, cela n'empêche pas que je monte aussi la garde à mon tour, quand je suis à Nantua. Mon âge pourrait m'en exempter; mais je pense qu'il faut bien que quelques vieillards robustes remplacent les jeunes gens énervés qui sont vieux avant le temps.

Ces mots firent rougir le jeune homme

qui n'osa rien répondre ; car la physionomie de Simon de Nantua avait quelque chose de vraiment respectable.

Tout à coup nous entendons une dispute dans la chambre de l'officier. C'était un garde national qui venait seulement de rentrer au poste, et qui ne s'était pas trouvé présent à l'heure où il devait prendre la faction. — Je vous préviens, Monsieur, disait le capitaine, que vous êtes porté sur le rapport comme ayant manqué au service. — Comme vous voudrez, capitaine, mais j'ai autre chose à faire que d'être là au moment précis pour me fourrer dans votre guérite. — Vous le prenez sur un ton peu convenable, reprit l'officier. Il paraît que vos affaires vous ont retenu longtemps à table, car vous sentez le vin bien fort. — C'est possible : mettez cela aussi sur le rapport. — Je n'y manquerai pas.

Camarade, dit Simon de Nantua, si j'étais à la place de M. l'officier, je n'aurais pas autant d'égards pour un homme qui oublie son devoir comme vous le faites. Il me semble que vous ne savez guère ce que sont la subordination et la discipline, non plus que la politesse. Vous allez me dire que vous n'êtes pas soldat, et qu'on ne

vous paie pas pour être à votre poste. Mais vous oubliez que, dès l'instant que vous faites partie d'un corps, dans lequel vous avez une portion de service à faire, si vous manquez au service, vous manquez à tous vos camarades, qui sont bien bons de ne pas vous le faire sentir. Lorsqu'ensuite vous parlez à votre officier comme vous venez de le faire, vous ne songez pas qu'il est le dépositaire d'une autorité que le Roi lui a confiée. S'il n'use de cette autorité qu'avec réserve, avec égards, c'est qu'il pense avoir affaire à des hommes dignes de pareils ménagemens, et qui n'ont pas besoin d'être contraints pour remplir leur devoir. Les fonctions d'un officier de la garde nationale deviendraient cruellement pénibles, s'il était obligé de commander toujours à des hommes comme vous. Il faudrait bien alors qu'il mît de côté la politesse, et qu'il vous parlât comme on parle à des soldats indisciplinés. Vous verriez qu'il a le pouvoir et le droit de se faire obéir. Voyez si quelqu'un de vos camarades vous donne raison en ce moment. Tenez, mon ami, celui qui manque à son devoir, et qui ajoute à cette première faute la grossièreté et l'impertinence, ne

trouve jamais d'honnêtes gens de son parti. Je crois que ce que vous aurez de mieux à faire demain, sera de faire des excuses à M. l'officier.

Simon de Nantua parlait ainsi lorsqu'une patrouille rentra, conduisant un homme au corps-de-garde.

Capitaine! dit le caporal, voici un homme qui nous a insultés, quand nous lui avons demandé ce qu'il faisait dans la rue, à deux heures du matin.

LE CAPITAINE.

Comment vous a-t-il insultés?

LE CAPORAL.

Il a répondu que cela ne nous regardait pas, qu'il y faisait ce qu'il voulait, et qu'il se moquait de nous.

LE CAPITAINE.

Voyons vos papiers, monsieur?

L'HOMME ARRÊTÉ.

Les voici, mon officier; ils sont en règle, et je vous assure que je rentrais paisiblement chez moi, en revenant de la noce

d'un de mes amis, quand ces messieurs m'ont rencontré.

LE CAPITAINE.

Et pourquoi avez-vous insulté la patrouille ?

L'HOMME ARRÊTÉ.

Je ne sais : une idée qui m'a passé par la tête. J'ai eu tort, et j'en demande pardon à ces messieurs.

LE CAPITAINE.

Oui sans doute, vous avez eu tort. Tous les citoyens devraient se rappeler que ceux d'entre eux, qui sont commis chaque jour à la garde de la ville, ont droit au respect de tous les autres ; que rien n'est plus déplacé qu'une plaisanterie faite sur des hommes qui sacrifient leur temps et leur repos au repos public ; et qu'enfin c'est insulter à la loi que d'insulter ceux qui sont armés en son nom. Restez ici, monsieur ; vous pourrez retourner chez vous aussitôt qu'il sera jour.

SIMON DE NANTUA.

Voilà qui est bien parlé ; et c'est tout juste ce que j'aurais dit si c'eût été à mon tour.

Tout en causant ainsi on arriva au point du jour. Après avoir remercié le capitaine de la complaisance qu'il avait eue de nous recevoir dans son poste, nous sortîmes du corps-de-garde, pour aller chercher une auberge un peu plus commode.

CHAPITRE XVIII.

Discours de Simon de Nantua à des curieux qui courent en foule voir une exécution.

Nous allâmes loger dans une petite auberge sur une place publique, et nous nous couchâmes pour prendre un peu de repos; car la nuit du corps-de-garde ne nous avait pas beaucoup délassés de la fatigue de la veille. Au bout de deux heures, Simon de Nantua, qui était dur pour son corps, se leva pour aller à ses affaires et me laissa dormir tout à mon aise. Je crois que je dormirais encore, si je n'eusse été tiré de mon sommeil, par un grand bruit qui se fit sur la place et dans l'auberge même, vers les onze heures ou midi. On entra jusque dans ma chambre, pour me

demander si l'on pouvait disposer de ma croisée. — Qu'est-ce donc? dis-je à l'hôtesse. — C'est un homme qui va *être fait mourir*, me répondit-elle. — Ah! vous parlez de cela bien gaiement.— C'est que c'est une bonne affaire pour nous, et nous louons nos croisées fort cher. — Vous pouvez prendre la mienne, lui dis-je.

J'aurais voulu que Simon de Nantua fût présent, car les paroles de l'hôtesse lui eussent fourni la matière d'un beau discours. Mais ce ne fut pas perdu; il rentra peu d'instans après.

La place était couverte de monde et la maison en était remplie: des hommes, des femmes, des enfans, il y avait foule enfin, pour assister au triste spectacle qui se préparait.

—Je suis fâché que nous soyons venus nous loger ici, dis-je à mon compagnon de voyage. — Non pas moi, me répondit-il, car j'ai deux mots à dire à tout ce monde-là, quand l'exécution sera faite.

Le silence profond qui régna subitement dans cette nombreuse assemblée, nous fit connaître le moment où le malheureux venait de subir la peine de son crime. Ce silence ne dura pas long-temps;

car, au bout de quelques minutes, toutes les personnes qui avaient occupé les croisées descendirent dans la grande salle de l'auberge, où chacun se mit à parler et à faire ses réflexions. Il y en avait beaucoup qui parlaient avec gaieté, qui riaient inconsidérément et qui se permettaient même des plaisanteries tout-à-fait hors de propos.

Il me paraît (dit Simon de Nantua, à très-haute voix et de manière à faire taire toute la salle pour qu'on l'écoutât), il me paraît que le spectacle que vous venez de voir n'a pas produit sur vous une impression bien profonde, puisque vous voilà déjà à causer et même à rire. Il y a cependant, dans ce qui vient de se passer, matière à quelques bonnes réflexions. Mais apparemment c'est une simple curiosité qui vous a amenés ici. Ce motif ne serait pas très-louable, car aller voir mourir un homme, pour le plaisir de le voir mourir, n'est pas un bel acte d'humanité. Je vois parmi vous des femmes qui ont conduit avec elles leurs enfans, et qui maintenant ont l'air de revenir d'une partie de plaisir. Ceci n'est pas fait pour donner une bien bonne idée de la bonté

de leur cœur. Croyez vous que ce soit une fête que la justice vous prépare, lorsqu'elle condamne un criminel? Ne voyez-vous pas cet appareil imposant dont elle environne l'exécution de ses arrêts? Ce prêtre, ces gardes, cet échafaud, tout est réuni pour vous montrer à la fois la puissance et la miséricorde de Dieu, l'autorité des lois, la honte et la fin du crime. C'est ainsi que la société, en retranchant de son corps un de ses membres, veut offrir à tous les autres une grande leçon, et faire résulter un bien de ce mal nécessaire. Ce n'est pas l'objet d'une curiosité barbare qu'elle vous présente, mais un sujet de méditations profondes, qui puissent faire sentir à chacun que l'œil de la justice divine et humaine est sans cesse ouvert sur le crime, et que le criminel est puni tôt ou tard. Ah! combien la leçon serait plus grande encore, si le malheureux qui périt ainsi pouvait y ajouter les détails de sa vie; s'il pouvait vous apprendre comment il a été conduit par degrés aux forfaits qui l'ont mené à l'échafaud! Je n'ai jamais oublié les derniers mots d'un misérable qui fut pendu, dans le tems que ce supplice était encore en usage. De même que

celui qui vient de mourir aujourd'hui, il avait assassiné son bienfaiteur, pour s'emparer de ce que celui-ci possédait. Quelques instans avant qu'on le conduisît à la mort, sa mère voulut le voir pour la dernière fois. Elle se presenta désespérée et tremblante devant lui..... « Malheureuse, » s'écrie-t-il en la voyant, venez-vous con» templer votre ouvrage ! C'est vous, c'est » votre faiblesse, votre négligence qui » m'ont laissé entrer dans la route du cri» me. Ah! si dès mon enfance je n'eusse » pas été livré à moi même; si vous eussiez » pris quelque soin de mon éducation; si » vous ne m'eussiez pas laissé croître dans » l'ignorance, l'oisiveté, la paresse; si » vous eussiez combattu mes premiers pen» chans, l'échafaud ne serait pas aujour» d'hui dressé pour moi. Pourquoi, lorsque » vous me voyiez prendre des habitudes » vicieuses, ne les avez-vous pas répri» mées? Pourquoi avez-vous fermé les yeux » sur les premiers vols que je vous ai faits? » Pourquoi ne m'avez-vous point mis en état » de gagner honnêtement ma vie? Pour» quoi n'avez-vous pas chassé loin de moi » les amis dangereux que je fréquentais, » et qui ont commencé à m'égarer par

» leurs mauvais conseils? Pourquoi ne vous » êtes-vous point élevée contre mes pre» mières débauches ? C'est ainsi que je me » suis familiarisé avec le crime. Mes be» soins se sont accrus, et tout m'a paru » bon pour les satisfaire. Une fois lancé » dans cette malheureuse route, il ne m'a » plus été possible d'en sortir. Je l'ai suivie » et me voici arrivé au terme où elle con» duit. J'ai déshonoré ma famille; j'ai » commis tous les forfaits; mes mains ont » versé le sang du bienfaiteur qui m'avait » ouvert ses bras. Je vais enfin subir le » juste châtiment de tant d'horreurs. Mal» heureuse et coupable mère ! tout cela » est votre ouvrage ! pouvez-vous soutenir » ma vue ! Ah ! retirez-vous, retirez» vous...... » L'infortunée, pâle et mourante, veut embrasser les genoux de son fils. « Ne m'approchez pas, s'écrie-t-il avec » fureur et désespoir; votre enfant maudit » le jour qu'il a reçu de vous ! » A ces mots, la malheureuse mère, accablée sous la malédiction de son fils, tombe sans force; sa respiration s'arrête, sa poitrine se gonfle, ses yeux se ferment, elle expire. « Elle meurt ! s'écrie le misérable, » elle n'est plus ! Ma mère !... Ah ! voilà

» donc mon dernier forfait ! » Il ne peut en dire davantage et tombe lui-même dans une sorte d'évanouissement, duquel il ne revint que pour être porté au supplice. Hommes, femmes, enfans, qui m'écoutez ! qu'eussiez-vous ressenti, si le criminel que la loi a frappé aujourd'hui vous eût donné un semblable spectacle ! Ah ! sans doute il eût fait sur vous une impression profonde. Eh bien ! il pouvait peut-être vous dire aussi tout ce que vous venez d'entendre : mais son accent eût été plus terrible et plus déchirant que le mien !

Je n'avais jamais vu Simon de Nantua déployer autant d'éloquence que dans ce discours. Ses yeux, ses cheveux blancs, l'expression de sa physionomie, sa voix avaient quelque chose de terrible qui parut glacer tout son auditoire. On était dans une sorte de stupeur. L'hôtesse même en était pâle et ne savait plus que penser de l'homme qu'elle avait chez elle. Tout le monde enfin se retira lentement, en silence et dans un recueillement digne du sujet qui l'avait fait naître.

CHAPITRE XIX.

Simon de Nantua démontre que la propreté ne coûte rien.

Depuis Châlons jusqu'à Amiens, nous ne nous arrêtâmes plus dans aucune ville, mais nous allâmes de village en village, le plus souvent par des chemins de traverse. Cela n'empêcha pas que Simon de Nantua n'eût mainte occasion de satisfaire son goût pour la conversation.

Ayant été surpris, le premier jour de notre route, par un violent orage, nous nous réfugiâmes dans une chaumière d'apparence très-pauvre, où il y avait une femme d'une quarantaine d'années et deux jeunes enfans. Le mari était apparemment dans les champs. Il ne fallait pas moins que la pluie qui tombait par torrens, pour nous engager à rester dans ce lieu, où nous respirions un air infect, qui paraissait n'avoir pas été renouvelé depuis long-temps. Tout y était d'une saleté excessive, et la mère et les deux enfans étaient eux-mêmes ce qu'il y avait de plus malpropre dans la maison. Je ne pouvais m'empêcher de

rire au milieu de tout cela, en voyant la drôle de grimace que ce spectacle faisait faire à Simon de Nantua. Il ne put garder long-temps le silence,et parla ainsi à cette femme : — Savez vous, ma bonne dame, que votre habitation n'est pas des plus propres, et que vous vous exposez beaucoup en n'ayant pas plus de soin que cela de votre maison, de vos enfans et de vous même? — Eh! mon cher monsieur, il faudrait avoir les moyens de prendre ces soins-là. Vous voyez,nous sommes si pauvres! — Cela est vrai et je vous plains de tout mon cœur. Mais croyez-vous donc que la propreté soit une chose dispendieuse? Êtes-vous obligés de payer l'air que vous laisseriez entrer chez vous, ou bien l'eau avec laquelle vous nettoieriez vos effets et vos corps? La misère ne peut pas excuser la malpropreté, car enfin l'eau et l'air sont des choses qui appartiennent à tout le monde. Je ne conçois pas comment vous pouvez vivre là-dedans. Cette malpropreté même vous coûte plus cher que vous ne pensez; elle est extrêmement nuisible à la santé, et je ne m'étonnerais pas qu'elle eût des suites fâcheuses pour la vôtre et pour celle de vos enfans. Il n'y a rien de plus

mal sain d'abord que de respirer toujours un air infect et corrompu. Si vous laissez vos corps couverts de crasse et de vermine, voilà un commencement de corruption, et il en peut résulter des maladies très-graves. Voyez les animaux qui vont se plonger dans l'eau pour nettoyer leur corps; l'instinct les conduit à prendre ce soin qui est naturel et nécessaire. Pensez-vous aussi que ce soit une chose bien saine que cette humidité qui couvre vos murs? — Eh! mon bon monsieur, dit la femme, comment faire pour l'empêcher? — Comment faire! Il n'y a pas d'autre moyen que de tenir vos murs très-propres et de donner souvent de l'air à votre maison. Je sais bien que vous ne parviendrez pas à chasser ainsi complétement l'humidité, mais à coup sûr vous la diminuerez beaucoup; au lieu que si vous ne renouvelez jamais l'air ici dedans, comment voulez-vous que cette eau s'évapore et s'en aille? Voilà des vases, dans lesquels vous faites la cuisine, qui n'ont pas l'air d'être lavés bien souvent; je vous avertis que cela est fort dangereux et que vous risquez de vous faire beaucoup de mal. Regardez le visage de vos enfans, comme il est couvert de boutons. Cela

augmentera et ils finiront par être rongés d'ulcères. Eh ! mon Dieu, est-il donc si difficile de se tenir propre? encore une fois cela ne coûte rien. Quelque pauvre que l'on soit, il ne faut jamais oublier qu'on est homme et se rendre repoussant aux yeux des autres. En vérité, ma bonne dame, je vous le conseille, ayez plus de soin de vous et de tout ce qui vous entoure, et soyez sûre que vous y trouverez une sorte de bien-être qui adoucira votre position.

Simon de Nantua aurait parlé plus longtemps, mais il n'était pas fâché de sortir de ce mauvais air; et, comme il s'aperçut que la pluie avait cessé, nous dîmes adieu à ces pauvres gens et nous continuâmes notre route.

CHAPITRE XX.

Simon de Nantua assiste de corps et d'âme à la fête du Roi.

Nous arrivâmes, le 25 d'août, vers les neuf heures du matin, dans un bourg assez considérable, où nous trouvâmes qu'il se faisait un grand mouvement. Le son de la cloche de la paroisse, la parure des habitans, leur empressement, la joie avec laquelle ils s'abordaient et se parlaient, tout nous annonçait qu'on s'apprêtait à célébrer la fête du Roi. Nous nous rendîmes à l'église avec tout le monde et nous assistâmes à l'office dont nous fûmes fort édifiés. Il était aisé de voir que les prières adressées au ciel pour le fils de saint Louis partaient véritablement du cœur. Le curé profita de cette circonstance, pour faire à ses paroissiens un sermon rempli de sagesse, dans lequel il leur parla beaucoup de la charité chrétienne.

« Jésus Christ, leur disait-il, vous or-
» donne de vous aimer comme des frères,
» de vous aider, de vous secourir les uns
» les autres, de plaindre les méchans sans

» les haïr, et de pardonner les offenses » qui vous sont faites. N'est-ce pas là ce » que vous recommande aussi cet excellent » Roi, pour lequel nous venons implo- » rer la protection divine? Que vous de- » mande-t-il? D'être unis, d'oublier toutes » vos petites divisions et les motifs qui » leur ont donné naissance, de ne plus son- » ger au passé et de vous embrasser tous, » comme les enfans d'un même père. Il » ne veut pas qu'il existe d'inimitié entre » ses sujets, et il vous donne lui même » l'exemple de cette vertu chrétienne qui » commande l'oubli des injures. Son » amour et sa sollicitude s'étendent éga- » lement sur vous tous. Il ne distingue pas » plusieurs sortes de Français : ceux qui » font encore cette coupable distinction » offensent Dieu et affligent le cœur du » Roi. C'est en son nom, mes chers parois- » siens, que je vous recommande aujour- » d'hui l'union et la charité. Cette vertu » sera pour vous une source de bonheur. » Quel est celui d'entre vous qui n'a pas » besoin d'indulgence et de pardon? Mais » quel droit y aurait-il de la part des » autres, s'il refusait lui-même d'être in- » dulgent et de pardonner! Malheur à

» qui laisse entrer dans son cœur la hainc
» et le désir de la vengeance ! Celui-là ne
» trouvera jamais d'amis; on le fuira
» comme un fléau. Soyez bons, charitables,
» et chacun vous aimera; chacun s'empres-
» sera de prendre votre défense, si vous
» êtes attaqués, parce qu'on vous saura dis-
» posés à prendre aussi celle des autres.
» Que sommes-nous ? Que pouvons-nous
» tous seuls ? N'avons-nous pas tous besoin
» les uns des autres? Que deviendrions-
» nous donc, si nous allions nous déchirer
» au lieu de nous entr'aider? Je ne vous
» parlerai pas, mes chers paroissiens, de
» l'amour et du respect que vous devez à
» votre roi légitime. Je connais vos senti-
» mens à cet égard, et la manière dont
» vous les exprimez aujourd'hui, a ren-
» du mes exhortations superflues... »

Je voudrais qu'il m'eût été possible de retenir le sermon du curé, pour vous le rapporter d'un bout à l'autre, car il renfermait beaucoup d'excellentes choses, que la circonstance lui avait inspirées. Il parla aussi de la légitimité, et il fit voir combien il est essentiel, pour le bonheur et la tranquillité de l'état, de s'attacher à ce principe. « Car enfin, disait-il, n'est-il pas

» vrai que, si la couronne ne revenait » pas de droit à quelqu'un, on se la dispu- » terait sans cesse, et nous ne verrions » que des révolutions, des batailles, du » sang répandu? Cela est bien aisé à com- » prendre. Mais si la couronne doit revenir » à quelqu'un, n'est-il pas naturel que ce » soit à l'héritier de celui qui en a porté le » fardeau et qui a rendu le peuple heu- » reux? Je dis qui en a porté le far- » deau, ajoutait le bon curé, car il ne faut » pas croire que ce soit une douceur que » de gouverner. Il n'y a pas de charge plus » difficile, plus pénible, et qui mérite » plus de reconnaissance de la part des » hommes, quand elle est bien remplie. »

En sortant de l'église, on se rendit sur la place du village, où l'on avait préparé une espèce de piédestal, destiné à recevoir le buste du Roi, dont on allait faire l'inauguration. Au-dessus du piédestal était disposé un dais de verdure soutenu par des guirlandes, et auquel était suspendue une couronne de fleurs. Ce fut M. le Maire, officier retiré et propriétaire du château voisin, qui fit lui-même cette inauguration. Le buste fut porté en procession tout autour du village, dont chaque maison était

décorée de feuillages et de drapeaux, et fut ensuite placé sur le piédestal, aux cris répétés par tous les paysans de VIVE LE ROI ! pendant ce temps-là, Simon de Nantua, qui ne trouvait pas l'occasion de parler, s'en dédommageait en criant aussi de toutes ses forces : VIVE LE ROI !

Après cette cérémonie, M. le Maire invita les villageois à se rendre dans la grande avenue du château, où devaient avoir lieu les courses à cheval et à pied. Le prix de la course à cheval était une montre et celui de la course à pied une tasse d'argent. Ce fut le même vainqueur qui obtint l'un et l'autre, et personne n'en fut jaloux, parce que c'était un garçon que sa douceur et ses bonnes qualités faisaient aimer généralement. Ce jeune homme était au comble de la joie, car ce jour était un bien beau jour pour lui. Il recevait en même temps, des mains de madame la baronne épouse du Maire, et les deux couronnes qu'il venait de remporter, et une jeune villageoise, qu'il aimait depuis longtemps et qui allait devenir sa femme.

Il avait existé quelque inimitié entre les familles de ces deux amans, et elles

s'étaient jusqu'alors refusées à les unir. La baronne ayant fait appeler les parens de l'un et de l'autre, leur avait dit : Pourquoi cette haine qui vous sépare et qui s'oppose au bonheur de vos enfans ? Allons, mes amis, le Roi ne veut pas qu'on se haïsse. Voici bientôt sa fête ; il faut qu'elle soit partout le jour de la réconciliation ; il faut que ce jour-là, vous consentiez à vous rapprocher et à unir vos enfans. Je me charge à cette condition de les doter. — Ils ne purent résister à la générosité de la baronne, et le consentement fut donné. Le jour de la Saint-Louis vint enfin combler tant de vœux. La jeune paysanne, vêtue d'une robe de mousseline blanche des fabriques de Tarrare, et parée du bouquet de fleurs d'oranger, fut présentée à son époux qui venait d'être proclamé vainqueur des courses. Madame la baronne prit elle même les mains des deux jeunes fiancés et les unit ensemble. Ce furent aussitôt des acclamations générales, et l'on n'entendait plus que, VIVE LE ROI ! *vive M. le Maire ! vive madame la baronne.*

Les jeux furent suivis par une danse joyeuse, qui eut lieu sur la place du village

en présence du buste du Roi. Les nouveaux fiancés ouvrirent le bal, et madame la baronne voulut leur faire l'honneur de danser à la même contredanse qu'eux. Rien ne troubla cette innocente allégresse. Un beau soleil avait éclairé cette journée de plaisir : lorsqu'il fut au moment de disparaître de l'horizon, ses derniers rayons s'arrêtèrent sur l'image du Roi qu'ils éclairèrent vivement. Le premier qui s'en aperçut le fit remarquer aux autres, et cette circonstance excita de nouvelles acclamations qui terminèrent la fête.

Nous venons de voir, me dit Simon de Nantua, un échantillon du spectacle qu'ont offert aujourd'hui toutes les villes et tous les villages du royaume. Heureux le prince, de qui le nom est un objet d'amour et de bénédictions, jusque dans les hameaux les plus obscurs de ses états !

CHAPITRE XXI.

Simon de Nantua explique à un nouveau juré la nature et l'importance de ses fonctions.

Le désir d'assister à la fête du Roi nous avait retenus toute la journée dans ce village, où nous ne connaissions personne et où nous ne savions à qui demander l'hospitalité. Elle nous fut offerte par un bon fermier, avec lequel Simon de Nantua avait causé quelques instans pendant la danse.

Lorsque nous fûmes à la ferme, Simon de Nantua dit à notre hôte : Qu'avez-vous donc, père Morin? vous paraissez préoccupé et je ne vous ai pas trouvé joyeux comme tout le monde.

LE FERMIER MORIN.

Vous avez bien vu, père Simon; j'ai quelque chose en effet qui me tourmente.

SIMON DE NANTUA.

Y a-t-il de l'indiscrétion à vous demander quoi?

LE FERMIER MORIN.

Pas du tout. Je suis appelé à être juré à la cour d'assises de Laon. C'est la première fois que cela m'arrive, et je vous avoue que je voudrais bien m'en dispenser.

SIMON DE NANTUA.

Vous en dispenser ! et pourquoi donc cela ? Premièrement, vous ne le pouvez pas ; ensuite, c'est un devoir auquel les honnêtes citoyens ne doivent pas désirer de se soustraire. Vous ne savez donc pas que le jugement par jury est une des prérogatives les plus précieuses que nous donne notre constitution. Je suppose que vous fussiez accusé injustement, ne seriez-vous pas bien aise d'être jugé par des hommes qui fussent vos égaux, qui ne pussent point être guidés par la passion, par l'intérêt, par la crainte, ni endormis par l'indifférence? Eh bien, comment pourriez-vous songer à refuser aux autres ce droit précieux que la loi leur accorde, et que vous réclameriez pour vous-même ? Si nous voulons conserver nos bonnes institutions, il faut nous soumettre aux devoirs qu'elles nous imposent.

LE FERMIER MORIN.

Mon Dieu, père Simon, vous avez bien raison : ce n'est pas le dérangement, ni la peine que je crains. Mais vous conviendrez que c'est une terrible chose que d'avoir en quelque sorte à disposer de la vie d'un homme. Aussi, pour mon compte je suis bien déterminé à absoudre tous ceux qui se présenteront.

SIMON DE NANTUA.

Ah ! oui, vous feriez là une belle chose, et votre conscience aurait lieu d'être fort tranquille ! Ce serait tout bonnement manquer à l'engagement que vous auriez contracté, trahir la confiance de la justice, et compromettre la société toute entière. Supposons, père Morin, que vous ayez ainsi sauvez la vie à un misérable, et qu'une fois rendu à la liberté, il commît de nouveaux crimes et assassinât encore quelques personnes, ne penseriez-vous pas être la véritable cause de ces malheurs ? Et votre conscience ne vous ferait-elle pas de terribles reproches ?

LE FERMIER MORIN.

Ce que vous dites là me semble vrai, père Simon. Mais alors comment donc

faire ? afin de ne pas s'exposer à cela, il faut donc les condamner tous ?

SIMON DE NANTUA.

Peste ! comme vous y allez ! ce serait bien une autre folie et pire que la première. Je vois que vous ne savez pas en quoi consistent les fonctions que vous aurez à remplir comme juré.

LE FERMIER MORIN.

Pas trop bien, à vous dire vrai.

SIMON DE NANTUA.

En ce cas, écoutez-moi : en vous asseyant au banc du jury, vous vous engagez d'abord à entendre les débats le plus attentivement possible, sans aucune prévention pour ou contre l'accusé, et à dire ensuite votre opinion en conscience. Vous devez donc prêter toute l'attention dont vous êtes capable, aux dépositions des témoins, aux discours de M. l'avocat-général, de MM. les défenseurs des accusés, et de M. le président. Vous n'aurez plus ensuite qu'à répondre aux questions qui vous seront faites par les juges, car ce n'est pas vous qui êtes chargé de rendre l'arrêt. On vous demandera

si l'accusé est coupable, s'il a été coupable avec ou sans préméditation, s'il est vrai que le crime a été accompagné de telle ou telle circonstance. A tout cela vous répondrez *oui* ou *non*. Si, d'après ce que vous aurez entendu, vous êtes convaincu que l'accusé soit coupable, vous le seriez vous-même beaucoup, comme je viens de le dire, en déclarant le contraire. Mais, si vous avez le moindre doute, si vous ne trouvez pas de motifs suffisans de conviction, vous devez répondre *non*, parce qu'il vaut bien mieux s'exposer à absoudre un coupable, que risquer de condamner un innocent. Alors quand vous aurez mis tous vos soins à rechercher la vérité, quel que soit le résultat de l'affaire, votre tâche est remplie et vous pouvez dormir tranquille. D'après vos déclarations, MM. les juges feront enfin l'application de la loi et prononceront l'arrêt par lequel l'accusé doit être condamné ou acquitté.

LE FERMIER MORIN.

J'entends bien ce que vous me dites, père Simon : mais tout cela n'empêche pas que ce ne soit une tâche fort inquiétante et fort pénible.

SIMON DE NANTUA.

Pénible, je n'en disconviens pas, mais je ne vois pas qu'elle puisse être inquiétante pour un honnête homme. Il ne faut y voir, mon cher M. Morin, qu'une mission honorable, que vous remplirez d'autant plus scrupuleusement, que vous en aurez mieux senti l'importance et redouté la difficulté. Écoutez tout avec attention, cherchez à démêler la vérité, sans demander l'avis des autres jurés, car c'est votre jugement seul qui doit vous guider, et ensuite, dites votre opinion, quelle qu'elle soit, sans crainte et sans faiblesse. Vous aurez ainsi rempli l'obligation que la loi vous impose, et vous n'aurez aucun reproche à vous faire.

LE FERMIER MORIN.

Vous me rassurez un peu, père Simon. Cependant, je sens que je ne me défendrai pas d'une grande émotion.

SIMON DE NANTUA.

Ce n'est pas là non plus ce que je vous dis; et l'on ne pourrait avoir qu'une fort mauvaise opinion de celui qui s'en irait juger son semblable comme on va à la

foire. Lorsqu'on se rend responsable de l'honneur et de la vie d'un homme, il y a de quoi se sentir ému ; mais il ne faut pas se laisser émouvoir au point de ne plus voir clair et de ne plus entendre, car alors on remplirait fort mal son ministère.

LE FERMIER MORIN.

Allons, père Simon, je tâcherai donc de suivre vos conseils, et je vous en remercie.

SIMON DE NANTUA.

N'oubliez pas surtout que vous allez remplir un devoir de la plus haute importance, et que le jugement par jury est un des plus grands bienfaits dont le roi nous ait assuré la jouissance, en nous donnant une constitution.

CHAPITRE XXII.

Bonne leçon donnée par Simon de Nantua à ceux qui croient aux revenans.

Nous étions dans les chemins de traverse, et fort éloignés de la grande route, lorsqu'un soir, ayant été surpris par la nuit, nous craignîmes de nous égarer en continuant de marcher jusqu'au prochain village. Simon de Nantua me proposa de nous arrêter dans une maison isolée, que nous apercevions à quelque distance. Nous nous y rendîmes et Simon de Nantua frappa à la porte. — Qui est là? dit une voix cassée, qui paraissait être celle d'une vieille femme. — Amis: ouvrez-nous. — Qui êtes-vous?—Des marchands forains qui demandent l'hospitalité.—Est-ce bien sûr?—Regardez plutôt par la fenêtre. La bonne femme regarda en effet, et redescendit nous ouvrir la porte.

Cette petite maison était habitée par un vieux paysan, sa femme et leur fils, qui pouvait avoir de vingt à vingt-cinq ans. — Bonsoir, mes braves gens, dit Simon de Nantua : pourrez-vous nous laisser passer la

nuit chez vous? nous craignons de nous égarer dans latraverse. — Bien volontiers, dit la vieille femme; vous paraissez être d'honnêtes personnes, et vous nous rassurerez un peu cette nuit.—Comment, nous vous rassurerons! —Oui, mais vous aurez bien peur vous-mêmes, je vous en avertis. — Que voulez-vous dire? —Vous verrez, vous verrez. — Mais quoi encore? est-ce qu'il y aurait des voleurs dans le pays? — Ah bien oui, des voleurs! — Mieux que des voleurs! Dites-nous donc quoi! — L'âme de M. Richard!

A ce mot, Simon de Nantua part d'un grand éclat de rire, et le voilà qui se tient le ventre à deux mains et qui rit de toutes ses forces. Ces bonnes gens, qui n'avaient rien moins qu'envie d'en faire autant, sont épouvantésdela convulsion du père Simon; et peu s'en faut qu'ils ne s'imaginent que son gros corps soit aussi l'âme de M. Richard, qui vient se moquer d'eux. — N'ayez pas peur, leur dis-je, n'ayez pas peur. Vous voyez bien qu'il n'a pas l'air d'une âme. Mais expliquez-nous donc ce que c'est que celle dont vous venez de parler. — Je m'en vas vous le dire : Il y avait dans le pays un bourgeois qui s'appelait M. Richard, et qui

faisait beaucoup de bien à tous les malheureux. Quand il est mort, il y a deux mois, ç'a été une désolation générale. On lui a fait un bel enterrement, et tout le monde a fait dire des messes. Nous sommes si pauvres que nous n'avons pas pu en faire dire, et nous en avons été bien fâchés. Nous ne possédons qu'une petite terre, et ce petit jardin que vous avez pu voir. Mais cependant nous aurions beaucoup mieux fait de faire dire des messes pour M. Richard, qui nous avait tant obligés. Son âme est indignée contre nous, et, depuis que nous avons fait la moisson, elle revient toutes les nuits battre le blé et en emporter le plus qu'elle peut, pour le donner aux pauvres.

Simon de Nantua était en gaieté et continuait toujours de rire, au grand scandale de nos hôtes. Cependant il dit enfin : Et comment savez-vous que c'est l'âme de M. Richard qui vient prendre votre blé? — Comment nous le savons! est-ce que nous ne l'entendons pas battre toutes les nuits? Et puis elle nous a parlé, elle nous a dit tout ce que je viens de vous répéter. — Eh! mes braves gens, vous avez la bonté de la croire ainsi sur parole! Comment ce

grand nigaud n'a-t-il pas été la voir de plus près, pour s'assurer de ce que cela voulait dire? — Ah! bien oui, dit le jeune paysan, pour me faire emporter avec le blé! Non pas, non pas, pas si bête. — Ah ça! mais vous avez donc tous perdu la tête pour croire que les morts reviennent ainsi! s'écrie Simon de Nantua. Ce que vous prenez là pour un revenant est un voleur, qui compte apparemment beaucoup sur votre poltronnerie, puisqu'il vient battre votre blé jusque chez vous. — Sur notre poltronnerie! Eh bien! en tout cas, nous ne sommes pas les seuls poltrons; car le voisin Mathieu, à qui nous avons parlé de cela, n'a jamais osé venir passer la nuit ici pour s'en assurer. — Le voisin Mathieu n'a pas voulu venir passer la nuit ici? Voulez-vous parier que c'est lui qui bat le blé? — Je vous dis que c'est le revenant de M. Richard. — Eh! encore un coup, je vous dis que vous êtes des fous, et que les morts ne reviennent pas. Avez-vous un fusil dans votre maison? — Oui. — C'est bon, donnez le moi, et nous saurons bientôt ce qui en est.

Simon de Nantua charge le fusil, et nous allons tous deux nous mettre en embus-

cade dans l'angle de la maison, tandis que nos trois hôtes étaient tremblans et nous regardaient comme perdus. Vers les onze heures, nous voyons arriver un homme revêtu d'une chemise par-dessus ses habits, et coiffé d'un grand bonnet de papier blanc. Il détache quelques gerbes d'une meule, les étend sur le sol, et commence en effet à battre le blé. Au moment où il nous tournait le dos, nous nous approchons tout doucement le plus près possible. Simon de Nantua tire un coup de fusil en l'air. L'âme épouvantée pousse un grand cri et tombe sur son dos plus morte que vive. Nous nous élançons, nous saisissons le drôle avant qu'il soit revenu de sa frayeur, et nous l'amenons à la maison. Tenez, tenez, dit Simon de Nantua, voilà votre revenant qui est au moins aussi tremblant que vous. — Ah ! c'est le voisin Mathieu ! — C'est lui ? Eh bien, que vous avais-je dit ? Croirez-vous encore aux revenans ? Et vous, grand nigaud, si vous aviez fait, il y a quinze jours, ce que je viens de faire aujourd'hui, vous auriez encore tout le blé que ce coquin vous a volé. Voilà ce que c'est que la superstition et la poltronnerie. La superstition rend aveugle et la poltronnerie rend perclus. Ce

ne sont pas les morts dont il faut se défier, mais bien les vivans. C'est un honteux et vilain mal que la peur. Allez voir de près ce qui vous effraie, et le plus souvent vous rirez vous-même de votre frayeur. Quant à vous, voisin Mathieu, si vous n'avez pas envie d'être livré à la justice, vous rendrez dès demain tout le blé que vous avez volé, plus une somme d'argent, avec laquelle ces bonnes gens puissent faire dire des messes pour leur bienfaiteur. Vous méritez cette punition de toute manière, et surtout pour avoir fait servir à votre mauvaise action la mémoire d'un homme qui n'est plus. C'est un crime que de manquer de respect aux morts.

Le voisin Mathieu demanda grâce, et promit tout ce qu'on exigea de lui. Nous le renvoyâmes honteux et confus, et chacun dormit tranquille, jusqu'au lendemain matin, que nous nous remîmes en route, après avoir reçu les remercîmens de nos hôtes et leur promesse de ne plus croire aux revenans ni aux lutins.

CHAPITRE XXIII.

Simon de Nantua encourage au travail des bergers indolens et paresseux.

Lorsque nous fûmes à quelque distance de la maison, Simon de Nantua me dit: pensez-vous que ces gens-là soient guéris et qu'ils ne croient plus aux revenans? — Mais, répondis-je, il me semble qu'ils viennent de recevoir une assez bonne leçon pour cela. — Eh! bien, vous vous trompez, mon cher compagnon. Il n'est pas de mal plus difficile à guérir que la peur, et je suis certain que rien ne serait plus aisé que de faire voir encore à ceux-ci des âmes et des fantômes. — C'est pourtant, repris-je, une chose bien honteuse et bien affligeante, que de voir régner encore de semblables superstitions, dans le siècle où nous sommes. — Sans doute, cela fait pitié; et cependant elles se transmettent de père en fils, dans les familles qui négligent l'éducation de leurs enfans. Voyez comme ces pauvres gens ont hébêté et terrifié leur grand imbécille de fils; il a l'imagination remplie de ses fantômes et

de ses revenans, et je suis sûr que, grand et fort comme il est, il n'oserait cependant pas faire quatre pas tout seul dans l'obscurité. Je voudrais bien qu'il fût possible de persuader aux parens de ne jamais effrayer leurs enfans, et de ne point employer un moyen si dangereux, soit pour les punir, soit pour les rendre dociles. Il est probable que si l'on interrogeait la plupart des épileptiques, des personnes sujettes à la danse de Saint-Guy, de celles qui ont le cauchemar la nuit, elles vous répondraient que cela vient de ce qu'on leur a fait peur dans leur enfance. — Ce que vous dites là est très-vrai, père Simon, lui répondis-je. On pourrait même ajouter que ces terreurs faites aux enfans, sont quelquefois capables de causer immédiatement la mort. J'ai lu, il y a quelque temps, dans les journaux, une anecdote terrible. Un pauvre enfant, que sa bonne coucha en le menaçant de le faire emporter par *Croquemitaine*, fut frappé d'une frayeur si grande, qu'une heure après, lorsque sa bonne vint voir s'il était endormi, le petit malheureux n'existait plus. — Oh! mon Dieu, reprit Simon de Nantua, si l'on savait tous les maux que peut causer la peur, et combien

elle rend un homme petit et faible, on ne s'exposerait pas si légèrement à faire des poltrons de ses enfans.

Tout en causant ainsi, nous arrivâmes dans un endroit où il y avait des bergers qui gardaient des moutons. Tandis que le troupeau paissait au milieu du chaume, les deux jeunes bergers, dont le plus âgé pouvait avoir dix-sept ans, étaient étendus sous un arbre et paraissaient sommeiller à moitié. Simon de Nantua s'approcha d'eux et leur dit : Il me paraît, mes amis, que vous ne craignez pas que le loup emporte vos moutons, et que vous dormez tranquilles. — Ah ! il n'y a pas de danger, dit l'aîné des deux, le loup ne vient pas par ici, et puis le chien nous avertirait. — A la bonne heure, dit Simon de Nantua. Mais malgré cela, ne pourriez-vous pas employer votre temps d'une manière plus utile pour vous? Vous avez bien assez de la nuit pour dormir. Pendant que vous êtes à garder votre troupeau qui ne vous occupe pas beaucoup, il y a toutes sortes de choses que vous pourriez faire. — Et quoi donc monsieur le marchand? — Mais d'abord, si vous saviez lire, vous pourriez consacrer quelques heures à vous instruire de choses

utiles. Il y a des livres qui vous apprendraient comment il faut avoir soin des bestiaux pour en tirer le plus grand parti possible. Quand vous sauriez cela et que vous auriez augmenté le revenu de votre maître, il vous paierait davantage. Ensuite, vous pourriez encore vous occuper à de petits travaux dont vous retireriez du profit. J'ai vu des bergers comme vous qui, tout en gardant leurs troupeaux, au lieu de dormir comme des fainéans sous un arbre, passaient leur temps à natter de la paille pour en faire des chapeaux, et qui vendaient cela très-bien. Tenez, par exemple, si vous en aviez fait autant, je pourrais en passant vous acheter votre ouvrage, et ce serait autant de gagné pour vous. Il y en a d'autres qui sont adroits, qui s'amusent à faire des jouets d'enfans, et cela se vend bien à la ville. Enfin, quand on a de l'intelligence et de la bonne volonté, on tire parti de tout. Mais celui qui s'endort sans prévoyance se réveille sans ressources. Si vous continuez comme vous le faites; vous garderez toute votre vie le troupeau d'autrui; si vous faites comme je vous dis, vous garderez quelque jour le vôtre. Cela est bien différent, n'est-ce pas? Mais c'est

qu'il est bien différent aussi de travailler ou de ne rien faire. Vous êtes jeunes, et vous n'avez pas des bras et des mains pour ne point vous en servir. Vous deviendrez vieux : il ne faut pas se mettre dans le cas de dire : « Pourquoi n'ai-je pas fait cela ! » Croyez-moi, mes amis, changez de manière, et dans quelques années d'ici vous direz : Par ma foi, le père Simon de Nantua nous avait donné là un bon avis, et nous avons bien fait de l'écouter et de le suivre.

CHAPITRE XXIV.

Sages conseils que donne Simon de Nantua à des électeurs qui se rendent à l'assemblée électorale.

Nous arrivâmes le jour suivant dans une grosse ferme, où Simon de Nantua s'arrêta, pour voir si l'on n'avait besoin d'aucun objet de son commerce. C'était l'heure du dîner. Le fermier avait à sa table deux de ses amis. Aussitôt qu'il nous aperçut : Eh ! parbleu ! Messieurs, dit-il aux convives, voici un homme qui ne sera pas de trop, et qui pourra nous donner quelques avis utiles. Bonjour, père

Simon ; comment cela va-t-il depuis l'année passée ? Vous allez dîner avec nous, et vous nous direz votre sentiment sur une affaire qui nous occupe. — Avec plaisir, M. Giraud ; vous savez que je ne me fais pas prier pour cela. Voyons, de quoi s'agit-il ? Dites-moi d'abord votre affaire.

LE FERMIER GIRAUD.

Il faut que vous sachiez, père Simon, que voici le temps des élections. Ces Messieurs que vous voyez et moi, nous payons plus de cent écus de contributions, et, par conséquent, nous sommes électeurs. Nous devons nous rendre, ces jours-ci, à l'assemblée électorale, et nous étions là à discuter ce que nous y ferions.

SIMON DE NANTUA.

Eh bien ! quelle sorte de personnes comptez-vous nommer ?

UN AUTRE FERMIER.

C'est précisément ce que nous n'avons pas encore arrêté. Voilà des listes qu'on nous a envoyées nous ne savons d'où ; et, ma foi, nous ne connaissons pas du tout ces noms-là.

SIMON DE NANTUA.

Et qu'avez-vous besoin de vous inquiéter de ces listes, et de gens que vous ne connaissez point? Vous connaissez les gens de votre pays, voilà tout ce qu'il vous faut. Vous devez savoir, parmi les propriétaires qui paient mille francs de contributions, quels sont ceux qui méritent le mieux votre confiance.

LE FERMIER GIRAUD.

Certainement : vous avez raison, père Simon; c'est aussi ce que je pensais : nous n'avons que faire de charger de nos intérêts des hommes dont nous n'avons jamais entendu parler.

UN AUTRE FERMIER.

Moi, je trouvais que nous ne ferions pas mal de donner nos voix à M. Legrand : c'est un acquéreur de biens nationaux, et ce serait une sûreté de plus pour nous.

SIMON DE NANTUA.

Oh! si vous n'avez pas d'autre motif que celui-là, il ne signifie rien du tout, attendu que ce qui doit vous tranquilliser tout-à-fait sur ce point, c'est la charte con-

stitutionnelle, qui a consacré toutes les ventes, et sur laquelle on ne peut jamais revenir. Voulez-vous que je vous dise quels sont les hommes que vous devez chercher à nommer? Si vous avez dans le pays quelque bon propriétaire qui soit connu pour aimer sa patrie, la constitution et le Roi, qui ait montré de la fermeté dans les temps difficiles, qui ait fait du bien aux habitans malheureux, qui soit d'un caractère sage et paisible, qui passe pour avoir un esprit éclairé; c'est celui-là qu'il faut charger de vos intérêts, parce que vous serez sûrs qu'il les défendra bien. Savez-vous que c'est un beau droit que la constitution vous donne, que celui de nommer ainsi vous-mêmes les hommes qui doivent faire les lois auxquelles vous devrez obéir? Cela vous assure que les impôts ne seront jamais plus forts que les besoins de l'état ne l'exigeront, et qu'ils n'excèderont pas vos moyens. Il y a des gens qui négligent d'aller à l'assemblée électorale user de ce droit précieux. Ces gens-là sont des citoyens fort indifférens au bien général et à leurs propres intérêts. Je vois avec plaisir que vous n'êtes pas de ce nombre, Messieurs, et que vous songez

sérieusement à cette affaire imprtante. Mais, comme je viens de vous le dire, il faut faire de bons choix, cela est bien essentiel. Il se faut garder, par exemple, de nommer de ces têtes turbulentes qui ne trouvent leur bien-être que dans l'agitation et dans un continuel mouvement. Les insoucians ne valent rien non plus; car les fonctions de député exigent du zèle, de l'attention et du patriotisme. Je vous répète ici ce que je disais l'année dernière à mes compatriotes de Nantua : Allez, mes amis, allez à l'assemblée électorale; c'est un devoir pour tous les citoyens que la loi y appelle. Mais prenez bien garde à ce que vous y ferez. Ne vous laissez influencer ni à gauche, ni à droite. Vous devez savoir, mieux que les autres, ce que vous voulez; vous avez des yeux et des oreilles pour connaître les gens; ainsi, faites d'après ce que vous aurez vu et entendu par vous-mêmes. Que vous faut-il pour défendre vos droits? Des hommes qui connaissent bien vos moyens et vos besoins; des hommes qui vous soient dévoués, et qui ne sacrifient point vos intérêts aux leurs. Choisissez ceux-là, et vous aurez rendu service à vous et au

Roi; car ce Roi ne veut que votre bien, et fait consister son bonheur à vous rendre heureux. Il vous a donné une constitution, et il vous a dit : Voilà vos droits, connaissez-les et conservez-les; voilà vos devoirs, connaissez-les et observez-les. Tout est là-dedans : c'est à cela que nous devons nous attacher. Lorsque tous les Français connaîtront la constitution de leur pays, pour l'aimer et la défendre, c'est alors que nous serons grands et forts.

LE FERMIER GIRAUD.

Voilà qui est bien dit, père Simon, et nous pensons tous comme vous. Je savais bien qu'il nous donnerait quelques bonavis. Il y a long-temps que nous nous cons naissons, et nous en avons assez vu depuis ce temps-là, Dieu merci.

SIMON DE NANTUA.

Oui vraiment, nous en avons vu, et tout cela a dû nous apprendre qu'il faut être sages et faire tous les sacrifices possibles pour conserver une tranquillité précieuse. N'est-il pas vrai, Messieurs?

LE FERMIER GIRAUD.

Ah! vous avez bien raison. Tenez, mes amis, d'après tout ce que nous a dit le pere

Simon, je serais d'avis que nous donnassions nos voix à M. G...

UN AUTRE FERMIER.

C'est justement ce que j'allais vous proposer.

LE TROISIÈME FERMIER.

Va pour M. G... ; c'est un homme qui passe pour avoir du mérite, et nous sommes sûrs que c'est un honnête homme.

LE FERMIER GIRAUD.

Ma foi, père Simon, je suis fâché que vous ne soyez pas imposé à mille francs ; c'est à vous que j'aurais donné ma voix.

SIMON DE NANTUA.

Eh bien ! en tout cas, je puis vous assurer que vous ne l'auriez pas donnée à un mauvais Français.

CHAPITRE XXV.

Réflexions du compagnon de Simon de Nantua, sur le respect dû aux monumens publics.

Je vous ai fait attendre long-temps, mes chers lecteurs, pour arriver à Amiens. Nous voici enfin dans le chef-lieu du département de la Somme, et logés dans une maison où il y avait une espèce de traiteur au rez-de-chaussée. Pendant que Simon de Nantua fit ses petites courses, j'allai visiter la ville que je ne connaissais pas. J'eus le temps, avant l'heure à laquelle nous devions nous retrouver avec mon compagnon, de voir la cathédrale; dont j'avais entendu parler comme d'un magnifique monument. Je restai long-temps à contempler ce bel édifice, si parfaitement conservé, et qui n'a pas souffert la plus légère insulte à l'époque où l'on détruisait tant de belles choses. Ce spectacle fit naître en moi une suite de réflexions, qui me conduisirent à concevoir une opinion très-favorable de la sagesse des habitans d'Amiens. Autant il me paraît affligeant de voir mutiler les monu-

mens publics, qui sont des propriétés nationales, autant il me semble honorable et digne d'un peuple éclairé, de respecter et de préserver de toute espèce d'outrages ces mêmes monumens, qui attestent à la fois la gloire, la richesse et le génie d'une nation. Si les ravages causés par le temps offrent un triste spectacle, il s'y mêle du moins quelque chose de sublime et d'imposant, qui fait que l'on aime encore à le contempler; mais la destruction produite par la main des hommes n'a rien de beau; tout est hideux en elle. N'est-ce pas assez que le temps sape nos œuvres fragiles, et devons-nous seconder ses efforts destructeurs? Mettons bien plutôt tous nos soins à réparer le mal que font ses coups, à mesure qu'il les porte. Tandis que de nouveaux témoins s'élèvent pour perpétuer le souvenir du génie de notre âge, honorons, respectons, conservons les antiques témoins de celui de nos peres, de qui la gloire est notre héritage. Notre pays est riche en monumens de magnificence nationale et d'utilité publique. Les étrangers viennent admirer ces belles propriétés, et rendre hommage au peuple qui les a créées. Elles nous ont valu l'admi-

ration du monde et jusqu'à celle de nos ennemis. Que penseraient-ils de nous, s'ils nous les voyaient dédaigner, abandonner, mutiler même? Que chaque citoyen veille donc à la conservation des monumens de son pays et de toutes les richesses publiques; qu'il seconde, par sa vigilance, celle de l'autorité protectrice; mais qu'il donne surtout l'exemple d'un honorable respect pour tout ce qui appartient à l'état. Que les routes qui établissent une précieuse communication entre les divers points du royaume, soient entretenues avec exactitude; que les habitans des campagnes ne craignent pas de consacrer quelques instans à ces travaux d'une utilité générale, et dont ils doivent eux-mêmes recueillir le fruit; que les canaux qui unissent nos rivières, et dont le commerce retire un si grand avantage, soient l'objet d'un soin spécial; que tout ce qui est beau, grand et utile enfin, devienne inviolable, et placé sous la sauvegarde du respect et du zèle public, aussi-bien que sous celle des lois. Cette réunion de volontés pour le bien général serait sans doute un des plus beaux et des plus nobles

caractères qui pussent distinguer une nation généreuse et éclairée.

En me livrant à de semblables réflexions, j'étais insensiblement revenu sur mes pas, et je me retrouvai à l'auberge, au moment où Simon de Nantua venait d'y rentrer aussi.

CHAPITRE XXVI.

Simon de Nantua ferme la bouche à des gens qui s'occupaient à médire, et leur raconte une histoire.

La table d'hôte du traiteur était servie pour le dîner. On se mit à causer, lorsque l'on fut assis, et il paraît que nos convives connaissaient beaucoup de personnes d'Amiens, car ils commencèrent à médire du tiers et du quart, d'une manière impitoyable. Pour peu que cela eût duré, nous eussions été mis au fait de la chronique scandaleuse de toute la ville. Plus on maltraitait quelqu'un et plus toute la table riait; à l'exception de Simon de Nantua, qui fronçait son sourcil blanc, ce qui lui arrive quand il commence à s'impatienter.

Messieurs, dit-il enfin, voulez-vous que je vous raconte aussi une histoire?

A cette proposition subite, toute l'assemblée, qui ne l'avait point encore entendu parler se regarda avec étonnement, et l'on fit silence pour l'écouter.

HISTOIRE DU PÈRE PARADIS.

Il y avait dans mon pays, dit Simon de Nantua, un bon homme qu'on appelait le père Paradis. Ce bon homme, qui était fort charitable, ne pouvait pas souffrir que l'on dît du mal des autres, et, pendant longtemps, il avait mis un grand zèle à prendre la défense des absens dont il entendait médire. Il trouvait que la médisance était une vilaine chose et fort dangereuse, et il disait : « Que sais-je si les gens, qui parlent ainsi des autres devant moi, ne parlent pas de même de moi devant les autres? On ne peut jamais se fier à un médisant, parce que c'est un homme pour qui rien n'est sacré et qui n'est l'ami de personne. Il est bien fâcheux que ceux qui ont cette manie rencontrent des gens qui les écoutent et qui trouvent plaisant ce qu'ils disent. » Mais le père Paradis avait beau penser et dire tout cela, il n'y avait pas moins toujours des médisans qui trouvaient

des auditeurs. Or, comme il était très-affligé de cela et de ce que tout ce qu'il disait était des paroles perdues, il prit le parti, toutes les fois qu'il entendait parler mal de quelqu'un, de se taire et de baisser les yeux, comme s'il eût dormi. Au bout d'un certain temps, il finit, dans ce même cas, par s'endormir tout-à-fait. Cela était connu partout, et le sommeil du père Paradis avait passé en proverbe, si bien que, lorsqu'on entendait tenir un discours médisant, on disait : *Voilà pour faire dormir le père Paradis.*

Un jour donc il arriva que le curé de la paroisse fit un sermon sur l'Évangile, dans lequel il est dit : Que le diable tenta Notre Seigneur, et lui offrit de lui donner tout ce qu'il pouvait apercevoir de dessus la montagne, s'il voulait consentir à fléchir les genoux devant le tentateur. En sortant de l'église, plusieurs personnes s'étaient réunies, assises sous un arbre, pour causer ensemble, et le père Paradis était parmi elles. On parlait du sermon que venait de faire M. le curé, et voilà un homme qui dit : « Il fallait que Satan fut bien bête de s'adresser à Notre Seigneur pour le tenter. Tout ce que Satan offrait appartenait à

Notre Seigneur et non pas à lui ; il devait bien penser que cela ne tenterait pas le bon Dieu, et que le bon Dieu ne se laisse pas tromper. » Tout le monde trouva la réflexion fort juste, et chacun disait : « Oui, il fallait que Satan fût bien bête. » Le père Paradis ne disait mot, baissait les yeux, et était déjà tout près de s'endormir. Celui qui avait parlé le premier le tire par le bras, en lui demandant : « Et vous, père Paradis qu'en pensez-vous? n'est-il pas vrai que Satan était bien bête ? — Eh! mais, répond le père Paradis en se frottant les yeux, qui vous a dit cela ? il ne savait peut-être pas qu'il s'adressât à Notre Seigneur. — Allons, s'écrie toute l'assemblée, voilà le père Paradis qui prend aussi la défense du diable ! — Eh ! aussi, dit le bon homme, pourquoi médire de lui? vous médiriez tout de même d'un ange, si l'occasion s'en présentait, car vous avez des langues qui ne respectent rien. »

Simon de Nantua se tut et prit toute l'attitude d'un second père Paradis. Les convives, qui avaient bien compris ce que voulait dire son histoire, se regardèrent les uns les autres un moment en silence, comme s'ils eussent été retenus par une

sorte de honte. La conversation recommença ensuite, mais sur d'autres sujets. On s'abstint de médire tout le temps que nous fûmes là ; mais je pense bien qu'on s'en dédommagea, aussitôt après notre départ, car la médisance est un de ces vices dont la cure est des plus difficiles.

CHAPITRE XXVII.

Simon de Nantua harangue le peuple, sur la nécessité de payer exactement les impôts.

Le premier endroit où nous nous arrêtâmes, après avoir quitté Amiens, est une petite ville dont je ne veux pas dire le nom, parce que je profite de la leçon que vient de nous donner le père Paradis, dans le chapitre précédent. Nous traversions la principale rue de cette petite ville, lorsque nous vîmes beaucoup de gens qui se pressaient autour d'une affiche nouvellement posée. Comme tant de monde ne pouvait pas en approcher à la fois, et que chacun était impatient de savoir ce qu'elle annonçait, on pria celui qui en était le plus proche de la lire à haute voix. Nous nous arrê-

tâmes pour écouter aussi, et nous entendîmes ces paroles :

Le maire de la commune de..... prévient les habitans de cette ville, que plusieurs d'entre eux ayant négligé d'acquitter le montant de leurs contributions, il leur est accordé, pour effectuer ce paiement, un délai de quinze jours, passé lequel, ceux qui ne se seront point mis en règle seront poursuivis conformément aux lois.

A ces mots, il se fit un petit murmure dans l'assemblée, et il fut aisé de voir la mauvaise humeur qui se peignit sur tous les visages. On put même entendre quelques voix qui disaient : *Au diable! je ne peux pas. Je n'ai que ce qu'il me faut. Le pain est trop cher.* Simon de Nantua ne put y tenir, et, après avoir fait signe qu'il voulait parler, il tint au peuple le discours suivant.

Oh ! oh ! mes amis, voilà une drôle de chose et que je n'ai vue encore nulle part. Vous ne voulez pas payer vos contributions! Eh bien ! qu'on en fasse autant partout, et nous serons bientôt jolis garçons. Si vous avez envie de faire rire ceux qui nous veulent du mal, vous vous y prenez à merveille. Il n'y a que de mauvais citoyens et

de malhonnêtes gens, qui puissent refuser de payer les contributions. Oui, de mauvais citoyens, puisqu'ils ne songent pas aux besoins de leur pays : oui, de malhonnêtes gens, parce qu'ils manqent à un engagemént qu'ils ont eux-mêmes contracté. Ce que je dis a l'air de vous étonner! cela est pourtant vrai. N'avez-vous pas nommé des députés à qui vous avez donné votre confiance pour défendre vos intérêts? N'avez-vous pas pris l'engagement de trouver bon et d'avouer ce qu'ils feraient en votre nom? Eh bien! qui a consenti les impôts? ce sont vos députés, parce qu'ils ont vu que cela était nécessaire et que l'état en avait absolument besoin. Et maintenant vous refusez de payer! Vous désobéissez à la loi qui a été faite par ceux que vous avez vous-mêmes chargés de ce soin! Vous voyez bien que cela n'est ni sage, ni honnête, ni raisonnable. Oh! si le gouvernement vous imposait des taxes arbitraires, je vous pardonnerais de murmurer. Mais le gouvernement ne le fait pas, et ne pourrait pas le faire. La charte constitutionnelle est là, qui assure vos droits et vos propriétés. Mais, pour qu'elle les assure toujours, il faut que vous commenciez par lui obéir

vous-mêmes. Voulez-vous faire dire aux étrangers, que vous n'êtes pas dignes d'avoir une constitution libre et de bonnes lois, parce que vous ne savez pas vous soumettre à ce qu'elles vous imposent? Allons donc : vous ne pouvez pas oublier à ce point que vous êtes Français. Vous me direz que les temps sont durs, que vous avez beaucoup souffert. Je sais tout cela ; mais pour arriver à un meilleur état de choses, il faut se résigner à souffrir encore quelque temps avec courage. Quand vous aurez murmure et que vous vous serez bien agités, à quoi tout cela vous aura-t-il conduits? à avoir perdu beaucoup de temps ; et il ne faudra pas moins payer au bout, car celui qui parle au nom de la loi est toujours plus fort que celui qui la méconnaît. Ce temps perdu vous coûtera plus cher que les contributions, car on regagne l'argent et le temps ne se regagne pas. Il le faut économiser plus encore que sa bourse. Le travail et l'industrie sont les seuls vrais remèdes à la misère; et quiconque est industrieux et laborieux n'a pas à craindre la disette. Ce n'est point en vous désespérant que vous vous tirerez d'embarras, car le désespoir augmente les dettes, et le tra-

vail les paie. Celui qui se lèvera le premier sera le premier acquitté. Ayez confiance en Dieu qui vous aidera, mes amis ; soyez soumis à la loi et au Roi ; travaillez avec ardeur et vivez avec une sage économie. Vous verrez bientôt que vos charges ne sont pas si lourdes que vous le pensez, et que vous avez plus de force qu'il n'en faut pour les porter. Quand vous aurez payé vos dettes, vous serez riches. Le vrai pauvre est celui qui dit : « Tout ce que j'ai n'est pas à moi. » Celui qui ne doit rien marche la tête haute, va partout et regarde tout le monde sans baisser les yeux. Il ne faut pas grand'chose pour cela, car l'homme qui donne deux sous de son bien est plus riche que celui qui emprunte dix mille francs. Il ne suffit pas de savoir comment on gagne, il faut savoir aussi comme on ménage. Car il n'y a pas de petites dépenses, quand elles ne sont pas nécessaires. On dit : ce n'est presque rien, je puis dépenser cela. Non : c'est que vous ne songez pas qu'un peu répété souvent fait beaucoup. Le trou a beau être petit, si le vin passe, le tonneau se vide. Voilà ce que c'est : si vous aviez pensé à tout cela, vous auriez la somme toute prête pour

votre douzième, et vous ne murmureriez pas pour donner à votre pays ce qu'il vous demande. La patrie est votre mère, elle vous a nourris et élevés, elle vous protége et vous défend; elle a le droit d'exiger vos secours, et ceux qui les lui refusent sont des enfans ingrats, qui ne méritent pas d'être heureux et que le ciel ne bénira pas. Voilà ce que j'avais à vous dire, mes amis: croyez-moi; j'ai vu bien du pays et bien du temps, et je n'ai jamais trouvé que l'on gagnât quelque chose à être rebelle et séditieux.

Cette harangue, que Simon de Nantua avait prononcée avec chaleur et pourtant avec sa bonhomie ordinaire, parut faire une vive impression sur le peuple, qui se sépara tranquillement et ne murmura plus. Tels sont, en toutes circonstances, l'ascendant et la supériorité de celui qui parle au nom de la religion et des lois.

CHAPITRE XXVIII.

Simon de Nantua s'élève contre le manque de respect pour les morts.

Nous nous dirigions du côté d'Elbœuf, où Simon de Nantua voulait renouveler sa provision de draps. En passant dans un village, nous rencontrâmes un enterrement. Il était suivi par beaucoup de paysans et, entre autres, par deux jeunes hommes en deuil, qui versaient des larmes et qui nous parurent être les enfans du défunt. Nous nous arrêtâmes, et nous ôtâmes respectueusement nos chapeaux, pendant que le convoi passait pour se rendre à l'église. Simon de Nantua voulut savoir quel était celui qu'on portait en terre et s'adressa, pour le demander, à un homme qui marchait à côté du cortége, son chapeau sur la tête. — C'est un fermier de la commune, dont la mort n'est pas une grande perte, dit le paysan. — Il me semble pourtant, reprit Simon de Nantua, qu'il est regretté et qu'il avait des amis, car voilà bien du monde à son enterrement. — C'est possible, mais, pour mon compte, je n'y

ai pas de regret. C'était un vilain homme, avec lequel j'étais en procès. Sa mort va me donner du répit, parce que ses enfans sont mineurs et que les affaires n'iront pas vite. — Ah! c'est pour cela que vous vous réjouissez de la mort de cet homme et que vous n'ôtez pas votre chapeau dans ce moment, comme font tous les autres. Tenez, mon ami, ceci ne me donne pas une bonne opinion du droit que vous pouvez avoir dans le procès dont vous parlez; et, quand on le saura, cela pourra bien vous faire quelque tort dans l'esprit de vos juges. C'est une grande lâcheté que d'attaquer la mémoire des morts, car ils ne peuvent se défendre, ni se justifier. De tout temps ç'a été un devoir sacré de rendre les derniers honneurs à ceux qui ne sont plus, lors même qu'ils ont été nos ennemis. Celui qui manque à ce devoir n'a pas une âme très-élevée, ni un trop bon cœur. J'ai bien envie de croire que vous avez moins d'amis dans le village que n'en avait le défunt, et que vous n'y jouissez pas d'une grande considération. — C'est possible, dit le paysan de mauvaise humeur, chacun fait comme il l'entend. — A la bonne heure, ajouta Si-

mon de Nantua, et chacun aussi est estimé selon ce qu'il fait.

Nous nous éloignâmes après ces mots, et nous continuâmes de causer, Simon de Nantua et moi. Je voudrais bien, me dit-il, voir disparaître parmi nous toute trace d'irrévérence dans les funérailles. Il existe encore, dans certains cantons de la France, des usages barbares, qui seraient dignes tout au plus d'une nation sauvage. En parcourant les montagnes des départemens du Rhône et de la Loire, je me suis trouvé un jour dans un village où l'on enterrait un habitant. Les funérailles eurent lieu assez convenablement, si ce n'est d'abord que, pour la bière, on avait fait l'économie de deux planches, dont l'absence laissait apercevoir de chaque côté le corps mal enseveli du défunt. Lorsqu'on descendit ensuite le cercueil dans la fosse, elle se trouva un peu trop petite, et je détournai les yeux avec horreur, en voyant un fossoyeur descendre dans ce trou, sauter sur la bière, et lui donner de grands coups de pieds pour la faire entrer de force. Mais tout cela n'était rien. A peine la cérémonie fut-elle terminée, que les assistans se rendirent en foule au cabaret, pour y boire

à la santé du mort. Son fils aîné fut contraint d'y aller avec tout le monde, d'être témoin d'une espèce d'orgie et de boire aussi, en pleurant, à la santé de son père. Un spectacle si scandaleux me révolta à tel point, que je ne fus pas le maître de cacher l'horreur qu'il m'inspirait, et que je dis tout bonnement ce que j'en pensais, comme vous savez que cela m'arrive souvent. Chacun se mit à rire de mon indignation, à l'exception du malheureux jeune homme, de qui les regards semblaient me remercier de la compassion que je montrais pour son supplice. Un vieillard plus sage et plus raisonnable que les autres s'approcha de moi et me dit : « Que voulez-vous ? c'est un usage qui a toujours existé dans le pays. C'est la famille du mort qui paie tous ces frais-là, et si elle s'y refusait, ce refus serait regardé comme un outrage à la mémoire de celui qu'elle vient de perdre. » Voilà, lui répondis-je, une singulière façon de montrer son respect pour un mort, que de s'enivrer sur sa tombe ! Cet usage a beau être ancien, il n'en est pas moins révoltant et barbare, et il serait bien temps que l'on revînt sur d'aussi honteux préjugés.

CHAPITRE XXIX.

Simon de Nantua fait une rencontre qui prouve que les gourmands sont punis par la gourmandise même.

Le récit de Simon de Nantua fut interrompu par une singulière rencontre que nous fîmes et qui nous effraya fort, quoiqu'elle eût peut-être fait rire beaucoup de gens : car il y a des personnes qui rient, lorsqu'elles voient les autres dans l'embarras, ce qui n'est ni poli, ni humain. Nous aperçûmes, sur le bord du chemin, un jeune garçon et une jeune fille, appuyés chacun la tête contre un arbre, se pressant la poitrine et faisant des efforts terribles pour vomir. Il y avait à terre une petite boîte bleue. —Eh ! qu'avez-vous donc, mes pauvres enfans ? leur dit Simon de Nantua en accourant auprès d'eux. — Ah ! Monsieur, à mon secours ! s'écrie la jeune fille, je suis morte, je suis empoisonnée ! — Empoisonnée ! Ah ! mon Dieu ! et comment ? que vous est-il arrivé ?-- Oui, oui, empoisonnée, et moi aussi, dit le jeune garçon, c'est sa faute, c'est elle qui est une gourmande. — Je te conseille, répond la

jeune fille, de me faire des reproches; comme si tu ne l'étais pas autant que moi.

L'autre voulait répliquer, mais il fallut d'abord obéir au vomitif, qui continuait d'agir puissamment. Nous leur donnâmes à l'un et à l'autre quelques soins, et lorsqu'enfin ils furent un peu revenus de leur malaise, Simon de Nantua leur demanda : çà, mes enfans, expliquez-nous donc un peu ce qui vous est arrivé? qu'est-ce que cette boîte? — C'est le poison, dit le jeune homme : le coquin d'apothicaire se sera trompé. — Il est question d'un apothicaire? voyons donc cela. Vous devez bien sentir à présent que vous n'êtes pas empoisonnés. — Croyez-vous, monsieur? — Oui, oui, rassurez-vous et contez-nous votre aventure.

Il faut vous dire, Monsieur, reprit le jeune homme, que nous demeurons dans une petite maison, à une demi-lieue d'ici; avec notre mère qui n'est plus bien jeune et qui est souvent malade. Hier elle s'est trouvée très-indisposée; elle étouffait à chaque moment. M. Bonin, le médecin de l'endroit, lui a fait une ordonnance, que nous n'avons pas su lire, personne dans la maison. Mais il nous avait dit qu'en la portant chez l'apothicaire

du bourg voisin, on nous donnerait ce qu'il fallait. Nous sommes partis ce matin, ma sœur et moi, pour y aller, tandis que notre plus jeune sœur est restée auprès de notre mère pour prendre soin d'elle. Nous avons été chez l'apothicaire qui a bien su lire l'ordonnance, et qui nous a donné tout de suite cette boîte bleue toute remplie de roulettes blanches qui ressemblent à du sucre. C'était moi qui la portais et nous revenions tranquillement à la maison, lorsque ma sœur m'a dit : Dis donc, Jean, sais-tu que ça a l'air bien bon ce qui est dans cette boîte? — Bah! ai-je dit, c'est peut-être quelque drogue bien mauvaise. — Oh! que non, il y a quelquefois de bonnes choses chez l'apothicaire, et je parie que ceci est excellent. — Tu crois? — Je le gagerais. veux-tu y goûter? — Et si l'on s'en aperçoit? — Nous dirons que la boîte n'était pas pleine. Oh! c'est que ça a l'air si bon! — Tout cela m'a donné envie à moi aussi d'y goûter; j'ouvre la boîte et nous mangeons chacun une roulette. Ma sœur la trouva excellente; ça me semblait bien un peu amer, mais pourtant ça me parut bon aussi. Enfin nous mangeons à nous deux la moitié de la boîte. Un instant après, ma sœur

me dit qu'elle a mal au cœur. Moi, je je l'avais aussi, mais je n'osais pas le dire. A la fin, il a bien fallu en convenir, quand il m'a été impossible de retenir l'envie de vomir. Ça nous prend en même temps, et nous voilà tous deux appuyés contre un arbre et faisant, chacun de notre côté, des efforts à nous arracher les entrailles. Enfin, il y avait bien, je crois, une heure que nous étions à souffrir comme cela et à nous croire empoisonnés, par une méprise de l'apothicaire, lorsque vous êtes arrivés et que votre présence nous a un peu rassurés. — Mon frère arrange cela comme il l'entend, dit la jeune fille; mais je vous assure, Messieurs, qu'il en avait bien autant d'envie que moi; seulement il n'osait pas le dire le premier. — Je vois, dit Simon de Nantua, que vous n'avez pas moins de tort l'un que l'autre, car votre frère devait être plus raisonnable et ne pas se laisser tenter, parce qu'il est le plus âgé. Mais enfin vous êtes tous les deux bien punis de votre faute. Voyez ce que c'est que la gourmandise : elle vous a fait oublier bien des choses et faire plusieurs sottises ensemble aujourd'hui. Vous n'avez pas pensé que votre pauvre mère malade at-

tendait ce médicament; vous n'avez pas pensé que toute la boîte était peut-être nécessaire pour la guérir; vous avez eu l'idée de mentir, si l'on s'apercevait qu'il y manquât quelque chose. Or, à quoi vous a servi de céder à cette tentation? vous avez mangé des pastilles, qui n'étaient pas très-bonnes et qui vous ont rendu fort malades. La gourmandise est comme les autres vices, c'est-à-dire, qu'elle se charge de punir ceux qui se laissent séduire par elle. Ceci est un vomitif, et il n'est pas étonnant que vous en ayez été incommodés. Mais si vous êtes gourmands, vous pourrez vous rendre malades avec les choses les plus saines, parce que vous les prendrez sans modération, et que l'excès des meilleures choses produit toujours de fâcheux effets. Ce qui flatte le palais déchire souvent l'estomac. Quand on se livre immodérément à ce qui séduit les sens, le corps s'en ressent : c'est la santé qui paie les dettes de la sensualité. Parce que vous êtes jeunes et bien portans, il ne faut pas vous figurer que cela doit durer toujours, vous auriez tort. Si vous ne résistez pas à l'attrait de vos sens, vous serez vieux avant de l'être, et votre estomac aura soixante

ans, que vous n'en aurez encore que trente. Peut-être même votre passion pourra vous coûter la vie; car enfin, s'il vous arrivait d'avoir entre les mains quelque poison que vous ne connussiez pas, vous pourriez en être tentés, tout aussi bien que vous l'avez été aujourd'hui par ces pastilles. Je me rappelle avoir vu un jeune homme très-gourmand, auquel une erreur semblable est arrivée. Ce jeune homme ne voyait jamais quelque chose qui lui parût bonne à manger, sans avoir envie d'y goûter. Cette disposition lui avait souvent fait commettre des indiscrétions et aussi des imprudences. Enfin il en fut lui-même la victime. Ayant un jour trouvé une poudre blanche enveloppée dans du papier, il se figura que ce devait être du sucre ou quelque chose de très-bon; il en mangea..... C'était de l'arsénic! Au bout de peu d'instans, il fut en proie à des coliques et des convulsions horribles. Comme on ignorait la cause de son mal, on ne put lui administrer aucun secours, et il expira en peu d'heures, dans des douleurs épouvantables. Que cet exemple et ce qui vient de vous arriver à vous-mêmes vous serve de leçon, mes enfans. La gourmandise est un vice bien hu-

miliant et bien dangereux, dont il n'y a que de la honte et du mal à attendre. Vous êtes mieux maintenant, allez vite porter cette boîte à votre mère. Je souhaite que ce médicament serve tout à la fois à guérir, elle de son mal, et vous d'une disposition bien fâcheuse. Adieu, mes enfans.

CHAPITRE XXX.

Simon de Nantua rencontre un apprentif de sa connaissance achevant son tour de France.

En entrant dans le bourg d'Elbœuf, nous fûmes accostés par un jeune homme de fort bonne mine, qui dit à Simon de Nantua : Vous voilà, père Simon, que je suis aise de vous voir ! — Tiens, c'est toi, mon pauvre Claude ; et que fais-tu donc dans ce pays-ci ? Est-ce que tu aurais quitté la serrurerie pour travailler en drap ? — Non pas. Mais je fais mon tour de France et je vais dans ce moment à Rouen. Il me tarde d'avoir fini et de retourner à Lyon ; parce qu'alors je prendrai la boutique, et mon père se reposera. — Je t'en fais compliment ; c'est bien cela. As-tu déjà vu du pays ? — Mais pas mal. J'ai commencé par

le midi. — Bon : tu me conteras cela. Où loges-tu ? Je veux être auprès de toi. — Je travaille chez un serrurier du pays, pendant les huit jours que je reste ici. Il y a une auberge auprès. — Eh ! bien, mène nous à cette auberge.

Ce garçon-là, dit Simon de Nantua, en s'adressant à moi, est un habile ouvrier, et il fait bien, car son père a une réputation dans la serrurerie. Il a remporté un prix proposé pour celui qui inventerait la meilleure et la plus belle serrure. Je suis fier de cela, moi ; car, quoique le bon homme Claude soit établi à Lyon, il est de mon pays et né à Nantua. J'ai bercé ce grand garçon, dans le temps que l'on berçait encore les enfans. Ça, maintenant que nous voici établis chez nous, conte-nous un peu tes affaires, mon ami Claude.

Vous savez, père Simon, dit le jeune homme, que les ouvriers de Lyon se sont associés pour venir au secours les uns des autres, en cas de maladie ou de manque d'ouvrage lorsqu'il n'y a pas de leur faute. Ceci établit entre eux beaucoup d'union et de bonne intelligence. Ils ne laissent pas partir un camarade pour le tour de France, sans lui faire la conduite une ou deux lieues,

en chantant et lui souhaitant bon voyage. C'est ce qui m'est arrivé comme aux autres. On a son livret dans sa poche, avec lequel on est sûr d'être bien reçu partout et de trouver de l'ouvrage dans tous les endroits où l'on se présentera ; aussi Dieu merci ! je n'en ai pas manqué. En quittant Lyon, j'ai commencé ma tournée par le midi. J'ai vu toutes les grandes villes, Avignon, Marseille ; Nîmes, Montpellier, Toulouse, Bordeaux, etc., et j'ai travaillé dans chacune. Je pourrais bien vous dire que j'ai rencontré des camarades qui n'entendaient pas grand'chose à leur métier, et qui ne voyaient pas loin devant eux. Cela m'a été utile, car je me suis dit : Oh ! oh ! ne faisons pas comme ceux-là, parce qu'il m'en cuirait comme à eux. Il faut profiter d'un mauvais exemple comme d'un bon, et les sottises des autres peuvent tout aussi-bien nous servir de leçon que leur bonne conduite. C'est pour cela que je me suis gardé d'imiter ceux qui, en arrivant dans une ville s'amusaient à flaner à droite et à gauche, au lieu d'aller chercher de l'ouvrage et travailler de leur état. Je voyais qu'en sortant de la ville, ils y avaient justement appris tout ce dont ils n'avaient que

faire, et fort peu de ce qu'il eût fallu apprendre. Je me gardais bien aussi de faire comme quelques autres, qui n'avaient pas plutôt gagné un peu d'argent, qu'ils allaient courir et le dépenser en divertissemens. Je me disais en voyant cela : Prends garde à toi, Claude : tu aurais tout autant de plaisir qu'un autre à te divertir, mais ce n'est pas l'affaire pour laquelle tu es venu ici. Quand le divertissement sera passé, tu regarderas ta bourse et tu ne seras pas content de la trouver vide. C'est une folie d'employer son argent à acheter un repentir. On ne dort plus si bien après cela. Travaille, au lieu de t'amuser, et tu auras le plaisir de ne point craindre de manquer. Tu n'as qu'à tomber malade en route, si tu as amassé quelque chose, tu ne seras pas obligé d'aller à l'hôpital. En raisonnant ainsi, père Simon, je crois que j'ai évité bien des sottises, que j'aurais pu faire, avec moins de réflexion. Et puis, je pensais souvent à mon vieux père, qui m'avait vu partir avec confiance, et qui attend mon retour pour me laisser son état et se reposer. Il est résulté de tout cela que je suis en mesure contre le besoin et que ma bourse est

assez bien garnie. J'ai même eu le plaisir de pouvoir rendre service à plusieurs de mes camarades qui n'avaient pas pris la même précaution. Je sais bien mon métier aujourd'hui. Outre que je me suis exercé à travailler de mon mieux dans tous les genres de serrurerie, j'ai voulu me mettre au fait des pays qui fournissent les meilleures qualités de fer, des moyens de se les procurer, de leur valeur, de l'avantage qu'il y a à se servir de l'une plutôt que de l'autre, suivant les ouvrages qu'on exécute. Il m'a semblé que toutes ces connaissances-là pourraient m'être fort utiles dans l'exercice de ma profession, et je crois que je les possède à présent. J'ai eu le bonheur d'être bien reçu et bien traité chez tous ceux qui m'ont fait travailler, et je ne craindrai pas de montrer mon livret à la fin de mon tour de France. Me voilà maintenant retournant tout joyeux au pays. Tenez, père Simon, c'est une bonne chose qu'un tour de France. On y apprend beaucoup, et je sais aujourd'hui bien des choses, dont je ne me fusse jamais douté, si je ne fusse pas sorti de chez nous.

Tout ce que tu me dis là me fait grand plaisir, mon ami Claude, dit Simon de

Nantua. J'avais bien toujours pensé que tu ferais un bon sujet, et je vois que je ne me suis pas trompé. — Ma foi, père Simon, je dois vous dire que je me suis souvent souvenu de vous, et que j'ai été fort bien avisé plusieurs fois, en me rappelant certaines choses que je vous avais entendu dire. — Eh bien! tant mieux, mon pauvre Claude. Je suis ravi d'être pour quelque chose dans ton bonheur. Ah! çà, quand tu verras ton père, ne manque pas de lui dire que tu as rencontré son vieil ami Simon de Nantua, qui l'aime toujours de tout son cœur, et qui ne retournera pas à Nantua sans passer par Lyon, pour lui dire bonjour et l'embrasser.

CHAPITRE XXXI.

Simon de Nantua parle de l'envie, et soutient que les envieux n'engraissent, ni ne s'enrichissent.

Après avoir quitté Elbeuf, pour nous rendre au port d'Honfleur, où il se fait un commerce assez considérable de dentelles, Simon de Nantua s'arrêta dans un gros bourg, où il avait coutume de vendre diverses marchandises à des marchands qui y sont établis. Il entra chez l'un d'eux pour lui faire ses offres. Ce marchand avait une fort mauvaise mine : ses yeux étaient enfoncés, ses joues creuses, son teint jaune, tout son corps très-maigre, et il avait, avec tout cela, l'air sombre et renfrogné.—Votre serviteur, Monsieur Thibaud, dit Simon de Nantua. — Bon jour, père Simon, répond le marchand d'une voix aigre. — Ne vous faut-il rien aujourd'hui? — Non. — Comment donc cela, Monsieur Thibaud, est-ce que les affaires ne vont pas comme vous voulez? — Allez-vous-en chez ce coquin de Parneau; il vous achètera lui, car il vend. — Pourquoi donc l'appelez-vous coquin? Il m'a toujours paru porter la mine

d'un galant homme. — Ah! ce n'est pas avec des moyens honnêtes que l'on gagne autant d'argent que lui. — Je croyais cependant, Monsieur Thibaud, que la probité était un assez bon moyen pour se faire une bonne réputation, et qu'une bonne réputation aidait à faire de bonnes affaires. — Cela se peut bien, mais Parneau n'en est pas moins un coquin, qui m'enlève peu à peu toutes mes pratiques. — Ah! voilà qui est fâcheux pour vous, Monsieur Thibaud. Mais tenez, si vous vouliez m'en croire, ce ne serait pas en disant du mal de Parneau que vous chercheriez à les ramener. C'est peut-être le moyen de les faire fuir plus vîte. — Tant pis! cela m'est égal, et je dirai à qui voudra l'entendre que Parneau est un coquin. — Monsieur Thibaud, voulez-vous que je vous dise que j'ai vu quelque part une affaire qui ressemblait fort à la vôtre? Il y avait, dans une petite ville, un marchand qui faisait d'excellentes affaires. Il était seul de son commerce, mais la consommation de la ville était assez grande, pour que deux ou trois marchands comme lui eussent pu y faire une honnête fortune. Cela donna l'idée à une autre personne de s'y venir établir. Quand le marchand de qui

je parle vit cela, il imagina de dire beaucoup de mal de son confrère, il devint d'une humeur à faire fuir tous les chalands, l'envie sortait de ses yeux, il fut en peu de temps maigre et jaune de désespoir; enfin il fut bientôt lui-même la cause de sa propre ruine. On abandonna sa boutique, parce qu'il recevait grossièrement tout le monde, et que l'on s'aperçut que tout ce qu'il disait de son rival était autant de calomnies. Cela vint au point qu'il se fût réduit à la misère, s'il eût voulu continuer son commerce. Il vendit donc son fonds et se retira. Celui qui lui succéda s'y prit différemment. Il proposa même à l'autre marchand de faire des affaires ensemble; il reçut les chalands avec un air riant et de bonne humeur; il fit son commerce en honnête homme. Bientôt ses affaires furent aussi brillantes que celles de son confrère, et tous deux gagnèrent une jolie petite fortune.

Pendant ce temps-là, l'envieux maigrissait et jaunissait de plus en plus dans sa retraite, car c'est une terrible maladie que l'envie. Les heureux succès des deux marchands étaient un supplice pour lui: il ne pouvait en entendre parler sans éprouver une sorte

de rage; il avait enfin dans l'âme un ver rongeur, qui ne le quitta plus de sa vie. Cette manière d'être, odieuse et repoussante, éloigna de lui tout le monde, et il ne trouva même plus personne à qui raconter son désespoir et ses calomnies. Enfin les choses vinrent jusque-là, qu'il fut obligé de se tenir caché honteusement, parce qu'aussitôt qu'il paraissait, on le montrait au doigt en disant : *Voilà l'envieux !* Ce n'est pas pour vous que je dis tout cela au moins, Monsieur Thibaud ; je sais bien que vous ne pouvez pas ressembler à l'homme dont je parle ; mais c'est seulement pour vous montrer qu'il y a plus d'avantage à rester en bonne intelligence avec ses confrères, qu'à être jaloux les uns des autres et à se décrier entre soi. Ne faut-il pas que tout le monde vive ? Là où il y a deux places, pourquoi n'y aurait-il qu'un occupant ? L'industrie est un champ qui appartient à tous et que chacun a le droit de cultiver. Il ne faut pas vouloir tout pour soi. Celui qui veut tout accaparer finit par se voir tout enlever. C'est mériter sa propre ruine que de se chagriner des succès des autres. Le temps que nous employons à les contrarier est perdu pour nos pro-

pres affaires, et la peine que nous y prenons est au préjudice de notre santé. Il n'y a pas d'envieux riches ni bien portans, et qui vivent longues années. C'est que l'envie est une lime qui use tout à la fois le corps et l'âme. — Si vous n'avez que cela à me dire, interrompt enfin M. Thibaud, faites-moi le plaisir, père Simon, de porter vos balles chez Parneau, je vous ai dit que je n'en avais que faire. — J'y vais, j'y vais, ne vous fâchez pas, Monsieur Thibaud; je suis bien désolé de vous voir en si mauvaise santé.

La maladie est trop avancée, me dit Simon de Nantua en nous retirant, et du ton d'un docteur qui condamne un malade, la maladie est trop avancée et voilà un homme perdu sans ressource.

CHAPITRE XXXII.

Simon de Nantua fait sentir les avantages du nouveau systême des poids et mesures.

Je vous ai fait voir, poursuivit Simon de Nantua, un bien triste spectacle, n'est-il pas vrai? Quant à moi, il me paraît si affligeant que j'en ai le cœur malade. Allons-nous-en chez Parneau; vous verrez un homme bien différent de celui que nous quittons.

Nous trouvâmes cet honnête marchand dans une jolie petite boutique extrêmement propre, bien tenue et qui paraissait parfaitement assortie. Il nous reçut de bonne grâce, et avec un air de gaîté et de politesse qui devait lui être habituel.

Je viens de chez M. Thibaud, dit Simon de Nantua. — Ah! Ah! avez-vous fait quelque affaire avec lui? — Non. — Tant pis, car je sais qu'il se plaint; et je serais fâché que son commerce n'allât pas bien. Le pauvre homme dit du mal de moi, mais je ne lui en veux pas, et je le plains de tout mon cœur d'être jaloux comme il est. Mais qu'y faire? — Je suis bien aise de vous enten-

dre parler ainsi, monsieur Parneau. — Eh ! mon Dieu, cela est tout simple. Nous apportez-vous quelque nouveauté, père Simon?

Ils se mirent alors à causer d'affaires, et mon compagnon se défit, dans cette boutique, d'une bonne partie de son bagage. Pendant ce temps-là nous entendîmes une dispute très-vive chez le voisin, qui était un épicier. Les passans s'arrêtaient, et nous eûmes la curiosité d'aller voir aussi quels étaient le genre et le sujet de la querelle.

Il y avait chez l'épicier un homme fort en colère qui se plaignait d'avoir été trompé sur le poids, en achetant une assez grande quantité de marchandises. Je vous en ai donné ce prix-là, disait-il, parce que j'ai cru que c'était la livre de seize onces. Certainement, je ne l'eusse jamais payé si cher, si j'avais su que ce ne fût que la livre de quatorze onces. — Et moi, répondait l'épicier, je ne vous l'eusse pas donné au même prix non plus, s'il eût été question de la livre de seize onces. Tout le monde sait que je suis un honnête homme et que je ne trompe personne, entendez-vous? — Vous deviez me prévenir. — Vous deviez savoir ce que vous faisiez. — Je sais ce qu'on fait dans mon département, et ne suis pas obligé

de connaître les usages du vôtre. Je m'en rapporte à ces messieurs. — Et moi aussi.

Messieurs, dit Simon de Nantua, il est évident que le marché ne peut pas tenir, puisqu'il y a eu un malentendu de cette nature. Mais voici une petite aventure qui devrait bien vous faire sentir le tort que vous vous faites à vous-mêmes, en vous obstinant à faire usage des anciens poids et mesures que le gouvernement a réformés. Vous voyez ce qui en résulte. Quand on a imaginé d'établir un système uniforme de poids et mesures dans toute la France, c'est qu'on sentait l'inconvénient de ces diversités qui existaient, dans l'ancien système, d'un département à l'autre. Il ne faut que du bon sens pour comprendre combien il est plus commode, plus avantageux et plus expéditif d'employer partout les mêmes poids, les mêmes mesures. Quelle est donc la cause pour laquelle il y a encore des gens qui s'obstinent à faire usage de l'ancien système, tout incommode qu'il est? La voici : c'est que d'une part les marchands ne veulent pas se donner la peine d'apprendre le nouveau, et de l'autre, les consommateurs prétendent que, n'y étant pas habitués, ils pourront être facilement trompés par les

marchands qui ne seront pas honnêtes. Les uns et les autres ont également tort : premièrement, messieurs, les marchands ne se doutent pas qu'ils auraient beaucoup moins de peine à apprendre le nouveau système, qu'ils n'en prennent tous les jours à faire les calculs et les réductions que l'ancien nécessite. Il n'y a rien de si simple que les divisons nouvelles qui sont toutes basées sur le système décimal. Très-certainement il est plus aisé et plus prompt de calculer des grammes, des hectogrammes et des kilogrammes, que des livres, des onces, des gros, etc. Vous me direz que vous ne comprenez rien à ces noms-là ; mais je ne vois pas ce qu'ils ont de plus difficile et de plus fatigant pour la mémoire que les autres. Qu'est-ce que le mot *mètre* a donc de plus étrange que le mot *aune ?* Toutes ces objections-là seraient très-bien placées, s'il était question au contraire de substituer les anciennes mesures aux nouvelles. Quant aux consommateurs qui ont peur d'être trompés, ce qui vient de se passer ici doit leur prouver à quel point ils sont dans l'erreur, s'ils se figurent qu'ils y soient moins exposés en achetant des livres, plutôt que des kilogrammes, des

pintes plutôt que des litres. Si chacun voulait faire ce qu'il faut pour l'adoption générale du nouveau système métrique, chacun assurément y gagnerait. Je sais bien qu'avec le temps l'ancien finira par disparaître tout-à-fait; mais pourquoi se priver volontairement d'un avantage dont on pourrait si facilement et si promptement se procurer la jouissance? Je souhaite que ce qui vient ici de donner lieu à une dispute, serve de leçon à tous ceux qui en sont témoins, et sur ce, messieurs, je vous laisse résilier entre vous votre marché.

CHAPITRE XXXIII.

Simon de Nantua est témoin d'une aventure nocturne, dans laquelle on voit les funestes effets de la colère.

Nous n'arrivâmes à Honfleur que le soir, très-fatigués, et nous n'eûmes rien de plus pressé que de chercher un gîte et de demander nos lits. Il y avait environ deux heures que nous étions endormis profondément, lorsque nous fûmes réveillés en sursaut, par des cris perçans qui semblaient partir d'une chambre voisine.

Nous nous levâmes en hâte, pour nous informer de ce que cela voulait dire. La porte de la chambre était ouverte. Simon de Nantua entra sans façon, et fut bientôt suivi de beaucoup de personnes que le bruit avait attirées comme nous. Nous trouvâmes un homme en fureur, qui tenait d'une main une femme par les cheveux, et de l'autre frappait à coups redoublés cette malheureuse, avec un débris d'une chaise qu'il venait apparemment de mettre en pièces. Cette femme appelait au secours de toutes ses forces, et à ses cris se joignaient ceux d'un jeune enfant, qui embrassait la jambe du furieux et cherchait à l'entraîner. La première chose que nous fîmes fut d'arracher la victime des mains de son forcené de mari, de qui la colère semblait s'accroître encore par l'obstacle que notre présence apportait à son action brutale. — Expliquez-moi donc, dit Simon de Nantua, ce que signifie tout ce tapage ? — Il signifie, dit la pauvre femme en larmes, que je suis une malheureuse créature d'être obligée de vivre avec un enragé comme celui-là, et que vous m'auriez rendu service en le laissant achever de me tuer.

Pendant ce temps, le mari écumait de rage et articulait d'épouvantables juremens:

Représentez-vous, reprit la femme, ce que ce doit être que de voir un homme dans cet état, deux ou trois fois par semaine; et cela pour des riens; aujourd'hui, parce qu'il vient de s'apercevoir que j'avais mis, sans le lui dire, quelque argent en réserve, afin d'empêcher qu'il le mangeât inutilement. — Voici un grand scandale! dit Simon de Nantua. Je ne sais pas de spectacle plus affligeant que celui d'un mauvais ménage, ni de passion plus hideuse que la colère. Regardez si cet homme ne ressemble pas bien à une bête féroce! Il n'y a rien à en faire pour le moment. Mettons à l'abri de sa fureur ces deux créatures qui pourraient en être victimes, et laissons-le seul, livré à ses humilians transports.

Cet avis de Simon de Nantua fut suivi. On enferma le furieux dans sa chambre, tandis qu'on en donna une autre à la femme et à son enfant. Ces divers incidens produisirent un tel bouleversement dans le cerveau de ce misérable, et exaltèrent si fort sa colère, que ses organes

n'eurent pas la force de résister à une si rude secousse. Le lendemain matin, on le trouva étendu sur son lit, dénué de force, balbutiant des mots sans suite, et dans un état qui offrait tous les symptômes d'un transport au cerveau. Les secours furent inutiles, il expira dans la journée.

Cet événement jeta un grand trouble dans l'auberge. La femme de ce malheureux donna un spectacle bien édifiant, par la douleur sincère qu'elle témoigna de la mort de son mari. — Je n'avais pas le droit de le haïr, disait-elle, il était mon époux et le père de mon enfant. — Quant à Simon de Nantua, il disait : Voilà ce qui pouvait arriver de plus heureux à cet homme, car il eût fini quelque jour par tuer sa femme, son fils ou quelqu'autre personne, et par porter lui-même sa tête sur l'échafaud. Il serait bien à souhaiter que tous les hommes qui ont des dispositions à la colère pussent être temoins d'une aventure semblable à celle que nous venons de voir. La colère est une passion que l'on peut dompter à sa naissance ; mais malheur à celui qui s'abandonne à son empire, car elle devient bientôt la plus forte, et l'on n'en triomphe plus alors.

Simon de Nantua avait trop d'humanité, pour ne pas songer à s'informer de ce qu'allaient devenir la veuve et son enfant. Cette femme était de Valenciennes, où elle avait été ouvrière en dentelles, avant son mariage. Simon de Nantua s'offrit à lui faire avoir de l'ouvrage chez un fabricant qu'il connaissait à Honfleur. La pauvre créature ne savait comment exprimer sa reconnaissance à mon compagnon. Depuis qu'elle vivait avec son terrible époux, il semblait qu'elle eût perdu toutes ses facultés. Les scènes fréquentes auxquelles elle était sans cesse exposée, l'avaient, en quelque sorte, rendue incapable de parler et d'agir. Mais, redevenue libre, elle retrouva bientôt tout ce que sa malheureuse position lui avait fait perdre. Simon de Nantua ne quitta pas Honfleur, sans l'avoir mise en état de vivre et d'élever son enfant. Mais il lui recommanda sur toute chose de ne pas négliger l'éducation de ce jeune garçon, et de lui faire apprendre un métier qui pût assurer son indépendance.

CHAPITRE XXXIV.

Simon de Nantua va à l'église, chante au lutrin et écoute le sermon d'un curé, en qui il retrouve une ancienne connaissance.

Vous n'avez sûrement pas oublié, mes chers lecteurs, ce que je vous ai dit dans le premier chapitre de ce livre, que Simon de Nantua avait été destiné à l'état ecclésiastique et qu'il avait fait autrefois quelques études. Il avait connu dans ce temps, plusieurs jeunes gens qui étudiaient avec lui, et dont quelques-uns étaient entrés dans l'église. J'ai voulu vous rappeler cette circonstance, afin que vous ne fussiez pas étonnés de ce qui arriva à mon compagnon de voyage, dans un village où nous fîmes halte, à quelques lieues d'Honfleur.

C'était un dimanche matin, un peu avant l'heure de la messe. Simon de Nantua ne manquait jamais, ces jours-là, d'aller à l'église dans l'endroit où il se trouvait. Nous y allâmes donc ensemble. Il y avait, à la porte de l'église, des villageois qui causaient entre eux. Simon de Nantua leur fit quelques questions et leur demanda entre

autres choses, comment se nommait M. le curé.—Ah ! c'est un bien digne homme, répondit un paysan; il s'appelle M. Hilaire.— M. Hilaire ! savez-vous de quel pays il est? — De Bourg, dans le département de l'Ain. — Oh ! s'écria Simon de Nantua, où est-il ? où est-il ? — Vous le trouverez à la sacristie. — Simon court aussitôt à la sacristie et je le suis. Monsieur le curé, dit-il, vous souvenez-vous encore de Simon de Nantua, qui a eu l'honneur d'apprendre le latin avec vous ? — Oui, vraiment je m'en souviens. — Eh ! le voilà, c'est moi, monsieur Hilaire. — Est-il possible?—C'est moi-même, qui ai entendu vôtre nom, et qui ai voulu venir vous assurer de mon respect.— Je suis bien aise de vous revoir, mon cher Simon, et j'ai souvent été curieux de savoir ce que vous étiez devenu. Nous aurons bien des choses à dire tantôt. Mais voici l'heure de la messe. Ah ! mon Dieu, vous pourriez me rendre un service. Savez-vous encore chanter? — Oui, monsieur le curé. — C'est que mon chantre est malade aujourd'hui. Voulez-vous me faire le plaisir de le remplacer ? — Très-volontiers.

Simon de Nantua affublé d'un surplis va

se placer au lutrin où il entonne avec une voix à fendre la voûte. Je ne l'avais pas encore vu remplir de semblables fonctions, et je fus tout étonné de son talent. Mais ce qui me fit un plaisir extrême, ce fut le sermon du bon curé, dont je vais tâcher de vous rapporter au moins quelques passages.

« Jésus-Christ, disait-il, ordonna à saint » Pierre de remettre son sabre dans le four» reau, et il lui dit, que celui qui frapperait » avec le fer périrait par le fer. Compre» nez-vous, mes frères, tout le sens qui est » renfermé dans ces paroles? Elles ne si» gnifient pas seulement que l'épée ven» gera le mal qu'aura fait l'épée. Le fer est » ici l'image du vice et des passions. Notre » divin maître a voulu donner une leçon » à tous les hommes, et leur apprendre » que les vices sont punis par les vices, et » que les passions cachent sous un voile » séduisant, un poison qui tue. Celui qui » frappe avec le fer périra par le fer : c'est» à-dire, que l'orgueilleux sera humilié » par le triomphe des autres; que l'envieux » sera déchiré par le désespoir que lui cau» seront les succès d'autrui. Celui qui frappe » avec le fer périra par le fer : c'est-à-dire,

» que le médisant deviendra lui-même
» l'objet de la haine et du mépris qu'il aura
» cherché à attirer sur son semblable; que
» l'avare mourra de besoin, après avoir
» refusé son superflu au malheureux. Ce-
» lui qui frappe avec le fer périra par le
» fer : c'est-à-dire, que l'homme qui se li-
» vre à la paresse sentira le poids de la mi-
» sère; que celui qui se laisse aller à l'in-
» tempérance périra victime de ses dé-
» bauches; que celui qui s'abandonne à
» la colère méritera la colère de Dieu et
» la colère des hommes; que celui qui
» chérit la vengeance attirera sur lui-mê-
» me la vengeance du ciel et la vengeance
» de la terre. Celui qui frappe avec le fer
» périra par le fer : c'est-à-dire, que
» celui qui aura opprimé sera opprimé
» à son tour; que celui qui n'aura pas se-
» couru son semblable, lorsqu'il l'aura vu
» soufrir, souffrira à son tour, et ne trou-
» vera l'aide de personne; que celui qui
» haïra les hommes sera haï par eux;
» que celui qui persécute sera persécuté.
» C'est là, mes frères, c'est là ce que le
» Seigneur a voulu dire à son apôtre, en
» lui adressant ces mots. Vous voyez com-
» bien de vérités terribles sont renfermées

» dans ce peu de paroles. Mais on y en peut
» découvrir aussi de bien consolantes, de
» bien fortifiantes. Car, si le vice punit le
» vice, la vertu récompense aussi la vertu.
» Rappelez-vous que si vous êtes humbles,
» vous serez élevés; que si vous êtes cha-
» ritables, vous trouverez indulgence et
» protection de la part de vos frères. Ai-
» mez votre prochain, pour que vous soyez
» aimé de lui. Donnez à celui qui a besoin,
» et, si vous venez à manquer, vous retrou-
» verez ce que vous aurez ainsi placé.
» Soyez sobres et chastes, et vous conser-
» verez votre santé et vos forces. Gardez-
» vous de la médisance et du mensonge;
» prenez la défense de ceux qui sont at-
» taqués, et, s'il arrive que vous le soyez
» un jour, vous ne manquerez pas de dé-
» fenseurs. Ne faites de mal à personne,
» pas même à votre ennemi, et faites le
» plus de bien que vous pourrez; alors vous
» serez contens de vous-mêmes, votre
» sommeil sera paisible, vous respirerez li-
» brement, les hommes vous estimeront et
» Dieu vous récompensera. Tout ce que je
» vous dis, mes frères, c'est Jésus-Christ
» qui vous le dit, votre Seigneur, qui a
» voulu partager vos misères et qui vous

» a donné dans sa vie l'exemple de toutes
» les vertus; qui a été persécuté et qui a
» prié pour ses persécuteurs, afin que son
» père leur pardonnât, comme il leur par-
» donnait lui-même. Imitez votre Sauveur,
» mes frères, et vous serez heureux ici-bas,
» en attendant le bonheur qui vous est ré-
» servé dans l'éternité. »

A la fin de ce discours, dans lequel le curé dit encore beaucoup d'autres bonnes choses que je n'ai pu retenir, j'examinai la figure de Simon de Nantua. Il me parut charmé de ce qu'il venait d'entendre. Il avait l'air de penser et de repasser quelque chose dans sa tête : nous saurons quelle chose, si nous lisons le chapitre suivant.

CHAPITRE XXXV.

Simon de Nantua dîne en compagnie chez le curé : il veut prouver par des faits la vérité de ce que le curé a dit, et il raconte une histoire.

Après la messe, le bon curé nous invita à nous rendre au presbytère. J'espère bien, dit-il à Simon de Nantua, que vous me ferez l'amitié de dîner et de coucher chez moi. — Mon compagnon de voyage avait eu trop de plaisir à retrouver M. Hilaire, pour refuser une semblable proposition : elle fut donc acceptée. Simon de Nantua remplit encore une fois les fonctions de chantre, et ce fut lui qui entonna les vêpres.

Le curé avait coutume de recevoir au presbytère, le dimanche soir, quelques habitans de son village, auxquels il donnait ainsi, sans qu'ils s'en doutassent, des instructions religieuses et morales. Il s'y réunit, ce jour-là, une douzaine de personnes, avec lesquelles nous nous trouvâmes. On parla du sermon que le curé avait fait le matin.

Ah ! que vous avez bien parlé, mon-

sieur le curé! s'écria Simon de Nantua. Vous avez dit de grandes vérités, dont il ne serait pas difficile de trouver à faire l'application. Votre sermon m'a rappelé une histoire, de laquelle j'ai presque été témoin moi-même, et qui offre un exemple bien frappant du vice puni par le vice et de la vertu récompensée par la vertu.

LE CURÉ.

Serait-ce par hasard l'histoire des deux frères Marcel?

SIMON DE NANTUA.

Précisément. Est-ce que vous les avez connus?

LE CURÉ.

Comment donc! Il n'y a pas plus de sept à huit ans que j'ai vu le bon Louis dans sa jolie ferme. Je pensais à lui et à son frère, ce matin en prêchant.

SIMON DE NANTUA.

Et moi en vous écoutant. Mais s'il y a huit ans que vous n'avez vu Louis, vous ne connaissez pas encore toutes ses prospérités.

LE CURÉ.

Vous devriez nous raconter cette histoire, père Simon.

SIMON DE NANTUA.

Ah ! c'est que ce serait un peu long.

UN VIEUX PAYSAN.

Eh bien ! tant mieux, monsieur Simon: si vous voulez avoir cette complaisance, vous nous ferez à tous grand plaisir.

SIMON DE NANTUA.

Très-volontiers, Messieurs : pour peu que vous le désiriez, je suis prêt à vous satisfaire.

Tout le monde se réunit en cercle autour de Simon de Nantua, et celui-ci, après avoir toussé et passé deux ou trois fois la main sur son front, parla en ces termes.

HISTOIRE DES DEUX FRÈRES MARCEL.

Naissance et éducation de Jérôme et de Louis.

N'allez pas croire, mes bons amis, que l'histoire dont je vais vous faire part soit un conte. Elle est véritable, et la preuve de cela, c'est que monsieur le curé et moi, nous connaissons les personnes de qui je vous parlerai. Or, écoutez-moi donc, et faites votre profit des choses que vous entendrez. C'est la conduite des autres qui

doit nous apprendre à nous conduire. Quand un homme tombe, il nous faut garder de mettre notre pied à la place où était le sien, car la place est glissante; mais voyons celui qui marche droit et ferme, et tâchons de le suivre, car il est dans le bon chemin. Je ne vous en dis pas davantage et voici mon histoire.

Vous saurez qu'il y avait, dans un petit bourg du département des Hautes-Alpes, un pauvre homme qu'on appelait Marcel. Cet homme était resté veuf de bonne heure, et sa femme lui avait laissé en mourant deux jeunes enfans. L'aîné portait le nom de Jérôme, et le plus jeune se nommait Louis. Marcel avait du bon sens, mais il n'avait pas reçu d'instruction et ressentait un grand chagrin de ne pouvoir donner de l'éducation à ses fils, car il était trop dépourvu pour cela. Combien il se fût trouvé heureux aujourd'hui de pouvoir les envoyer aux écoles où il n'en coûte rien pour être instruit! Mais il n'en existait pas alors en assez grand nombre pour que le village de Marcel pût en posséder une. Ne pouvant donc rien faire apprendre à ses deux enfans, il cherchait au moins à leur inspirer des principes de piété et de

vertu. Cependant, comme il n'aurait pu les occuper à ces instructions pendant toute la journée, il était facile à l'oisiveté et à la dissipation de détruire promptement tout son ouvrage.

Jérôme était fort évaporé et courait tout le jour avec les petits vagabonds du village. Il allait avec eux voler des fruits, passer par-dessus les murs des jardins, et plusieurs fois il avait reçu des corrections dont il ne s'était pas vanté à son père. Il s'accoutumait aussi par désœuvrement à maltraiter les animaux : c'était devenu un de ses passe-temps que d'assommer les chiens, les chats, ou de casser les pates aux poules et aux canards à coups de pierre. Toutes ces mauvaises dispositions se fortifiaient en lui par l'habitude, et il était déjà facile de prévoir qu'il ferait un fort mauvais sujet.

Il n'en était pas de même de Louis; les discours de son père faisaient une impression plus forte sur le cœur de cet enfant, quoiqu'il fût le plus jeune. Il se permettait quelquefois de faire des reproches à son frère, lorsqu'il lui voyait faire une mauvaise action, et plus d'une fois, ces reproches lui avaient attiré des coups. Le caractère de Louis était naturellement gai.

Cependant il avait des momens de tristesse, qui étaient causés par le chagrin d'être ignorant et de ne trouver aucun moyen pour s'instruire. A force de chercher comment il pourrait faire pour se tirer de là, il lui vint une idée à laquelle il s'arrêta sur-le-champ. Il s'en va chez le curé du village et lui dit : Monsieur le curé, je suis bien malheureux. — De quoi donc, mon enfant? J'ai pourtant entendu dire que vous êtes un bon petit garçon, et que vous valez mieux que votre frère. — Oh! monsieur le curé, mon frère est un bon garçon aussi, quoiqu'il soit un peu étourdi. — Qu'est-ce donc qui vous chagrine? — C'est de ne pas savoir lire. Oh! si j'osais vous prier, monsieur le curé, de m'apprendre à lire..... Je vous rendrais ensuite tous les services dont je serais capable.

Le curé fut tout à la fois étonné et enchanté de cette demande de la part d'un enfant si jeune, et il conjectura que ce serait un sujet distingué. Il consent donc volontiers à ce que désire le petit Louis, et voilà notre Louis allant tous les jours prendre sa leçon chez le curé. Il ne lui fallut pas beaucoup de temps pour savoir lire, car il avait de très-grandes dispositions et

travaillait de toutes ses forces. Le curé le prit en affection et voulut continuer son éducation. Il lui enseigna successivement à écrire, à compter, un peu de latin, de géographie et d'histoire. Je n'ai pas besoin de vous dire que Louis était parfaitement instruit en même temps des vérités de la religion, et qu'il avait une grande piété.

Pendant ce temps-là, Jérôme se moquait de l'assiduité de son frère et l'envoyait promener, quand celui-ci lui parlait d'apprendre aussi quelque chose. Les défauts de ce jeune homme devenaient des vices à mesure qu'il grandissait. A quatorze ans enfin, il était déjà parvenu à se faire craindre et détester dans tout le village, et n'avait plus pour seule société, que trois ou quatre mauvais sujets qui ne valaient pas mieux que lui.

Lorsque les deux frères eurent atteint leur quinzième et seizième année, le père Marcel les fit venir un jour devant lui et leur dit : Mes chers enfans, vous voici tous deux en âge de songer à votre fortune. Je ne puis vous aider pour la faire, et vous savez que j'ai moi-même bien de la peine à exister. Voici quarante huit francs que j'ai épargnés comme j'ai pu pour vous les

conserver Je vous en donne à chacun la moitié, c'est tout ce que je puis faire pour vous Allez avec cela à la ville; tâchez de travailler, de faire fortune, et donnez-moi de vos nouvelles. Toi, mon cher Louis, je compte que tu te tireras d'affaire. J'ai une grande obligation à monsieur le curé de l'instruction qu'il t'a donnée; elle te servira partout et tu feras ton chemin d'une manière ou de l'autre. Quant à toi, mon pauvre Jérôme, je te vois partir avec bien du souci. Tu aurais pu faire comme ton frère et mériter aussi les bonnes grâces de monsieur le curé, mais tu ne l'as pas voulu : tu as préféré te livrer à l'oisiveté et à la dissipation; j'ai bien peur que tu n'aies sujet de t'en repentir. Enfin mon cœur fera les mêmes vœux pour vous deux. Allez, mes enfans, et soyez heureux.

Le bon Marcel embrassa ses fils en pleurant et, involontairement, il pressa Louis avec un mouvement plus tendre. Le curé était arrivé pendant cette scène. Le pauvre Louis se jeta dans ses bras, sans pouvoir parler ni exprimer sa reconnaissance autrement que par des larmes. Jérôme pleura aussi et ressentit une émotion véritable; tant il est vrai que les cœurs, même les

plus corrompus, ne peuvent se soustraire entièrement au tribut que la nature réclame. Enfin les deux frères s'éloignèrent, en se tenant par le bras, et le père Marcel et le bon curé les suivirent des yeux, aussi long-temps qu'ils le purent.

Louis était dans une profonde tristesse. Jérôme eut l'air de penser aussi quelque temps; mais il se remit bientôt et rompit le premier le silence, en disant à son frère : Nous allons à Lyon, n'est-ce pas? — Oui : que comptes-tu y faire? — Je n'en sais rien. — Il faut cependant y songer. — Je verrai; l'occasion me déterminera. J'aurai le temps d'y penser quand je n'aurai plus d'argent. — Cela ne tardera pas, mon pauvre Jérôme; j'ai lu quelque part que les enfans et les fous croient que vingt ans et vingt francs ne doivent jamais finir. — Ah! tiens, mon frère, pas de sermons, je t'en prie. Je suis assez grand pour savoir ce que j'ai à faire. — A la bonne heure, je ne dirai plus rien.

Après avoir marché toute la journée, nos deux piétons arrivèrent le soir à une auberge, où ils résolurent de passer la nuit. Ils étaient environ à douze lieues de Lyon,

et espéraient s'y rendre le lendemain ou le surlendemain.

Il y avait dans l'auberge assez de monde. Entre autres personnes qui s'y trouvaient, Jérôme remarqua un fourrier qui se rendait à la garnison de Grenoble. Ce jeune homme n'avait pas la mine d'un fort bon sujet, aussi eut-il bientôt fait la conquête de Jérôme, car, comme dit le proverbe, qui se ressemble s'assemble. Au bout d'un quart d'heure, ils sont amis intimes et se content l'un à l'autre leurs affaires, comme gens qui se sont reconnus au premier coup d'œil pour ne pas valoir mieux l'un que l'autre. Le fourrier, en apprenant que Jérôme avait vingt-quatre francs dans sa poche se lécha les lèvres. C'était un rusé coquin, qui en savait plus long que son nouvel ami, et qui avait appris en garnison toutes les rubriques du jeu. Il fait entendre à Jérôme qu'il a aussi de l'argent et lui propose une partie de cartes. Celui-ci n'était pas homme à refuser, et, comme tous les fous qui ne doutent de rien, il voit déjà ses fonds doublés et sa bourse remplie d'une manière intarissable.

Le sage Louis qui avait entendu la proposition, en fut effrayé. Il voulut faire

une observation à son frère, mais il en fut reçu fort brutalement et obligé de se taire.

Voilà donc mes deux joueurs aux prises. La partie ne fut pas longue. En quelques tours de cartes, Jérôme se vit dépouillé de ses vingt-quatre francs, et par conséquent privé de toute espèce de ressources. — Prête-moi de l'argent, dit-il à Louis, que je regagne celui que je viens de perdre. — Non, répondit fermement Louis, tu n'as pas voulu écouter mes observations, tu trouveras bon que je sois sourd à ta demande et que je garde mon argent.

L'amitié du fourrier fut singulièrement refroidie, aussitôt qu'il sentit que Jérôme n'avait plus le sou. Il le quitta en lui souhaitant bonne nuit et bonne chance pour l'avenir, et alla se coucher.

Lorsque les deux frères furent seuls, Louis dit à Jérôme : Mon ami, je vois que nous ne pourrons pas aller ensemble. Nos goûts et nos penchans ne sont point du tout les mêmes et ne sauraient jamais s'accorder. Nous nous gênerions réciproquement. Il vaut beaucoup mieux nous séparer et chercher fortune chacûn de notre côté. Tu as perdu l'argent que tu avais,

faute d'avoir voulu suivre un bon conseil ; je ne veux pourtant pas te laisser sans ressource en nous séparant. Je vais payer, sur mes vingt-quatre francs, les frais de l'auberge, et nous partagerons le reste en bons frères. Ensuite, nous nous dirons adieu.

Cet arrangement convint fort à Jérôme, qui l'accepta, en remerciant avec froideur son généreux frère.

Il fut fait comme l'avait proposé Louis, et au point du jour, mes deux jeunes gens s'embrassèrent, puis ils prirent chacun une route différente.

Or, maintenant, lequel voulez-vous, messieurs, que nous suivions d'abord ?

Je pense, dit le curé, qu'il vaut mieux nous débarrasser tout de suite de Jérôme, car je prévois qu'il finira mal.

Eh bien ! dit Simon de Nantua, voyons donc ce que devint Jérôme.

CHAPITRE XXXVI.

Continuation de l'histoire des deux frères Marcel, racontée par Simon de Nantua : mauvaise conduite et fin tragique de Jérôme.

Jérôme, qui ne perdait pas de vue son fourrier, continua Simon de Nantua, et qui espérait toujours en tirer parti, abandonna le projet d'aller à Lyon et prit le chemin de Grenoble, en marchant lentement, afin de donner au fourrier le temps de l'atteindre. Il ne fut pas long-temps sans le voir arriver, son sac sur le dos et chantant joyeusement. — Ah ! vous voilà camarade ! eh ! que faites-vous donc ici ? je vous croyais depuis ce matin sur la route de Lyon. — J'ai changé d'idée, mon ami, je veux aller à Grenoble avec vous, et j'ai envie de servir dans votre régiment. — En vérité ? eh bien ! tant mieux. Vous êtes un bon vivant et j'aime cela, moi. Oh ! nous irons bien ensemble. Allons, puisque c'est ainsi, en avant, marche ! Je vous présenterai à mon capitaine.

Les voilà tous deux cheminant ensemble. Ils arrivent à Grenoble. Jérôme est pré-

senté, engagé, incorporé. Il endosse l'uniforme, prend le mousquet et commence à faire l'exercice. Les premiers jours tout alla assez bien ; Jérôme avait touché le prix de son engagement ; il avait en même temps gagné un peu d'argent au jeu, avec quelqu'un de ses nouveaux camarades, en sorte qu'il ne pensait qu'à se divertir avec cet argent, et qu'il s'embarrassait fort peu du reste. Il eut très-promptement distingué et choisi, pour en faire ses amis, les plus mauvais sujets du régiment. Les jours où il n'était pas de service, il courait avec eux les cabarets et les mauvais lieux de la ville ; et il ne rentrait guère à la caserne, sans avoir grand besoin de se coucher.

Cela ne pouvait pas durer ainsi bien longtemps. La bonne humeur de Jérôme commença à diminuer, en même temps que ses fonds, et lorsque sa bourse fut vide, il ne trouva plus le mot pour rire. Morbleu! disait-il, ce n'est pas là ce que je voulais. C'est pour m'amuser que je me suis fait soldat. Je veux bien faire l'exercice et monter la garde, mais à condition que je pourrai me divertir, sinon j'envoie au diable le fusil et la giberne.

Jérôme, comme vous le savez, s'était

accoutumé à trouver bons tous les moyens de satisfaire ses goûts. Or, dans cette circonstance, sans se donner la peine de chercher s'il n'y avait pas, pour se procurer de l'argent, d'autre expédient que celui d'en voler, il pensa que celui-ci était le plus simple et le plus commode et se détermina à l'employer sans le moindre scrupule. Il fit cependant une réflexion, qui prouve qu'il n'était pas tout-à-fait dénué de prudence. Je vais voler mes camarades, dit-il; si l'on s'en aperçoit, je pourrai bien être pris et fusillé, et ce n'est pas précisément là ce que je veux. Ma foi, tout bien considéré, le métier de soldat ne me convient pas trop. Faisons un petit magot et décampons.

Cette belle résolution une fois prise, il ne songea plus qu'à la mettre à exécution et voici comment. Il avait remarqué que quelques soldats avaient amassé un peu d'argent, soit par leur économie, soit en s'occupant dans la ville à divers travaux, les jours où ils étaient libres. Ces braves gens avaient tous une petite somme en réserve dans un coin de leur sac. Les mauvais sujets disaient d'eux qu'ils étaient des avares, et Jérôme pensa qu'ils méritaient bien le tour qu'il allait leur jouer.

Un matin donc, il feint d'être indisposé et de ne pouvoir aller à l'exercice avec les autres. Pendant leur absence, il fait l'inspection des sacs, y ramasse une somme d'environ cinquante écus, sort de la caserne, va troquer son uniforme contre une veste grise et quitte Grenoble, en se jetant dans les chemins de traverse pour éviter d'être poursuivi.

Il arpenta le pays le plus lestement possible et coucha plusieurs nuits à la belle étoile, ne voulant pas s'exposer à être arrêté dans les endroits où il aurait pu demander l'hospitalité. Après avoir voyagé de cette manière incommode pendant environ dix jours, il arriva dans une grande ville qu'on lui dit être Châlons-sur-Saône. Il résolut de s'y arrêter, et jugea qu'il y serait tout aussi en sûreté qu'ailleurs, et que, puisqu'il avait échappé jusque-là, il n'avait plus rien à craindre. C'était en effet une chose presque miraculeuse que de s'être soustrait aux poursuites de la gendarmerie, qui ne plaisante pas avec les déserteurs; et Jerôme était déjà tout à la fois déserteur et voleur. Ce succès l'enhardit, et il se proposa de continuer dans la suite un métier qu'il trouvait lucratif et qui lui paraissait

assez commode. Il ne pensait pas que l'œil de la justice est ouvert sur les gens de son espèce, que l'on peut bien échapper une fois, deux fois à sa surveillance, mais qu'à la fin il vous découvre, et qu'il faut alors payer une bonne fois pour toutes les autres.

Il commença par manger son argent, ce qui ne fut pas long, attendu que le jeu vint encore au secours de son estomac, pour que ce fût plutôt fini. Quand il se vit au bout de ses ressources, il fallut songer à en trouver de nouvelles, en attendant l'occasion de faire ce qu'il appelait un bon coup.

Il y avait à Châlons une troupe de comédiens ambulans qui jouaient le mélodrame. Jérôme s'était lié au cabaret avec un de ces histrions chargé de remplir les rôles de brigands dans les pièces du répertoire. Cet homme se nommait Bernardin. Il avait souvent parlé à Jérôme des agrémens de la profession de comédien; mais celui-ci n'en avait pas été tenté, pour deux raisons: la première, qu'il n'osait pas avouer à son ami Bernardin, était que, ne sachant ni lire, ni écrire, il ne voyait pas trop quelle sorte de rôles il aurait pu remplir;

ensuite, c'est que l'équipage misérable du brigand, ne faisait pas supposer qu'il y eût une grande fortune à faire en marchant sur ses traces. Cependant la nécessité eût fait passer Jérôme par-dessus cette dernière considération, mais la première lui présentait un obstacle insurmontable.

Un jour néanmoins, il s'avisa de demander à Bernardin s'il n'y avait pas quelques rôles dans les quels on n'eût rien à dire; car, ajouta-t-il, je n'ai point de mémoire et je ne pourrais jamais apprendre une ligne par cœur. — Cela ne fait rien, répondit Bernardin, il y a ce que nous appelons, en terme d'art, des rôles muets. — En vérité ! reprit Jérôme, eh bien ! s'il manque quelqu'un dans votre troupe pour cet emploi, je m'en chargerai volontiers. — Tu n'as qu'à dire, il y a une place vacante, et je te vais présenter au directeur. —Touche-là, dit Jérôme, c'est entendu.

Jérôme est présenté, le directeur lui trouve une bonne physionomie, et dès le lendemain on le fait débuter. Il était vêtu en brigand et faisait partie de la bande de son chef Bernardin. Le costume lui allait à merveille : son visage avait surtout une

expression fort convenable, et voici ce qui contribuait à la lui donner.

Avant de monter sur le théâtre, il avait jeté un coup d'œil sur le bureau où l'on vendait les billets d'entrée. L'aspect de la recette avait excité en lui certains sentimens, certains désirs, qui se peignaient dans ses traits et les mettaient parfaitement en harmonie avec son rôle. Quand la représentation fut terminée, le directeur lui fit compliment, et lui témoigna un grand regret de ce que sa mémoire ne lui permettait pas de remplir un premier emploi. Mais Jérôme répondit toujours que la chose était impossible et que cela ne dépendait pas de sa volonté.

Toute la nuit il eut devant les yeux l'image séduisante de la recette, et son esprit ne fut plus occupé que des moyens de se l'approprier un beau jour et de planter là le directeur et sa troupe.

Il rêva pendant un mois ou deux, aux moyens d'exécuter ce joli plan. Après y avoir beaucoup songé, il pensa qu'il n'avait pas d'autre parti à prendre que celui d'engager le receveur à faire société avec lui, et à s'esquiver tous deux en emportant la caisse. Notre Jérôme avait flairé la probité

de ce receveur, et comme il s'y connaissait déjà assez bien, il crut pouvoir, en toute sûreté, se hasarder à lui faire la proposition. Il l'engagea donc à boire au cabaret, et tout en vidant une bouteille, Jérôme lui fit part de ses vues et n'eut pas infiniment de peine à le persuader. Il fut arrêté entre eux que le jour suivant la grande entreprise serait exécutée. Ils ne choisissaient pas mal leur jour, car c'était un dimanche et l'on devait donner un spectacle qui ne pouvait manquer d'attirer beaucoup de monde. Or la chose se passa comme je vais vous le dire.

Le caissier ayant réalisé la valeur de tous ses billets, fait son sac, selon l'usage, et l'emporte comme s'il allait verser sa recette. Mais au lieu de se rendre à la caisse, il sort furtivement de la ville et va loyalement rejoindre son compagnon, qui l'attendait à quelque distance et qu'une indisposition supposée avait dispensé de figurer ce jour-là dans la représentation.

Aussitôt qu'ils furent réunis, ils se mirent à marcher bon pas, pour se mettre à l'abri le plus promptement possible. Ils coururent ainsi toute la nuit et ne s'arrêtèrent qu'au point du jour, dans une auberge,

pour y prendre quelque nourriture. Jérôme ne fut pas peu effrayé, lorsqu'il vit dans cette auberge deux gendarmes, qui avaient laissé leurs chevaux dans la cour. Il n'avait pas oublié sa désertion, et, comme il s'aperçut que les gendarmes le regardaient avec quelque attention, il ne douta pas qu'ils n'eussent son signalement. Sans rien dire à son compagnon, il sort de la salle et passe dans la cour, où se trouvaient les chevaux des gendarmes. Il choisit le meilleur, donne un coup de couteau dans le poitrail de l'autre, afin qu'on ne puisse pas s'en servir pour le poursuivre, monte à cheval et se met à galopper de toute la force de sa monture, en se moquant des gendarmes qui le regardaient fuir et le menaçaient inutilement.

Mais la plus triste figure était celle du pauvre diable de receveur. Jérôme emportait le magot, tandis que lui restait sans ressource et pour ôtage entre les mains des gendarmes furieux. Nous verrons plus tard ce qui lui arriva pour s'être laissé séduire par les conseils d'un brigand.

Jérôme galoppa donc sur le cheval du gendarme, jusqu'à ce que la pauvre bête épuisée de fatigue, tomba et expira sur la

place. Notre voleur alors s'éloigna de la route et entra dans un bois, pour s'y reposer et compter son trésor. Il se montait à six cents francs. Jérôme n'en avait jamais tant vu. Il se crut un moment en état d'attendre tous les événemens possibles. Cette illusion ne dura pas long-temps; car, tandis qu'il contemplait encore ses richesses, il vit paraître devant lui deux hommes à figures épouvantables, qui lui mirent le pistolet sur la gorge, en lui demandant la bourse ou la vie. Le pauvre Jérôme jette un cri et tombe sur le dos, comme s'il eût déjà reçu quatre ou cinq chevrotines dans la tête. Les deux brigands le rassurèrent en lui disant : Ne crains rien, ne crains rien, nous n'en voulons qu'à tes écus et nous ne te ferons pas de mal. — Eh! que diable, messieurs, leur dit Jérôme revenu de sa frayeur, j'avais toujours entendu dire que les loups ne se mangeaient pas entre eux. J'ai l'honneur d'être des vôtres et vous faites là une vilaine action de dépouiller un confrère. — Cela se peut; mais n'as-tu pas entendu dire aussi que le bien volé ne profite pas? — Ah! çà, tâchons de ne pas plaisanter, reprit Jérôme; je vous dis que je suis des vôtres. Il n'y a pas plus de

quatre jours que j'étais habillé comme vous voilà. Cet argent est la recette des comédiens de Châlons que j'ai eu l'adresse de toucher à moi seul. Je veux bien partager avec vous, mais non pas vous la donner toute entière. — Eh bien ! dit un des brigands, si tu es en effet des nôtres, tu peux t'enrôler dans notre bande ; viens avec nous. — Volontiers, messieurs, et je ne pense pas en effet qu'il me reste rien de mieux à faire.

Jérôme suivit les deux voleurs, qui le conduisirent dans un endroit fort épais du bois, où se trouvaient leurs camarades au nombre de sept ou huit. — Voici un nouveau frère que nous vous amenons, dirent les scélérats. — Est-ce un homme sûr demanda celui qui paraissait être le chef de la troupe ? — Oui, oui, il apporte de l'argent à la masse. — A la bonne heure. Touche là, camarade.

Voilà donc Jérôme enrôlé dans une bande de voleurs ! Je n'ai pas besoin de vous dire, après cela, tout ce qu'il fit pendant quatre ans qu'il y resta sans être découvert. Il devint un des plus habiles de la troupe. Au bout de peu de temps, on lui reconnut de l'intelligence pour le métier,

et il remplit les fonctions de ce qu'on appelle *éclaireurs* : c'est-à-dire, qu'il allait en avant pour étudier les coups qu'il y avait à faire. Il se rendait dans une maison, s'y introduisait en qualité de domestique ou de toute autre manière, volait avec une adresse merveilleuse, et, quand la chose était nécessaire, préparait les voies à ses associés.

Un jour il se disposait à une expédition et s'était introduit, comme je viens de le dire, dans un château où il espérait faire un coup superbe. Malheureusement pour lui, un officier vint dîner au château et Jérôme ne le reconnut pas. Pendant le dîner l'officier observait Jérôme, qui servait et avait son assiette sous le bras. Après l'avoir regardé quelque temps, il s'écria tout d'un coup : Voilà un déserteur et un voleur! Qu'on arrête cet homme.—Jérôme, qu'un coup de foudre eût moins épouvante que ces terribles paroles, laisse tomber son assiette et s'élance vers la porte pour s'enfuir. Mais il n'en a pas le temps; on le saisit, on l'enferme dans une chambre et l'on va chercher la force armée pour le conduire en prison.

Le moment était venu où tout allait se réunir contre Jérôme. Deux gendarmes arrivent, et l'un des deux se trouve être

précisément le même sur le cheval duquel notre coquin s'était enfui, après le vol de Châlons. Vous devinez le reste, mes chers amis; Jérôme est conduit en prison, son procès est instruit, ses crimes sont mis au jour, il est forcé de les avouer, et il est condamné aux galères.

Mais ce n'est pas tout : il n'y avait pas plus de huit jours qu'il était à Toulon, lors qu'un galérien s'approche de lui sur le port et le regarde fixement quelques instans. Puis, soulevant son boulet à deux mains, il le lance, en poussant un cri terrible, dans la poitrine de Jérôme, qu'il étend à ses pieds. — Misérable! dit-il, je t'attendais ici pour me venger! C'est à toi, c'est à tes perfides conseils que je dois le malheur de traîner cet instrument d'infamie et de douleur; je voulais qu'il fût aussi l'instrument de ma vengeance. Sans toi, je n'eusse point été un scélerat; c'est toi qui m'as fait commettre le premier crime, en m'engageant à voler la caisse des comédiens de Châlons. Mon dernier crime est un assassinat, mais je le commets pour délivrer la terre d'un monstre.

Ainsi finit Jérôme, après avoir successivement passé par tous les degrés du crime.

La vengeance du ciel et la vengeance des lois se font quelquefois attendre, mais le coupable ne leur échappe jamais, et elles l'atteignent tôt ou tard.

Voilà un bien terrible exemple, dit le curé, et capable de faire naître de graves réflexions. Il offre en effet la preuve des vérités que je prêchais ce matin. Mais tout votre auditoire est attristé, mon cher Simon. Dites-nous un peu ce qu'est devenu le bon Louis, pendant que son frère marchait ainsi à sa perte. Ce tableau sera plus consolant et plus doux que celui que vous venez de tracer.

Oh ! oui, sans doute, dit Simon de Nantua, plus doux et plus consolant, comme vous l'allez voir.

CHAPITRE XXXVII.

Fin de l'histoire des deux frères Marcel, racontée par Simon de Nantua : bonne conduite et prospérité de Louis.

Lorsque Louis se fut séparé de son frère, il tourna ses pas du côté de Lyon. Il pensait, chemin faisant, à Jérôme et concevait toutes sortes de craintes sur le sort de ce malheureux. Puis en reportant ses pensées sur lui-même, il disait : que vais-je faire? Quand je serai à la ville, quelles seront mes ressources ? J'ai un peu d'instruction, mais comment la ferai-je valoir ? Je ne connais personne qui puisse me protéger et m'aider à me placer. Tout ce que je dois espérer, c'est d'entrer dans quelque maison pour le service, et cela me répugne un peu. J'aimerais bien mieux rester à la campagne et me faire cultivateur. Je vois que ceux qui ont des terres ne savent pas toujours en tirer tout le parti possible. Avec ce que je sais, je puis encore apprendre des choses utiles; je puis étudier ce que l'on a écrit sur l'agriculture. Si je parvenais à augmenter le revenu de quelque proprié-

taire, ma fortune serait peut-être faite. Voyons, décidons-nous : Il ne faut pas entreprendre plusieurs choses, il faut s'attacher à une seule et s'y livrer tout entier. Oui; mais à qui m'adresser pour exécuter ce projet?

En causant ainsi avec lui-même, il arriva à une grosse ferme qui consistait en terres, bois, vignes, et prés. Voici qui me conviendrait merveilleusement, dit-il. Il entre dans la maison, se présente au fermier et lui demande, sans préambule, s'il n'a besoin de personne chez lui.—Je n'ai besoin que d'un pâtre, répondit le fermier; si cet emploi vous convient, mon enfant, vous pouvez entrer chez moi. — Volontiers, dit Louis, je suis à vos ordres, et je ferai mon possible pour que vous soyez content de mon service. — Je l'espère, mon ami, dit le fermier.

Louis est installé et commence à conduire les troupeaux aux champs. Cette occupation n'était pas fort de son goût; mais il prenait son parti et il disait : Il y a commencement à tout; j'ai bien fait d'accepter, car c'eût peut-être été manquer ma fortune, que de refuser. Courage, Louis! tu n'es pas destiné à rester pâtre

toute ta vie; rends-toi utile et tu seras bientôt nécessaire.

Ce qui le désolait était de n'avoir pas d'argent pour acheter quelques livres. Il imagina de faire divers petits ouvrages pour en gagner, et il eut soin de ne pas toucher à ses gages afin de les réserver pour cet usage, sur lequel il fondait un grand espoir. Du reste, il mit tant de zèle et d'intelligence à soigner les bestiaux confiés à sa garde, que le fermier ne put s'empêcher de le remarquer. Il n'y avait jamais une bête malade; les étables étaient propres et saines, les litières toujours renouvellées et bien tenues. Ce fut au point que, si Louis eût voulu se placer dans une autre ferme, il eût été recherché et bien payé. Mais il avait souvent ouï dire, qu'il y a toujours plus de profit à rester où l'on est qu'à courir de droite et de gauche. D'ailleurs son cœur était trop reconnaissant pour oublier à qui il devait le premier asile qu'il eût trouvé.

Aussitôt qu'il le pu, il écrivit à son père pour lui faire part de sa position. Il écrivit aussi à son respectable instituteur, et lui confia ses projets et ses espérances. Le bon curé n'eut pas plutôt reçu la lettre de

son élève, qu'il s'empressa de lui envoyer trois ou quatre livres d'agriculture qu'il possédait. Il serait difficile de peindre la joie qu'éprouva Louis en les recevant. Il se mit à les étudier avec ardeur; il les emportait aux champs avec lui, et, tandis que les troupeaux paissaient, il était assis sous un arbre, lisant comme un savant dans son cabinet.

Au bout de quelque temps, il eut avec le fermier la conversation suivante.

LE FERMIER.

Mon cher Louis, je suis content de toi. Tu es un garçon extraordinaire, et je t'ai beaucoup d'obligation pour le bien que tu as fait à mon bétail. Je sais qu'on t'a fait des propositions avantageuses et que tu les as refusées. Cela est bien de ta part, et prouve que tu es un honnête garçon. Mais je ne veux pas que tu sois la victime de ta délicatesse, et je prétends te faire les mêmes avantages qui t'ont été offerts.

LOUIS.

Je suis bien reconnaissant de vos bontés, monsieur Berthaud; mais j'aurais une autre chose à vous proposer.

LE FERMIER BERTHAUD.

Laquelle, mon ami?

LOUIS.

Avez-vous de la confiance en moi?

LE FERMIER BERTHAUD.

On ne peut pas davantage.

LOUIS.

Eh bien! Je sais des moyens pour augmenter beaucoup le revenu de votre ferme. Laissez-moi pendant un an gouverner les travaux. Je ne vous demande point de gages jusques-là; nourrissez-moi seulement, et, si je réussis, vous ferez après ce que vous voudrez.

LE FERMIER BERTHAUD.

Hola! mais tu n'y penses pas, mon garçon, tu es trop jeune pour....

LOUIS.

Vous n'avez donc pas de confiance en moi.

LE FERMIER BERTHAUD.

Mon Dieu si.... mais.... te laisser gouverner....

LOUIS.

Vous veillerez sur moi.

LE FERMIER BERTHAUD.

Par exemple, voilà une chose inouïe. Eh bien ! ma foi, c'est égal. Je consens à ce que tu me demandes.

LOUIS.

Je vous promets que, dans un an d'ici, vous ferez envie à vos voisins.

LE FERMIER BERTHAUD.

Allons, je me fie à toi, tu vois que j'ai bonne opinion de ton instruction et de ton mérite.

Voyez-vous d'ici notre Louis régisseur d'une grosse ferme? je vous laisse à penser quelle fut sa joie, en recevant le consentement de Berthaud. Ainsi, dans l'espace de moins de deux ans, sa bonne conduite l'avait déjà amené à ce degré de bonheur.

Il commença donc de suite à régir les terres du fermier Berthaud et à mettre à profit ses études en agriculture. Il n'y eut bientôt plus, dans le domaine, ni friches, ni jachères; toutes les terres furent en plein rapport; il ne fut plus question de

les laisser reposer sans rien produire, mais de les cultiver avec soin, d'en tirer le plus grand parti possible, d'employer avec industrie les meilleurs engrais. Louis fit des prairies artificielles que l'on ne connaissait pas encore dans le pays. Le fermier Berthaud, qui avait tenu jusqu'à ce moment à son ancienne routine, ne voyait pas sans crainte les expériences du jeune agriculteur; néanmoins il comptait tellement sur son talent, qu'il le laissait faire en dépit de ses propres craintes et des discours railleurs des autres fermiers du canton.

Mais lorsqu'au bout de l'année, il vit les succès des travaux de Louis et que le revenu de sa ferme se trouva augmenté du tiers ou du quart, il sauta au cou de Louis en l'embrassant de tout son cœur. Les autres cultivateurs, à leur tour, regardèrent cela avec étonnement et avec un peu d'envie. — Il ne tient qu'à vous, leur disait le bon jeune homme, d'en faire autant et de jouir des mêmes avantages. Vous avez un terrain bien riche et qui vous donnera tout ce que vous lui demanderez. Sachez seulement le faire valoir ce qu'il vaut. Les plus grands trésors de la France sont dans l'industrie des cultivateurs. C'est l'agriculture

qui peut faire de notre pays le pays le plus riche de la terre. Si les Français étaient sages, ils tourneraient tous leurs soins de ce côté, et ils auraient fait beaucoup pour être puissans et riches. Sachons mettre en rapport ce fonds inépuisable que la nature nous a légué ; écoutons les conseils que nous donnent les hommes éclairés, et ne faisons pas le sacrifice de notre fortune à de vieux préjugés, à d'anciennes routines.

Le fermier Berthaud ne savait comment témoigner sa reconnaissance à Louis. Au bout de l'année d'essai, il lui avait donné de forts appointemens, dont Louis, en bon fils, faisait passer la plus grande partie à son vieux père. Il lui écrivait régulièrement, ainsi qu'au respectable curé, de qui il tenait cette éducation, source de sa prospérité. Il n'avait, dans sa position, qu'un seul chagrin, c'était d'ignorer le sort de son frère Jérôme; et c'était cependant un bonheur pour lui que de l'ignorer, puisqu'il n'aurait eu qu'à en rougir.

Cependant le fermier gagnait de l'argent et achetait des terres. Il avait une fille unique qui était jolie. A l'époque où Louis vint à la ferme, elle était âgée de quatorze ans, et il ne lui manquait alors qu'un peu d'in-

struction pour être une charmante personne. Louis éprouva pour elle un penchant que sa délicatesse ne lui permit pas de laisser voir; mais il obtint de Berthaud la permission d'enseigner à la jeune Annette le peu qu'il savait. Cette occupation fit le charme de tous les momens de loisir que lui laissaient ses grands travaux, et l'éducation acheva de rendre Annette aimable et intéressante. Sa reconnaissance pour son maître avait quelque chose de tendre, dont elle ne se rendait pas compte à elle-même. Mais le fermier Berthaud, qui n'avait pas de trop mauvais yeux, s'aperçut fort bien de l'inclination que les deux jeunes gens éprouvaient l'un pour l'autre sans se l'avouer.

Il y avait environ cinq ans que Louis faisait prospérer la ferme, lorsque Berthaud lui dit un jour : Louis, tu m'as rendu des services et je n'ai pu les reconnaître autrement qu'en te traitant comme mon fils : Veux-tu le devenir tout-à-fait? Ma fille t'aime, elle te plaît, je te la donne.

Ces mots rendirent Louis presque fou de bonheur. Peu s'en fallut qu'il n'étouffât l'honnête Berthaud en le serrant dans ses bras. Il ne se possédait plus de joie.

Annette n'eut pas de peine à consentir à cet arrangement et ne crut pas même devoir cacher combien il lui était agréable. On fit venir le vieux Marcel pour assister à la noce, et le bon curé voulut en être aussi. Tout se passa joyeusement. Notre cher Louis était au comble du bonheur. Lorsqu'il eut son père auprès de lui, il ne voulut plus consentir à le laisser repartir, et Berthaud joignit ses instances à celles de ce bon fils. — Tenez, disait-il, père Marcel, nous sommes vieux tous deux; restons ensemble l'un près de l'autre, pour être témoins du bonheur de nos enfans. Nous les entendrons se dire des douceurs, cela nous rappellera notre jeune temps, et cela nous divertira, pendant que nous viderons à nous deux quelques flacons du meilleur qu'il y a dans la cave. D'ailleurs, père Marcel, ce ne sera pas chez moi que vous serez : Nous allons être tous les deux chez votre fils, car tout ce qui est ici est à ces jeunes gens, et je ne veux plus me mêler de rien. C'est en bonnes mains que je laisse tout cela, je vous en réponds, et votre Louis est un fameux garçon pour l'activité et le mérite.

Le père Marcel avait les larmes aux

yeux. Il ne demandait pas mieux, comme vous l'entendez bien, que de vivre ainsi en famille, et le discours de Berthaud acheva de le déterminer, et de faire taire sa délicatesse.

Ainsi, Louis à vingt-cinq ans se trouvait l'époux d'une femme charmante, le soutien de son père, maître de quelques hectares de bonne terre, et fermier d'une excellente ferme.

Ce fut à cette époque qu'il éprouva cependant un grand chagrin. Le bruit de la mort tragique de son frère se répandit partout et parvint jusqu'à lui. Je ne peindrai point la consternation et la douleur qui accablèrent toute la famille, au moment où elle apprit cette affreuse nouvelle. Jetons un voile sur cet affligeant tableau. L'événement terrible que je vous ai raconté, fut le seul nuage qui troubla le bonheur de Louis, mais il le troubla d'une manière cruelle. Je passe sous silence ces jours de deuil et de honte.

Lorsque Louis se vit tout-à-fait le maître, il osa faire plus encore qu'auparavant; car il était sûr dès-lors de ne pas éprouver de contradictions. Il n'y avait pas d'année qu'il ne fît de nouvelles expériences,

dont la plupart réussissaient on ne peut mieux. Il allait de temps en temps à Lyon, où il avait fait la connaissance de quelques personnes qui s'occupaient d'agriculture. Il puisait des lumières dans la conversation de ces hommes éclairés et il se fit bientôt à lui même, par les applications auxquelles il se livra, l'honorable réputation d'un agriculteur distingué. Il recevait souvent chez lui des personnes de la ville et des environs de sa ferme, qui venaient visiter avec intérêt ses belles plantations, ses prairies et tous ses travaux. Au bout de peu d'années sa fortune se trouva considérablement augmentée. Il agrandit alors sa propriété par de nouvelles acquisitions, et il fit bâtir une petite maison simple, mais fort jolie et pourvue de toutes les commodités désirables. Ce fut là qu'il s'établit avec sa femme, son père, son beau-père et deux enfans qu'il avait déjà. Il serait difficile de se représenter un bonheur plus parfait que celui de Louis. Comment n'eût-il pas été heureux? une femme charmante et bien digne d'être aimée, bonne épouse, bonne mère; deux jeunes enfans, de qui l'éducation allait devenir une de ses plus douces jouissances; son père qui devait la tran-

quillité et la consolation de sa vieillesse à la piété d'un bon fils; cet excellent Berthaud, qui jouissait lui même de tout ce bonheur, en si grande partie son ouvrage; quel entourage pour un cœur comme celui de Louis! Joignez à cela l'estime et l'attachement de tous ceux qui le connaissaient. Il voyait venir chez lui les personnes les plus distinguées, qui se faisaient un honneur de manger quelquefois à sa table. Dans ces occasions, quel que fût le rang des convives, jamais le bonhomme Marcel, ni Berthaud, ne quittaient les deux places d'honneur que le respect filial leur avait réservées, et personne n'eût osé se formaliser de ces marques de vénération de la part de deux enfans pour leurs pères. Louis n'oublia jamais ce qu'il avait été avant de devenir riche, et, loin de chercher à le cacher, il en parlait souvent aux autres, pour leur conseiller de faire comme il avait fait.

C'est vraisemblablement dans cette position que vous l'avez trouvé, la dernière fois que vous l'avez vu, monsieur le curé; mais, puisque vous ne savez pas le reste de son histoire, le voici.

Louis rendit de grands services dans le pays, en contribuant par ses lumières et

ar son exemple aux progrès de l'agriculure, et sa commune est devenue une des lus riches de la France. Quand la place e maire vint à vaquer, Louis fut généraement désigné comme celui qui devait a remplir. Il y fut, en quelque sorte, orté par l'opinion publique. Devenu maire e sa commune, il se montra magistrat ntègre et éclairé, et son administration ut une nouvelle source de prospérité pour e pays. Il lui fut aisé de faire le bien, arce qu'on était convaincu qu'il le voulait, t que chacun s'empressait de seconder ses fforts.

Enfin Louis a obtenu, il n'y a pas longemps, le plus grand honneur auquel un itoyen puisse prétendre : investi de la coniance des habitans de son département, il a été chargé de les représenter à la chambre des députés, où il a donné un bel exemple de patriotisme et de dévouement aux intérêts de l'état et du roi.

Ses enfans, élevés par ses soins dans tous es sentimens d'honneur et de probité qu'il a professés lui même, donnent les plus flatteuses espérances. Il est heureux père, parce qu'il a été bon fils; il est fortuné, parce qu'il a été laborieux et industrieux; il est

considéré et honoré, parce qu'il a été bon citoyen et utile à son pays.

Vous allez dire que je prêche aussi, mes amis, mais il faut bien que je finisse comme j'ai commencé, et l'on ne se corrige plus guère à mon âge. Je ne puis m'empêcher de faire encore quelques réflexions au sujet de l'histoire que je viens de vous raconter. Quelle chose précieuse que l'éducation ! et quel malheur que d'en être privé ! Voyez Louis et Jérôme ! la prospérité de l'un, la dégradation et la fin misérable de l'autre. Oh ! mes chers amis, si vous avez des enfans, pensez quelquefois à cela. Vous ne seriez pas excusables de négliger l'éducation de vos enfans, lorsqu'on vous fournit tous les moyens de la leur donner. Faites qu'ils aient la crainte de Dieu, le respect pour les lois et l'amour de leurs semblables. On ne se perd jamais avec de tels guides, et il est bien difficile de ne pas s'égarer sans eux.

Simon de Nantua se tut : toute l'assemblée, qui avait pris un vif intérêt à son récit, le remercia beaucoup. On s'entretint encore quelques instans des aventures des deux frères Marcel ; puis chacun se re-

tira, en emportant une bonne matière à réflexions pour la nuit.

CHAPITRE XXXVIII ET DERNIER.

Conclusion.

Le lendemain matin nous dîmes adieu à notre digne curé. Ce ne fut pas sans un vif regret que Simon de Nantua se sépara de lui si promptement, et nous ne le quittâmes point sans faire des vœux pour que tous les pasteurs lui ressemblassent.

J'accompagnai encore Simon de Nantua jusqu'à Rennes. Ce fut là que mes affaires m'obligèrent à le quitter pour me rendre à Paris. J'aurais été très-curieux de parcourir avec lui les autres départemens de la France, et de voir comment il s'y serait pris avec les Bretons, les Vendéens, les habitans des bords de la Garonne et du beau sol de la Provence. Mais il ne dépendait pas de moi de ne point faire ce sacrifice. Toutefois je me promis bien de refaire un voyage l'année suivante, avec Simon de Nantua, et lui-même parut le désirer vivement. Nous nous embrassâmes

donc cordialement, en nous souhaitant l'un à l'autre bonne santé, et je pris la route de Paris.

Je me suis occupé depuis mon retour à écrire ceci, et je souhaite, mes chers lecteurs, que mon livre puisse vous faire passer agréablement quelques instans de loisir. Je désire surtout que vous mettiez à profit quelques-uns des bons avis de Simon de Nantua. A présent que vous le connaissez, pensez à lui de temps en temps. Lorsque vous serez tentés de faire une chose que votre conscience n'approuvera pas, représentez-vous notre Simon de Nantua, avec sa tête chauve, son œil vif et son gros sourcil blanc, et figurez-vous qu'il vous dit : Doucement ! doucement ! tournons notre langue avant que de parler, et donnons-nous le temps de la réflexion avant d'agir. Si vous faites mal, il vous en arrivera mal.

Quand vous verrez vos amis disposés à faire une mauvaise action, dites-leur : Simon de Nantua conseille de faire telle chose et non pas telle autre : écoutez ce que dit Simon de Nantua. — Je crois, mes chers lecteurs, que si vous faites ainsi, vous vous en trouverez bien ; et je dois vous

dire que je m'en suis bien trouvé pour ma part et que j'ai pensé souvent : Simon de Nantua avait raison ; grand merci, Simon de Nantua.

Si je m'aperçois qu'il vous en arrive autant, je vous promets de vous faire part de mon second voyage, pour lequel je ne tarderai pas à partir. En attendant, je fais des vœux, mes amis, pour que vous soyez sages et heureux. Je suis déjà vieux et je n'ai pas trop l'espoir de voir un meilleur temps; mais vous le verrez peut-être, vous, vous le verrez si vous le voulez. Élevez la eunesse actuelle dans de bons sentimens, et inspirez lui l'amour du travail. Il arrivera par ce moyen un moment de prospérité générale, où tous les hommes seront heureux et satisfaits; où la misère n'aura plus que peu de victimes, qui pourront facilement être secourues; où les humains se regarderont comme des frères et ne chercheront plus à se nuire les uns aux autres; où chacun oubliera ses propres intérêts, orsqu'il sera question de ceux de la patrie. O peuple français ! ô mes concitoyens ! c'est vous de donner ce bel exemple aux autres nations ! Vous leur avez donné celui e la valeur, du courage, de la gloire ;

vous leur donnez aujourd'hui celui de l'honneur, de la résignation, de la dignité dans le malheur; donnez-leur aussi l'exemple de la vertu, ce sera votre plus beau triomphe, votre plus grande supériorité.

FIN.

TABLE

DES CHAPITRES.

Fin de la table.



